

VOLPONE
OU
LE RENARD

(Volpone or the fox)

M. Defauconpret a traduit le Volpone; chargé de revoir son travail en son absence, j'ai pu en vérifier la consciencieuse fidélité. Jusqu'ici nous ne connaissions de Ben-Jonson que des pièces arrangées ou mutilées ; celle-ci est traduite sur l'édition publiée par M. Gifford, sans retranchement ni addition modernes.

COMÉDIE EN CINQ ACTES,
BEN-JONSON,
REPRÉSENTÉE, EN 1605, À LONDRES, SUR LE THÉÂTRE DU GLOBE.

NOTICE SUR VOLPONE

Les ennemis littéraires de Ben-Jonson lui reprochaient souvent la lenteur de son travail. Il répondit par une comédie en cinq actes et en vers, conçue, écrite et représentée dans l'espace de cinq semaines. C'était Volpone ou le Renard. Représenté devant les collègues d'Oxford et de Cambridge, Volpone y obtint un succès d'enthousiasme, et quand Ben-Jonson l'imprima, sa reconnaissance lui dicta une longue dédicace — « A ces très nobles et très égales sœurs les deux fameuses Universités. ■

Plus qu'aucune comédie du même poète, le Volpone me semble pouvoir être choisi pour donner une idée de ce qu'on appelle en Angleterre l'art classique de Ben-Jonson, opposé au défaut d'art de son grand contemporain Shakespeare ; les critiques vous parlant sans cesse des plans réguliers de l'un, de ses préparations étudiées, de sa soumission aux unités, etc., et de l'indépendance insouciant de l'autre. Comme les mots changent de valeur suivant les poétiques ! Voici la plus classique des comédies du classique rival de Shakespeare : —qu'en semblera-t-il aux Athéniens modernes et surtout à cet aréopage de Lutèce, chargé depuis Richelieu du dépôt des codes d'Aristote ? Sujet, détails et forme, comment les savantes universités anglaises entendaient-elles les fragments de Ménandre, Aristophane, Térence et Plaute pour proclamer en vers latins le Volpone un calque parfait de l'art antique ? Est-ce nous, par hasard, qui aurions changé tout cela ?

Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas reconnaître dans le Volpone un poète imprégné de grec et de latin jusqu'au pédantisme. Si vous n'y trouvez aucune de ces adroites interpolations des anciens, que nos grands poètes du grand siècle ont si heureusement fondues dans leurs pures et belles créations, pour peu qu'il vous reste encore en mémoire quelques lambeaux de vos leçons du collège, vous y saluerez je ne sais combien de sentences ou de centons, de vers ou d'hémistiches de votre connaissance. Les commentateurs ont bien soin de reproduire, en leurs notes marginales, les citations à l'appui, en nous apprenant que Ben-Jonson faisait lui-même de ces *dijecta membra poetarum* une espèce d'album ou de memoranda, qui eût épargné bien des frais de lecture à ces messieurs s'il était parvenu jusqu'à nous.

Ce procédé, tout artificiel en apparence, semble menacer le lecteur moderne d'une espèce de pastiche universitaire, d'une faconde de rhéteur et surtout d'une action moulée aux proportions d'un cadre conventionnel. C'est tout autre chose ; rassurons-nous.

L'originalité de Ben-Jonson porte avec une singulière aisance sa lourde cuirasse d'érudition ; si cette érudition enlève quelque grâce à ses mouvements, elle se prête à tout ce qu'il veut exprimer, n'importe le caractère qu'il met en scène, n'importe la situation. Elle substitue bien, par malheur, le luxe des allusions aux éclairs de la repartie, cette âme du dialogue ; elle multiplie un peu trop les métaphores, là où une réplique plus précise répondrait mieux à l' impatient intérêt du spectateur, mais nulle part elle n'étouffe la verve. Le génie du poète anglais s'approprie et s'assimile avec une incroyable facilité toutes les idées qu'il a recueillies dans ses lectures ; mais ce bagage pédantesque ne l'empêche nullement de dégager vivement l'intrigue des entraves de l'amplification, de la compliquer à plaisir par de continuels incidents, d'introduire de nouveaux personnages et même de se précipiter avec eux dans une suite d'aventures où tous les caractères restent

conséquents à eux-mêmes, où chaque passion conserve son langage, chaque individualité sa manie. Le poète, en un mot, domine tous les détails de son œuvre avec une continuelle logique et ne perd pas un moment de vue la morale de son dénouement.

En effet, dans *Volpone* comme dans la plupart de ses comédies, Ben-Jonson s'est toujours proposé un but de satire philosophique. Peu de drames offrent à un plus haut degré cette observation de la nature en général, sans laquelle la comédie n'est plus qu'une satire plus ou moins fine, resserrée dans le cadre étroit de la personnalité. C'est ce mérite qui relève le théâtre comique d'un auteur à qui ses compatriotes eux-mêmes reprochent d'avoir plutôt peint des bizarreries d'humeur, des caractères exceptionnels, que de ces types qui sont de tous les temps et de tous les lieux. Il ne faut pas lui demander, par exemple, cette poésie un peu idéale sous le prisme de laquelle Shakespeare s'est plu à placer les personnages de celles de ses pièces qu'on distingue de ses chroniques et de ses tragédies. Ici point d'exaltation chevaleresque, point d'innocentes manies, point de mélancolies capricieuses, et rarement rien n'excite en vous cette malicieuse gaîté qui ne vous brouille pas avec les hommes. Peintre plus grave, plus sérieux, Ben-Jonson est à Shakespeare ce que de notre temps Crabe était à Walter Scott; c'est un satirique plein d'amertume, plus jaloux d'être vrai que comique, observateur profond, mais disséquant un caractère avec le scalpel impitoyable d'un anatomiste, tout entier à son expérience et à sa démonstration, s'inquiétant peu de faire grimacer le cadavre ou d'inspirer le dégoût en mettant trop à nu la maladie qu'il veut vous faire étudier. *Volpone* offre tous les défauts de la manière de Ben-Jonson comme toutes ses qualités; mais c'est, à tout prendre, une comédie fort amusante. La conception du personnage principal est surtout originale. *Volpone* est un misanthrope; mais quelle différence entre lui et le Timon de Shakespeare! Il y aurait sans doute un curieux rapprochement entre ces deux misanthropies, l'une toute d'hypocrisie et de calcul, l'autre toute de passion et de colère. Pauvre Timon, qui se punit lui-même en croyant haïr, qui ne sait que se plaindre ou se venger avec des malédictions et reste même en arrière des épigrammes cyniques d'Apémantus! Timon a aimé, il lui reste de ses anciennes illusions une teinte romanesque. On voit que *Volpone* a profité de l'expérience d'autrui, qu'il a jugé les hommes sans s'être exposé à être trompé par eux. Il a appris de bonne heure à calculer son rôle dans la vie et à être fripon de peur d'être dupe, justifiant son égoïsme et sa scélératesse par son mépris pour l'humanité. *Volpone* est aussi un avare, dans ce sens que l'or est son dieu; mais il s'adore lui-même bien plus que l'or, et sa richesse n'est qu'un instrument de sa sensualité égoïste, toutes les fois qu'il a un désir à satisfaire. Intelligence active, il ne lui suffit pas de contempler ses trésors; il faut qu'il en jouisse, soit par les hommages, les flatteries et les présents qu'ils lui valent, soit par les plaisirs qu'il ne craint pas de payer.

Cette conception hardie de Ben-Jonson est sans modèle; mais puisque ses contemporains y applaudirent, le caractère de *Volpone* ne leur parut pas invraisemblable; on y vit même une satire personnelle contre un M. Shutton qui, heureusement pour lui, ne méritait pas cette calomnie. Aujourd'hui *Volpone* ne serait plus un homme, mais un démon, un véritable Méphistophélès.

L'analyse des autres personnages de cette œuvre, si variée dans son unité, nous entraînerait au-delà des bornes d'une notice. Dans *Mosca*, ce phénix des parasites, Ben-

Jonson a créé un caractère bien supérieur au Curculio et aux autres parasites du théâtre ancien ; c'est un portrait fini. Quant aux coureurs d'héritage ils sont admirablement contrastés et chacun fournit des scènes d'un vrai comique. Nous ne nous arrêterons pas à blâmer ou à défendre le hors-d'œuvre épisodique, mais si plaisant, de sir Politick Would-Be ; mais nous remercierons Ben-Jonson d'avoir, contre son usage, introduit dans sa pièce une conception aussi pure que celle de Célié.

AMÉDÉE PICHOT.

VOLPONE ou LE RENARD.

PERSONNAGES.

VOLPONE, *magnifico* vénitien.

MOSCA, son parasite.

VOLTRE, avocat.

CORBACCIO, vieillard.

CORVINO, négociant.

BONARIO, fils de Corbaccio.

SIR POLITICK WOULD-BE, chevalier.

PEREGRINE, voyageur.

NANO, nain.

CASTRONE, eunuque.

ANDROGYNO, hermaphrodite.

FOULE DE PEUPLE.

OFFICIERS DE JUSTICE.

TROIS COMMERÇANTS.

QUATRE JUGES.

GREFFIER.

LADY WOULD BE, femme de sir Politick.

CELIE, femme de Corvino.

VALETS,

DOMESTIQUES.

DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

La scène est à Venise.

ARGUMENT.

V olpone est sans enfants ; il semble presque mort ,
O ffre à maints héritiers son bien en espérance,
L es trompe et se rit d'eux, avec Mosca d'accord ;
P arasite qu'on flatte en toute confiance,
O n croit l'avoir séduit par de secrets présents ;
N ouvelle ruse alors et nouvelle exigence ;
E t chacun avec lui perd son or et son temps.

PROLOGUE.

Maintenant, avec l'aide du ciel et un peu d'esprit, notre pièce réussira (suivant le goût du temps); on y trouvera la rime, et même aussi la raison. Nous devions l'attendre de notre poète, dont le but véritable, si vous voulez le savoir, a toujours été de vous présenter, dans tous ses ouvrages, l'utile joint à l'agréable. Et ne criez pas d'une voix rauque, comme certaines gens dont les gosiers trahissent leur envie : Tout ce qu'il écrit n'est que médisances. Et, quand ses pièces se montrent au jour, ces gens-là s'imaginent pouvoir les dénigrer en disant qu'il a été un an à les composer. Pour répondre à ce mensonge, en voici une dont les premières lignes n'étaient pas tracées il y a deux mois. Il leur donne cinq fois l'âge d'homme pour la corriger, quoiqu'il n'ait été que cinq semaines à l'écrire, comme on le sait, de sa propre main, sans coadjuteur, maître, apprenti ou journalier. Cependant je puis vous dire, comme preuve du mérite de cette pièce, qu'on n'y casse pas d'œufs, qu'on n'y sert pas de grande tarte à la crème, tremblant à l'approche de dents avides, et dont la multitude est si friande. L'auteur ne vous introduit pas un niais débitant de vieux centons pour boucher toutes les lacunes; il ne vous offre pas une action monstrueuse à révolter tous les fous de Bedlam. Il n'a pas fait sa pièce pour y insérer des plaisanteries dérobées à la table des tavernes, mais ses plaisanteries sont celles qui conviennent à sa fable; c'est ainsi qu'il vous offre la comédie perfectionnée, que prescrivent les meilleurs critiques. Il observe les règles relatives au temps, au lieu et aux personnes, ne se dispensant de suivre que celles qui sont inutiles. Il a purgé son encre de fiel et de couperose ; il n'y a laissé qu'un peu de sel dont il vous frottera les joues, au point que, rouges à force de rire, elles en paraîtront plus vermeilles pendant tout une semaine .

..... *At idem, quod sale multo Urbem defricuit.*

HORACE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Volpone.

SCÈNE I.

VOLPONE, MOSCA.

VOLPONE.

Salut au jour, et ensuite à mon or ! Ouvrez la châsse, afin que je puisse voir mon saint.

(Mosca ouvre un rideau et découvre des piles d'or, de vaisselle d'argent, de bijoux, etc.)
Salut à l'âme du monde et à la mienne ! La terre fécondée, quand elle voit le soleil, désiré depuis si long-temps, se montrer entre les cornes du bélier céleste, éprouve moins de joie que je n'en goûte en voyant ta splendeur effaçant celle de cet astre; toi qui, ici au milieu de mes autres trésors, brilles comme la flamme pendant la nuit, ou semblable au jour tiré du chaos, quand toutes les ténèbres se réfugièrent au centre. O toi, fils du soleil, mais plus brillant que ton père, laisse-moi te baiser avec adoration, toi, et toutes les reliques de trésors sacrés qui sont dans cette bienheureuse chambre. Les poètes ont été sages de donner ton nom glorieux au siècle qu'ils ont voulu indiquer comme le meilleur; car tu es la meilleure de toutes les choses et bien au-dessus de toute espèce de plaisir que peuvent procurer les enfants, les parents, les amis, ou tout autre songe qu'on peut faire tout éveillé sur la terre. Quand ils donnèrent ton éclat aux regards de Vénus, ils auraient dû lui donner vingt mille Cupidons; telles sont tes beautés et nos amours ! Chère sainte, Fortune, déesse muette qui fais parler tous les hommes, qui ne peux rien faire et qui rends chacun capable de tout entreprendre ; toi qui es le prix des âmes, avec qui l'enfer même vaut le ciel! tu tiens lieu de vertu, d'honneur, de renommée et de tout au monde. Quiconque peut t'obtenir sera noble, vaillant, honnête, sage...

MOSCA.

Et tout ce qu'il voudra, monsieur. La Fortune, en accordait les richesses, fait un plus beau présent que la nature en donnant la sagesse,

VOLPONE.

Tu as raison, mon cher Mosca ; cependant je suis plus fier de la manière adroite dont je me procure mes richesses que joyeux de les posséder; car je ne les acquiers point par des voies ordinaires. Je ne fais pas de commerce, je ne cours aucun hasard, je ne déchire pas la terre avec un fer de charrue, je n'engraisse pas des bestiaux destinés à la tuerie ; je n'ai pas de fonderies de fer, de moulins à huile ou à grains, point d'hommes pour les réduire en poudre; je ne souffle pas le verre transparent, je n'expose pas de navires aux menaces de la mer courroucée, je ne place pas d'argent à la banque, et je n'en prête pas à usure.

MOSCA.

Non, monsieur, et vous ne dévorez pas de faciles prodiges. Vous trouverez certaines gens

qui avaleront un héritier qui se fond aussi facilement qu'un Hollandais avalera des pilules de beurre, sans jamais en être purgé; qui arracheront de leur lit de pauvres pères de famille pour les enterrer tout vivants dans quelque bonne prison, où l'on pourra retrouver leurs ossements quand leur chair sera tombée en pourriture. Mais votre bon naturel déteste de telles manières d'agir. Vous n'aimeriez pas que les larmes de la veuve ou de l'orphelin mouillassent votre plancher, ou que leurs cris de désespoir retentissent sous votre toit et s'élevassent dans les airs en demandant vengeance.

VOLPONE.

Tu as raison, Mosca, de pareilles choses me déplaisent.

MOSCA.

Et en outre, monsieur, vous n'êtes pas comme le batteur en grange, qui, armé d'un fléau, se tient devant un tas de blé, et, quoique affamé, n'ose pas toucher à un seul grain, mais se nourrit de mauve et d'autres herbes amères. Vous n'êtes pas comme le négociant qui a rempli ses caves de riches vins de la Romagne et de Candie, et qui boit la lie du vinaigre de Lombardie. Vous ne vous couchez pas sur la paille tandis que les vers et les teignes rongent vos rideaux somptueux et vos lits de duvet. Vous savez vous servir de vos richesses, et vous puisez même dans ce brillant amas de trésors pour donner à votre pauvre serviteur, à votre nain, à votre hermaphrodite, à votre eunuque, et jusqu'au dernier de ceux qu'il vous plaît d'entretenir dans votre maison.

VOLPONE.

Tiens, Mosca, reçois cela de ma main; (*Il lui donne de l'argent.*) tu dis la vérité en tout, et ceux qui te traitent de parasite sont des envieux. Appelle mon nain, mon eunuque et mon fou, et qu'ils viennent me divertir. (*Mosca sort.*) Et pourquoi ne me livrerais-je pas à mes fantaisies? Pourquoi ne jouirais-je pas de tous les plaisirs que ma fortune peut me procurer? Je n'ai point de femme, point d'enfants, de parents, d'alliés à qui je puisse laisser mes trésors. J'aurai pour héritier celui que je choisirai, et c'est pourquoi chacun me fait la cour; c'est ce qui attire chez moi tous les jours de nouveaux clients, des hommes et des femmes de tout âge, qui m'apportent des présents, qui m'envoient de la vaisselle d'argent, de l'or monnayé, des bijoux, dans l'espoir que, quand je mourrai, terme qu'ils attendent avec impatience, ils en retrouveront dix fois autant. Quelques-uns, plus intéressés que les autres, voudraient même tout avoir; ils cherchent à se surpasser les uns les autres, rivalisant de présents, comme ils voudraient paraître rivaliser d'affection. Je souffre tout cela et je me joue de leurs espérances, satisfait d'en faire mon profit, payant leurs libéralités par un regard qui m'en attire de nouvelles, que je paie en même monnaie. Je les tiens toujours dans l'attente, faisant battre la cerise contre leurs lèvres, la laissant toucher leur bouche, et la retirant toujours.

—Eh bien!..

(*Mosca rentre avec Nano, Androgyno et Castrone.*)

NANO.

Maintenant, place à de nouveaux acteurs qui vous feront savoir qu'ils ne vous apportent ni

comédie ni spectacle d'université, et par conséquent ils vous demandent que ce qu'ils vous débiteront n'en soit pas moins bien reçu si leurs vers boitent un peu. Si vous en êtes surpris, vous le serez encore plus avant que nous nous retirions, car sachez que là (*montrant Androgyno.*) se trouve enfermée l'âme de Pythagore. ce divin jongleur, comme on le verra ci-après. Cette âme, monsieur, quelle qu'elle fût, sortit d'abord d'Apollon et anima Æthalides, fils de Mercure, dont elle reçut le don de se rappeler tout ce qui lui serait arrivé. De là elle passa promptement dans Euphorbe à la chevelure dorée, qui fut tué de la bonne manière, au siège de la vieille Troie, par le cornard de Sparte. Ce fut ensuite dans Hermotime qu'elle passa, à ce que je trouve dans mes notes, et, dès qu'elle le quitta, elle apprit à pêcher avec un certain Pyrrhus de Délos. De là elle entra dans le sophiste de la Grèce, et, en laissant Pythagore, elle anima une superbe statue, Aspasia la courtisane. Le coup de dé suivant fit de l'âme d'une courtisane celle d'un philosophe, de Cratès le cynique, comme elle le rapporte elle-même. Depuis ce temps elle anima des rois, des chevaliers, des mendiants, des brigands, des grands et des fous, sans parler d'un bœuf, d'un âne, d'un chameau, d'un mulet, d'un bouc, d'un blaireau, et dans tous ces corps elle a parlé comme lorsqu'elle animait le coq du savetier. Mais je ne viens pas ici pour discourir de cet objet ou de son un, deux ou trois, ou de son grand serment par quatre, de sa musique, de son triangle, de sa cuisse d'or, ni de la manière dont il dit que les éléments s'arrangèrent. Mais je voudrais te demander, Androgyno, quelle a été ta métamorphose, et comment tu as changé d'habit dans ces jours de réformation.

ANDROGYNO.

Comme un des réformés, un fou, comme vous le voyez, regardant comme hérésie toute ancienne doctrine.

NANO.

Mais tu ne t'es pas hasardé dans la chair qui t'est défendue?

ANDROGYNO.

Je suis entré dans un poisson après avoir animé un chartreux.

NANO.

Comment donc as-tu perdu ton silence dogmatique?

ANDROGYNO.

Un homme de loi bavard m'en a délivré.

NANO.

Merveilleux changement! Et quand tu quittas l'homme de loi pour l'amour de Pythagore, quel corps te reçut?

ANDROGYNO

Un brave mulet entêté.

NANO.

Comment donc! Ainsi il te fut permis de manger des fèves ¹ ?

ANDROGYNO.

Oui.

NANO.

Mais, en sortant du mulet, dans quel corps as-tu passé?

ANDROGYNO.

Dans un animal fort étrange, appelé âne par quelques écrivains, et nommé par d'autres un frère précis, pur et illuminé, du nombre de ceux qui mangent de la chair, qui se mangent quelquefois les uns les autres, et qui vous lâchent un libelle ou un saint mensonge entre chaque bouchée d'une tarte de Noël² .

NANO.

Au nom du ciel, débarrasse-toi de cette nation profane, et dis-nous paisiblement où tu pris ensuite ton gîte.

ANDROGYNO.

Dans le corps que tu vois.

NANO.

Une créature de délices, et, ce qui est plus qu'un fou, un hermaphrodite ! Et maintenant, douce âme, dis-moi, après tous ces changements, dans quel corps voudrais-tu rester à poste fixe?

ANDROGYNO.

Je voudrais demeurer dans celui que j'anime à présent.

NANO.

Parce que tu peux y goûter les plaisirs des deux sexes?

ANDROGYNO.

Hélas ! je suis blasé de ces plaisirs et j'y ai renoncé. Non, c'est d'être fou que je suis si ravi : le fou est la seule créature que je puisse appeler heureuse, car je n'ai trouvé que des chagrins sous toutes les autres formes.

NANO.

C'est bien parlé, et comme si tu animais encore Pythagore. Camarade eunuque, nous emploierons tout notre esprit et tout notre art pour célébrer convenablement cette opinion savante, afin de donner de la dignité à ce dont nous faisons nous-mêmes si spécialement une grande partie.

VOLPONE.

Bien! fort bien! Mosca, tout cela est-il de ton invention?

MOSCA.

Si mon patron en est content, non pas autrement.

VOLPONE.

J'en suis content, mon bon Mosca.

MOSCA.

En ce cas, monsieur, j'en suis l'auteur.

NANO et CASTRONE *chantent.*

Les fous sont la seule race qui soit digne d'envie et d'admiration.

Ils sont exempts de soucis, libres de tous chagrins,

joyeux eux-mêmes et rendant joyeux les autres.

Tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font est de l'or en barre.

Le fou est le favori du grand homme, votre joujou et votre plaisir, mesdames ;

sa langue et sa marotte sont ses trésors ; sa figure seule suffit pour faire rire,

et il dit la vérité sans danger.

Il embellit toutes les fêtes et il y est quelquefois le principal convive.

Il a son assiette et son tabouret, et l'esprit est le serviteur de la folie.

Oh ! qui ne voudrait être fou !

(*On frappe à la porte.*)

VOLPONE.

Qui est là? — Partez! (*Nano et Castrone se retirent.*) Regarde qui c'est, Mosca? — Fou, retire-toi.

(*Androgyno sort.*)

MOSCA.

C'est le signor Voltore, l'avocat : je le reconnais à la manière dont il frappe.

VOLPONE.

Donne-moi ma robe de chambre, mes fourrures, mes bonnets de nuit. Dis-lui qu'on fait mon lit : qu'il s'amuse un moment dans la galerie. (*Mosca sort.*) Voici le commencement des visites de mes clients. Le vautour, l'épervier, le corbeau, la corneille, tous mes oiseaux de proie qui s'imaginent que je deviens une charogne, vont arriver. Qu'ils n'y comptent pourtant pas encore ! (*Mosca rentre avec la robe de chambre, etc.*) Eh bien ! quelles nouvelles ?

MOSCA.

Une pièce de vaisselle plate, monsieur.

VOLPONE.

De quelle taille?

MOSCA.

Immense, massive et antique. Votre nom y est inscrit et vos armes y sont gravées.

VOLPONE.

Fort bien. Et n'est-ce pas un renard étendu par terre, faisant de beaux tours d'adresse pour se moquer d'un corbeau qui a le bec ouvert? Ha, ha, ha, Mosca!

MOSCA.

Rien de plus piquant, monsieur.

VOLPONE.

Donne-moi mes fourrures. (*Il met ses habits de malade.*) Pourquoi ris-tu ainsi?

MOSCA.

Je ne puis m'en empêcher, monsieur, quand je songe aux pensées qui l'occupent tandis qu'il se promène dans la galerie; là, il se dit, sans doute, que c'est peut-être le dernier présent qu'il vous fera; — que cette pièce d'argenterie l'assurera de vous; — il se représente ce qu'il serait demain si vous mouriez aujourd'hui en lui laissant tous vos biens; — comme il serait bien payé de tous les présents qu'il vous a faits; — comme il serait honoré et respecté, vêtu de belles fourrures, avec des tapis sous ses pieds, servi par des troupes de fous et de clients, la foule s'écartant pour faire place à son mulet, aussi docte que lui, appelé grand et savant: et il conclut que rien de tout cela n'est impossible.

VOLPONE.

Oui, qu'il devienne savant, Mosca.

MOSCA.

Non, le mot riche suppose celui de savant. Couvrez un âne de la pourpre vénérable, de manière à cacher ses deux longues oreilles, et il passera pour un docteur de cathédrale.

VOLPONE.

Mes bonnets, mes bonnets, mon bon Mosca. Fais-le entrer.

MOSCA.

Un moment, monsieur; votre onguent sur vos yeux.

VOLPONE.

C'est vrai. Vite, dépêchez! je suis impatient d'être en possession de mon nouveau présent.

MOSCA.

J'espère que je vous le verrai recevoir avec des milliers d'autres encore.

VOLPONE.

Je te remercie, mon bon Mosca.

MOSCA.

Et cela, quand je ne serai plus que poussière, ainsi qu'une centaine d'autres tels que moi

successivement.

VOLPONE.

Ah ! ce serait trop, Mosca.

MOSCA.

Vous vivrez pour tromper toutes ces harpies.

VOLPONE.

Mon cher Mosca! c'est bien ; mon oreiller à présent, et fais-le entrer. (*Mosca sort.*)
Maintenant ma toux, ma phtisie, ma goutte, mon apoplexie, ma paralysie, mes catarrhes,
venez à mon aide et jouez bien le rôle que je vous ai donné. Me voici dans l'attitude
convenable, celle qui a nourri leurs espérances depuis trois ans. Il vient, je l'entends.

(*Il tousse plusieurs fois.*)

(*Mosca rentre suivi de Voltore portant une pièce d'argenterie.*)

MOSCA, à Voltore

Vous êtes encore ce que vous étiez, monsieur ; seulement il vous préfère à tous les autres,
et vous agissez sagement en entretenant son affection par des visites faites de bonne heure
et par des preuves aimables de vos bonnes intentions à son égard, ce qui, comme je le sais,
ne peut que lui être agréable. — Mon patron ! monsieur ! voici le signor Voltore.

VOLPONE, *d'une voix faible.*

Que dites-vous?

MOSCA.

Le signor Voltore vient ce matin pour vous voir, monsieur.

VOLPONE.

Je l'en remercie.

MOSCA.

Et il vous apporte une pièce d'argenterie antique, achetée près de l'église de Saint-Marc³,
et dont il vous fait présent.

VOLPONE.

Il est le bienvenu ; priez-le de venir plus souvent.

MOSCA.

Oui.

VOLTORE.

Que dit-il?

MOSCA.

Il vous remercie et désire vous voir souvent.

VOLPONE.

Mosca !

MOSCA.

Mon patron !

VOLPONE.

Amenez-le près de moi. Où est-il ? je suis impatient de lui toucher la main.

MOSCA.

Voici la pièce d'argenterie, monsieur.

VOLTORE.

Comment vous portez-vous, monsieur?

VOLPONE.

Je vous remercie, signor Voltore. Où est la pièce d'argenterie? Ma vue est bien affaiblie.

VOLTORE, *la lui mettant dans les mains.*

Je suis fâché de vous voir encore si faible.

MOSCA , *à part.*

C'est-à-dire, fâché de ce qu'il ne l'est pas davantage.

VOLPONE.

Vous êtes trop généreux.

VOLTORE.

Non, monsieur; plutôt au ciel que je pusse vous donner la santé aussi bien que cette pièce d'argenterie !

VOLPONE.

Vous donnez ce que vous pouvez, monsieur, et je vous en remercie. Votre affection fait preuve d'un bon goût et elle sera payée de retour. Je vous prie de venir me voir souvent.

VOLTORE.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

VOLPONE.

Ne vous tenez pas loin de moi.

MOSCA.

Faites-vous attention à cela, monsieur?

VOLPONE.

Écoutez-moi encore; il y va de votre intérêt.

MOSCA.

Vous êtes un heureux mortel, monsieur; connaissez votre bonheur.

VOLPONE.

Je ne puis maintenant vivre bien longtemps.

MOSCA.

Vous êtes son héritier, monsieur.

VOLTORE.

Le suis-je?

VOLPONE.

Je sens que je m'en vais; (*Il tousse plusieurs fois.*) je fais voile vers le port; (*Il tousse encore.*) et je suis charmé d'en être si près.

MOSCA.

Hélas! le pauvre homme ! Eh bien! il faut que nous finissions tous.

VOLTORE.

Mais, Mosca...

MOSCA.

L'âge triomphe toujours.

VOLTORE.

Écoute-moi, je te prie. Est-il bien sûr que je sois nommé son héritier?

MOSCA.

Si vous l'êtes ! je vous en conjure, monsieur, daignez me mettre sur la liste de votre maison. Toutes mes espérances dépendent de vous ; je suis perdu si le soleil levant ne brille sur moi.

VOLTORE.

Il brillera et te réchauffera, Mosca.

MOSCA.

Monsieur, je suis un homme qui ne rend pas de trop mauvais offices à votre affection ; je suis chargé ici de vos clefs ; je veille à ce que vos cassettes et vos coffres soient bien fermés ; je garde le pauvre inventaire de vos bijoux, de votre argenterie et de votre argent comptant. Je suis votre intendant, monsieur, et je prends soin ici de tous vos biens.

VOLTORE.

Mais suis-je unique héritier?

MOSCA.

Sans partage, monsieur, institué ce matin ; la cire est encore chaude et l'encre est à peine sèche sur le parchemin.

VOLTRE.

Quel bonheur! quel bonheur pour moi! Mais par quel hasard heureux , mon cher Mosca ?

MOSCA.

Votre mérite, monsieur; je n'en connais pas d'autre cause.

VOLTRE.

C'est ta modestie qui te fait parler ainsi. Bien, bien ! nous t'en récompenserons.

MOSCA.

Il a toujours aimé vos manières, monsieur ; c'est ce qui l'a d'abord séduit. Je l'ai souvent entendu dire combien il admirait les hommes de votre profession libérale, qui pouvaient parler pour et contre dans toutes les causes, jusqu'au point de s'enrouer, et toujours d'après la loi; qui savaient, avec une merveilleuse agilité, se tourner d'un côté, se retourner ensuite de l'autre; faire des nœuds et les défaire; donner des conseils à droite et à gauche en même temps ; recevoir de l'argent des deux mains et se résigner à le mettre en poche. Il savait que de pareils hommes réussiraient avec leur humilité. Et quant à lui, il pensait qu'il serait bien heureux d'avoir un héritier dont l'esprit serait si flexible; un homme si sage, si grave, ayant la langue si bien pendue et parlant si haut; qui ne ferait pas un geste, qui resterait à peine immobile sans honoraires; qui, comme Votre Seigneurie, ne laisserait pas échapper une parole qui ne lui valût un sequin. *(on frappe à la porte)* Qu'est-ce que cela? on frappe. Je ne voudrais pas qu'on vous vit, monsieur. Et cependant... dites que vous êtes venu à la hâte et que vous êtes pressé de partir; — j'imaginerai quelque excuse. — Et, mon cher monsieur, quand vous nagerez dans une mer d'or, quand vous serez enfoncé jusqu'aux aisselles dans un lac de miel, et que votre menton surnagera dans un fleuve de richesses, pensez à votre serviteur, souvenez-vous de moi ; je n'ai pas été le plus mauvais de vos clients.

VOLTRE.

Mosca!

MOSCA.

Quand voulez-vous que je vous apporte l'inventaire de vos biens, monsieur, ou que je vous montre une copie du testament? — On y va ! — Je vous les apporterai, monsieur. — Retirez-vous, partez; prenez un air affairé.

(Voltore sort.)

VOLPONE, *se levant.*

Excellent Mosca ! viens ici, que je t'embrasse.

MOSCA.

Restez en repos, monsieur; voici Corbaccio.

VOLPONE.

Mets de côté la pièce d'argenterie. Le vautour est parti et le vieux corbeau arrive.

MOSCA.

Songez à garder Je silence et à dormir. (*il met la pièce d'argenterie avec les autres, derrière le rideau.*) Reste là et multiplie. Maintenant, nous allons voir un drôle qui est réellement plus impotent que celui-ci ne peut faire semblant de l'être, et cependant il espère danser sur sa tombe. (*Corbaccio entre.*) Signor Corbaccio, vous êtes le bienvenu, monsieur.

CORBACCIO.

Comment se porte votre patron?

MOSCA.

Sur ma foi, monsieur, à l'ordinaire; il n'y a pas de changement.

CORBACCIO.

Comment! y aurait-il du mieux?

MOSCA.

Non, monsieur; il y a plutôt du pire.

CORBACCIO.

C'est bien; où est-il?

MOSCA.

Sur son lit, monsieur ; il vient de s'endormir.

CORBACCIO.

Dort-il bien?

MOSCA.

Il n'a pas fermé l'œil de toute la nuit ni de toute la journée d'hier; il ne fait que sommeiller légèrement.

CORBACCIO.

Bien! il devrait prendre les avis de quelques médecins. Je lui apporte un opiat que le mien a préparé.

MOSCA.

Il ne veut pas entendre parler de drogues.

CORBACCIO.

Pourquoi? Je l'ai vu préparer moi-même; j'ai vu tous les ingrédients qui le composent et je

sais qu'il opérera très doucement. Sur ma vie, ce n'est que pour le faire dormir.

VOLPONE, *à part*.

Oui, de son dernier sommeil, s'il voulait le prendre.

MOSCA.

Monsieur, il n'a pas de confiance dans la médecine.

CORBACCIO.

Que dites-vous? que dites-vous?

MOSCA.

Qu'il n'a pas de confiance dans la médecine.

Il croit que la plupart de vos docteurs sont un danger auquel il est plus difficile d'échapper qu'à la maladie. Je l'ai souvent entendu protester que votre médecin ne serait jamais son héritier.

CORBACCIO.

Que je ne serais jamais son héritier?

MOSCA.

Que votre médecin ne le serait jamais.

CORBACCIO.

Oh ! non, non ! ce n'est pas ce que j'entends.

MOSCA.

Il ne peut souffrir les médecins à cause de leurs honoraires, monsieur. Il dit qu'ils écorchent un homme avant de le tuer.

CORBACCIO.

Il a raison. Je vous comprends.

MOSCA.

Et ensuite ils font sur vous des expériences dont la loi non-seulement les absout, mais même les récompense amplement ; et il ne se soucie pas de payer sa mort de cette manière.

CORBACCIO.

Il est vrai qu'ils ont le droit de tuer aussi bien qu'un juge le droit de juger.

MOSCA.

Et encore mieux, car le juge ne tue que ceux que la loi condamne et le médecin peut tuer le juge lui-même.

CORBACCIO.

Sans doute, ou moi, ou qui que ce soit. — Comment va son apoplexie? l'attaque est-elle encore forte?

MOSCA.

Terrible ! il a perdu la parole ; ses yeux sont caves et il a la figure plus allongée que de coutume.

CORBACCIO.

Comment ! comment ! sa vie a l'air de se prolonger ?

MOSCA.

Non, monsieur, je vous dis qu'il a la figure allongée.

CORBACCIO.

Oh! bien.

MOSCA.

Il a toujours la bouche ouverte et les paupières pendantes.

CORBACCIO.

Bien.

MOSCA.

Un engourdissement glacial raidit toutes ses jointures et donne à sa chair une couleur de plomb.

CORBACCIO.

C'est bien.

MOSCA.

Son pouls est lent et faible.

CORBACCIO.

Ces symptômes sont encore bons.

MOSCA.

Et de son front...

CORBACCIO.

Je vous comprends ; bien.

MOSCA.

Découle une sueur froide, tandis qu'une humeur lui sort continuellement du coin des yeux.

CORBACCIO.

Est-il possible ? Moi, je me sens mieux... Ah! et que deviennent ses vertiges à la tête ?

MOSCA.

Oh! monsieur, c'est plus que des vertiges. Il a maintenant perdu tout sentiment ; on ne l'entend plus ronfler; à peine peut-on s'apercevoir qu'il respire.

CORBACCIO.

Excellent ! excellent ! je lui survivrai sûrement. Cela me rajeunit d'une vingtaine d'années.

MOSCA.

J'allais vous chercher, monsieur.

CORBACCIO.

A-t-il fait son testament ? que m'a-t-il donné?

MOSCA.

Non, monsieur.

CORBACCIO.

Ah ! il ne m'a rien laissé !

MOSCA.

Il n'a pas fait son testament, monsieur.

CORBACCIO.

Oh! oh! que faisait donc ici l'avocat Voltore?

MOSCA.

Il a flairé une charogne, en entendant dire que mon maître allait faire son testament, comme je l'y ai engagé pour votre bien, monsieur.

CORBACCIO.

Il est donc venu le trouver ? Je m'en doutais.

MOSCA.

Oui ; et il lui a fait présent de cette pièce d'argenterie.

CORBACCIO.

Afin d'être son héritier?

MOSCA.

Je n'en sais rien, monsieur.

CORBACCIO.

C'est cela ; je le savais aussi.

MOSCA, *à part.*

Vous le mesuriez à votre aune.

CORBACCIO.

Bien. Mais je le préviendrai. Voyez, Mosca ; regardez ici; j'ai apporté un sac de sequins reluisants qui fera pencher la balance de mon côté malgré sa pièce d'argenterie.

MOSCA, *prenant le sac.*

Oui, morbleu, monsieur. Voilà la vraie médecine, la médecine sacrée. Ne me parlez pas d'opiat auprès de ce grand élixir.

CORBACCIO.

C'est de l'or palpable, sinon potable.

MOSCA.

Il lui sera administré dans sa coupe.

CORBACCIO.

Oui, n'y manquez pas.

MOSCA.

Ce bienheureux cordial le guérira.

CORBACCIO.

Oui, oui, donnez-le-lui.

MOSCA.

Je vois pourtant, monsieur, que ce n'est pas le cas...

CORBACCIO.

De quoi?

MOSCA.

De le guérir.

CORBACCIO.

Oh! non, non, nullement!

MOSCA.

Cependant, monsieur, ces sequins produiront quelque effet étrange, dès qu'il les aura sentis.

CORBACCIO.

Vous avez raison. N'en faites donc rien ; je courrai ma chance. Rendez-moi ce sac.

MOSCA.

Pas du tout. Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne puis souffrir que vous vous fassiez un

pareil tort. Je vais vous donner un conseil qui vous assurera tout ce qu'il possède.

CORBACCIO.

Comment?

MOSCA.

Oui, monsieur, tout. Vous y avez droit; c'est votre bien; personne ne peut en réclamer une part. Vous devez tout avoir sans partage; c'est l'arrêt du destin.

CORBACCIO.

Comment, comment, mon bon Mosca?

MOSCA.

Je vais vous le dire, monsieur. Il reviendra de cette attaque.

CORBACCIO.

Je vous comprends.

MOSCA.

Et dès qu'il aura recouvré l'usage de ses sens, je l'importunerai pour qu'il fasse son testament, et je lui montrerai ceci.

CORBACCIO.

Fort bien ! fort bien !

MOSCA.

Je vous dirai encore mieux, si vous voulez m'écouter, monsieur.

CORBACCIO.

Oui, de tout mon cœur.

MOSCA.

Maintenant, je vous conseille de rentrer promptement chez vous, et d'y faire un testament dans lequel vous instituerez mon maître votre unique héritier.

CORBACCIO.

Déshériter mon fils !

MOSCA.

Cela n'en vaut que mieux, monsieur; c'est le moyen de le faire mordre à l'hameçon plus aisément.

CORBACCIO.

Oh! ce n'est qu'un hameçon?

MOSCA.

Vous m'enverrez ce testament, monsieur. Or, quand je viendrai à faire valoir, comme je le ferai, vos soins, vos veilles, vos prières nombreuses, vos présents sans nombre, celui d'aujourd'hui, et que je lui montrerai enfin votre testament, où, sans penser à votre propre progéniture, sans le moindre égard pour un fils si brave et si plein de mérite, votre affection se détourne de son cours naturel pour se porter sur mon maître et le faire votre héritier, il ne peut être assez stupide, avoir le cœur assez insensible, pour, soit par conscience, soit par pure gratitude, ne pas...

CORBACCIO.

Me faire son héritier?

MOSCA.

C'est cela même.

CORBACCIO.

J'y avais déjà songé.

MOSCA.

Je le crois.

CORBACCIO.

Ne le croyez-vous pas?

MOSCA.

Si, monsieur.

CORBACCIO.

C'est mon propre projet.

MOSCA.

Et quand il l'aura fait, monsieur...

CORBACCIO.

Quand il m'aura institué son héritier?

MOSCA.

Vous êtes si certain de lui survivre...

CORBACCIO.

Sans doute.

MOSCA.

Ayant une santé si robuste...

CORBACCIO.

Sans contredit.

MOSCA.

Oui, monsieur, et...

CORBACCIO.

J'avais aussi pensé à cela. Voyez comme il sert d'organe à mes propres idées !

MOSCA.

Non-seulement vous vous serez rendu service à vous-même...

CORBACCIO.

Mais mon fils en profitera.

MOSCA.

Précisément.

CORBACCIO.

Cela est encore de mon invention.

MOSCA.

Hélas! monsieur, le ciel sait que toute mon étude, tous mes soins, — les cheveux: m'en ont blanchi, — ont toujours été d'arranger les choses de manière que...

CORBACCIO.

Je vous comprends, mon cher Mosca.

MOSCA.

Vous êtes celui pour qui je travaille ici.

CORBACCIO.

Oui, continuez, continuez! Je vais m'en occuper sur-le-champ.

(Il fait un mouvement pour sortir.)

MOSCA, *à part.*

Puisses-tu jouer avec plus fort que toi, vieux coquin !

CORBACCIO, *revenant.*

Je sais que vous êtes honnête.

MOSCA, *à part.*

Vous mentez, monsieur.

CORBACCIO.

Et...

MOSCA, *à part.*

Votre savoir ne vaut pas mieux que vos oreilles.

CORBACCIO.

Je ne doute pas que vous ne me regardiez comme un père.

MOSCA, *à part.*

Ni moi que je ne dérobe à mon frère la bénédiction paternelle.

CORBACCIO.

Ma jeunesse peut m'être rendue ; pourquoi non ?

MOSCA, *à part.*

Votre Seigneurie est un âne du premier calibre.

CORBACCIO.

Que dites-vous ?

MOSCA.

J'engage Votre Seigneurie à ne pas perdre de temps.

CORBACCIO.

C'est fini, c'est fini. Je m'en vais.

(Il sort)

VOLPONE, *sautant en bas de son lit.*

Oh ! je crèverai de rire ! il faut que je m'en tienne les côtés !

MOSCA.

Retenez votre envie de rire, monsieur ; vous savez que cet espoir est un tel appât qu'il peut couvrir tout hameçon.

VOLPONE.

Oui, mais ta dextérité, ta manière de placer cet appât ! Non, je n'y puis tenir. Adroit coquin, laisse-moi t'embrasser ! je ne t'ai jamais vu dans une pareille veine.

MOSCA.

Hélas ! monsieur, je ne fais que ce qui m'est enseigné ; je suis vos graves instructions. Je leur donne de belles paroles ; je verse de l'huile dans leurs oreilles et je les renvoie d'ici.

VOLPONE.

C'est vrai, c'est vrai. Quel juste châtement l'avarice porte avec soi !

MOSCA..

Oui, avec notre aide, monsieur.

VOLPONE.

Tant de soucis, tant de maladies, tant de craintes accompagnent la vieillesse, que souvent

même elle appelle la mort. Nul désir ne peut être plus fréquent chez les vieillards. Leurs membres s'affaiblissent ; leurs sens s'engourdissent; leurs yeux, leurs oreilles, leurs jambes, tout cela meurt avant eux; les dents mêmes, ces instruments de gourmandise, finissent par leur manquer. Et cependant ils appellent cela vivre ! En voilà même un, qui vient de retourner chez lui, qui désire vivre plus longtemps, qui ne sent plus sa goutte ni sa paralysie, qui se croit rajeuni de quelques vingtaines d'années, qui flatte son âge en lui donnant un démenti avec confiance, qui s'imagine qu'il pourra, comme Éson, rappeler sa jeunesse par quelques charmes, et qui se complaît dans ces idées, comme si le destin pouvait être trompé aussi aisément que lui-même; et tout cela s'évanouit en fumée. (*on frappe à la porte.*) Qui nous arrive maintenant ? Une troisième visite !

MOSCA.

Vite! rejetez-vous sur votre lit! Je reconnais sa voix: c'est Corvino, notre élégant négociant.

VOLPONE.

Me voilà mort.

MOSCA.

Une nouvelle couche sur vos yeux, monsieur. (*Il les lui frotte avec un onguent.*) Qui est là ? (*Corvino entre.*) Signor Corvino, vous arrivez fort à propos ! Oh ! que vous seriez heureux à présent, si vous saviez tout!

CORVINO.

Quoi ? de quoi s'agit-il ?

MOSCA.

L'heure tardive est arrivée, monsieur.

CORVINO.

Il n'est pas mort ?

MOSCA.

Non, monsieur, mais autant vaut ; il ne reconnaît plus personne.

CORVINO.

Comment donc ferai-je?

MOSCA.

Que voulez-vous dire, monsieur?

CORVINO.

Je lui apporte une perle.

MOSCA.

Il lui reste peut-être encore assez de connaissance pour vous reconnaître, monsieur. Il vous

appelle ; il n'a que votre nom à la bouche. — Est-ce une perle d'Orient, monsieur ?

CORVINO.

Venise n'en a jamais vu une pareille.

VOLPONE, *d'une voix faible.*

Signor Corvino !

MOSCA.

Écoutez !

VOLPONE.

Signor Corvino !

MOSCA.

Il vous appelle. Avancez, et donnez-la-lui. — Il est ici, monsieur, et il vous apporte cette riche perle.

CORVINO.

Comment vous trouvez-vous, monsieur ?

— Dis-lui qu'elle pèse deux fois douze carats.

MOSCA.

Hélas, monsieur ! il ne peut m'entendre, il a perdu l'ouïe ; et cependant, vous voir est une consolation pour lui.

CORVINO.

Dis-lui que je lui apporte aussi un diamant.

MOSCA.

Il vaut mieux le lui montrer, monsieur. Mettez-le-lui dans la main ; ce n'est que là qu'il lui reste encore quelque sentiment. — Voyez comme il la serre !

CORVINO.

Hélas, le brave homme ! Que ce spectacle est triste !

MOSCA.

Bah ! vous oubliez, monsieur, que la manière de pleurer d'un héritier doit être de rire sous masque.

CORVINO.

Quoi ! suis-je son héritier ?

MOSCA.

J'ai prêté serment, monsieur, et je ne puis montrer le testament avant qu'il soit mort. Mais Corbaccio, Voltore et beaucoup d'autres sont venus ici ; je n'en saurais dire le nombre,

tant il est grand, tous ouvrant la bouche pour avaler un legs. Mais moi, tirant avantage de ce qu'il vous nommait toujours, — Signor Corvino! signor Corvino ! — je pris papier, plume et encre, et je lui demandai qui il voulait avoir pour héritier?— Corvino. — Qui serait son exécuteur testamentaire? — Corvino. — Quand il ne pouvait répondre à quelque question, j'interprétais comme un consentement les mouvements qu'il faisait par faiblesse, et j'ai renvoyé les autres chez eux sans autre legs que des cris et des malédictions.

CORVINO.

O mon cher Mosca! (*il l'embrasse.*) Mais ne nous voit-il pas ?

MOSCA.

Pas plus qu'un joueur de harpe aveugle. Il ne reconnaît personne ; il ne se souvient ni de la figure d'un ami, ni du nom d'un domestique , ni de qui lui a le dernier donné à boire ou à manger, ni de ceux qu'il a engendrés ou élevés.

CORVINO.

A-t-il donc des enfants ?

MOSCA.

Une douzaine de bâtards, ou même plus, qu'il a eus de mendiants, d'Égyptiennes, de Juives et de négresses, dans des moments où il était ivre. Ne le saviez-vous pas, monsieur? Personne ne l'ignore; le nain, le fou, l'eunuque , sont ses enfants. Il est ici le vrai père de toute la famille; — moi excepté, — mais il ne leur a rien laissé.

CORVINO.

Bien, fort bien ! — Es-tu bien sûr qu'il ne nous entend pas?

MOSCA.

Si j'en suis sûr, monsieur ! Écoutez, et croyez-en vos oreilles. (*Il crie à l'oreille de Volpone.*) Que le mal napolitain s'ajoute à toutes vos maladies, s'il peut vous faire partir un peu plus tôt; car vous l'avez richement mérité par votre incontinence, et la peste par-dessus le marché! (*à Corvino.*) Vous pouvez approcher, monsieur. (*à Volpone.*) Vous plaira-t-il une bonne fois de fermer ces yeux dégoûtants d'où découle la chassie comme de deux mares à grenouilles? Et ces joues pendantes, couvertes de cuir au lieu de peau... (*à Corvino.*) Aidez-moi donc, monsieur. (*à Volpone.*) et qui ont l'air de torchons gelés qui se soutiennent d'eux-mêmes !

CORVINO.

Ou d'un vieux mur enfumé sur lequel la pluie coule en sillons.

MOSCA.

Excellent, monsieur ! Parlez hardiment ! Vous pouvez parler encore plus haut ; une couleuvrine déchargée à son oreille en percerait à peine le tympan.

CORVINO.

Son nez est comme un ruisseau des rues, qui toujours coule.

MOSCA.

Très bon! Et sa bouche ?

CORVINO.

Un véritable égout.

MOSCA.

Fermez-la-lui.

CORVINO.

Oh! non.

MOSCA.

Laissez-moi faire, je vous prie. Sur ma foi, je l'étoufferais à ravir sous un oreiller, tout aussi bien qu'une femme qui le garderait.

CORVINO.

Faites ce que vous voudrez, mais je m'en vais.

MOSCA.

Vous ferez bien. C'est votre présence qui lui prolonge la vie.

CORVINO.

Je vous en prie, n'usez pas de violence.

MOSCA.

Non! Et pourquoi, je vous prie, monsieur? pourquoi seriez-vous si scrupuleux?

CORVINO.

Eh bien ! comme il vous plaira.

MOSCA.

En ce cas, monsieur, retirez-vous.

CORVINO.

Je ne le dérangerai pas pour reprendre ma perle.

MOSCA.

Ni votre diamant. A quoi bon vous en inquiéter? tout ce qui est ici n'est-il pas à vous? Et n'y suis-je pas, moi, que vous avez rendu tout dévoué à vos intérêts, qui vous dois mon existence?

CORVINO.

Reconnaissant Mosca ! Tu es mon ami, mon compagnon, mon camarade, mon associé; tu partageras tout ce que je possède.

MOSCA.

A l'exception d'une chose.

CORVINO.

Laquelle ?

MOSCA.

Votre charmante femme, monsieur. (*Corvino sort.*) Le voilà parti ! Il n'y avait que ce moyen pour nous en débarrasser.

VOLPONE.

Mon divin Mosca ! tu t'es aujourd'hui surpassé toi-même ! (*on frappe à la porte.*) Qui vient encore ? Je ne veux plus être dérangé par personne. Prépare-moi de la musique, des danses, un festin, toutes sortes de délices ; le Turc n'est pas plus sensuel dans ses plaisirs que ne le sera Volpone. (*Mosca sort.*) Voyons. — Une perle, un diamant, une pièce d'argenterie, des sequins ! Voilà une matinée bien employée. Sur ma foi, cela vaut mieux que de voler une église ou de s'engraisser en mangeant un homme par mois. (*Mosca rentre.*) Eh bien, qui est-ce ?

MOSCA.

La belle lady Would-Be, monsieur, la femme du chevalier anglais sir Politick Would-Be, — tels sont les titres qu'on m'a annoncés, — a envoyé savoir comment vous avez passé la nuit et si vous recevez des visites.

VOLPONE.

Pas à présent ; dans environ trois heures.

MOSCA.

C'est ce que j'ai dit à l'écuyer.

VOLPONE.

Quand le vin et la gaîté m'auront mis en train ; alors à la bonne heure. De par le ciel ! je suis surpris de la valeur désespérée de ces Anglais, qui sont assez hardis pour exposer leurs femmes à toutes les rencontres.

MOSCA.

Monsieur, ce chevalier ne porte pas son nom pour rien. Il est politique, et quoique sa femme affecte des airs étranges, il sait qu'elle n'a pas une figure à manquer d'honneur. Si elle avait les traits de la femme du signor Corvino...

VOLPONE.

Est-elle donc si jolie ?

MOSCA.

Oh ! monsieur, c'est la merveille, l'astre le plus brillant de toute l'Italie ! une gaillarde de

la première eau ! une beauté mûre comme la moisson ! Sa peau est plus blanche qu'un cygne, que l'argent, que la neige et que les lys ! Des lèvres si douces qu'elles vous donneraient envie de les baiser éternellement! une chair que le moindre attouchement rend vermeille! aussi brillante et aussi aimable que votre or !

VOLPONE.

Pourquoi ne l'ai-je pas su plus tôt?

MOSCA.

Hélas ! monsieur, je ne l'ai moi-même aperçue qu'hier.

VOLPONE.

Comment pourrai-je la voir?

MOSCA.

Impossible, monsieur ! elle est gardée aussi soigneusement que votre or. Jamais elle ne sort, jamais elle ne prend l'air qu'à sa fenêtre. Ses regards sont aussi doux que les premiers raisins ou les premières cerises, et on la surveille avec la même attention.

VOLPONE.

Il faut que je la voie.

MOSCA.

Monsieur, elle est gardée par une dizaine d'espions, par tout ce qui compose sa maison. Tous sont chargés de se surveiller les uns les autres, et celui qui sort, comme celui qui rentre, est soigneusement inspecté.

VOLPONE.

Je la verrai, ne fut-ce qu'à sa fenêtre.

MOSCA.

Sous quelque déguisement, sans doute ?

VOLPONE.

Certainement ; il faut que je continue à jouer le même rôle. Nous y réfléchirons.

(Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un coin de la place de Saint-Marc, devant la maison de Corvino.

SCÈNE 1.

SIR POLITICK WOULD-BE , PEREGRINE.

SIR POLITICK.

Monsieur, l'univers est la patrie du sage. Ni l'Italie, ni la France, ni l'Europe, ne me retiendront dans leurs limites, si mes destins m'appellent ailleurs! Cependant je vous proteste que ce n'est ni le désir de voir le monde ou de changer de religion, ni manque d'affection pour la contrée où je suis né, et à laquelle je dois mes meilleures conceptions, qui m'ont fait voyager; beaucoup moins encore le sot, le vieux, le suranné et vain projet d'Ulysse, de connaître les mœurs et les usages des hommes. Une fantaisie particulière de ma femme m'a fait venir à Venise pour observer, prendre des notes, apprendre la langue, etc. —J'espère, monsieur, que vous voyagez avec permission?

PEREGRINE.

Oui, monsieur.

SIR POLITICK.

J'oserai converser avec plus de sûreté. — Depuis quand avez-vous quitté l'Angleterre, monsieur?

PEREGRINE.

Depuis sept semaines.

SIR POLITICK.

Depuis si peu de temps ! Vous n'avez pas vu milord l'ambassadeur?

PEREGRINE.

Pas encore, monsieur.

SIR POLITICK.

Et je vous prie, monsieur, quelles sont les nouvelles qui courent dans notre pays ? J'ai entendu hier soir quelques personnes de la suite de milord en rapporter une fort étrange, et je voudrais savoir si elle se confirmera.

PEREGRINE.

Quelle était cette nouvelle, monsieur?

SIR POLITICK.

Sur ma foi, monsieur, c'est qu'un corbeau a fait son nid sur un vaisseau de la marine royale⁴.

PEREGRINE, *à part.*

Cet homme veut-il se jouer de moi, ou s'est-on joué de lui? (*haut.*) Votre nom, monsieur?

SIR POLITICK.

Je me nomme Politick Would-be.

PEREGRINE, *à part.*

Ce nom parle pour lui. (*haut.*) Chevalier, monsieur?

SIR POLITICK.

Un pauvre chevalier, monsieur.

PEREGRINE.

Et votre épouse, la belle lady Would-be, est ici pour apprendre, parmi les courtisanes, les modes, les parures et les bonnes manières?

SIR POLITICK.

Oui, monsieur. L'araignée et l'abeille vivent quelquefois sur la même fleur.

PEREGRINE.

Mon cher sir Politick, je vous demande merci; j'ai beaucoup entendu parler de vous. L'histoire de votre corbeau est vraie, monsieur.

SIR POLITICK.

A votre connaissance?

PEREGRINE.

Oui, monsieur; et la lionne a mis bas dans la Tour⁵.

SIR POLITICK.

Un autre lionceau?

PEREGRINE.

Un autre, monsieur.

SIR POLITICK.

Juste ciel ! que signifient ces prodiges? Les feux vus à Berwick, la nouvelle étoile? Le concours de tous ces événements est étrange et doit présager quelque chose. Avez-vous vu ces météores ?

PEREGRINE.

Oui, monsieur.

SIR POLITICK.

Effrayant! Et, je vous prie, monsieur, est-il vrai, comme on le dit, qu'on a vu trois marsouins sur le pont de Londres?

PEREGRINE.

On en a vu six, monsieur, et un esturgeon.

SIR POLITICK.

Je suis confondu !

PEREGRINE.

Ne le soyez pas, monsieur, car je vous apprendrai un prodige encore plus grand.

SIR POLITICK.

Que peuvent annoncer toutes ces choses?

PEREGRINE.

Le jour, - permettez que je me le rappelle bien, — oui, le jour même que je partis de Londres, on découvrit une baleine dans la Tamise, aussi haut que Woolwich⁶. Elle y avait attendu, peu de gens savent combien de mois, la destruction de la flotte de Stode.

SIR POLITICK.

Est-il possible? Croyez-moi, elle y avait été envoyée par l'Espagne ou par les archiducs. Sur ma vie et mon honneur, c'était une baleine de Spinola. Ne renonceront-ils jamais à ces projets? Quelque autre nouvelle, mon cher monsieur.

PEREGRINE.

Le fou Stone est mort, et l'on a grand besoin d'un fou de taverne.

SIR POLITICK.

Quoi! maître Stone est mort⁷ !

PEREGRINE.

Oui, monsieur, mort. Quoi ! vous ne pensiez pas qu'il fût immortel? — (*à part.*) Oh ! ce chevalier, s'il était bien connu, serait une chose précieuse pour notre théâtre anglais. Celui qui tracerait le caractère d'un pareil être serait regardé comme coupable d'exagération, sinon de malice.

SIR POLITICK.

Stone mort !

PEREGRINE.

Mort. — Mais, de par le ciel ! monsieur, vous prenez à lui un intérêt bien profond. Il n'était pas votre parent?

SIR POLITICK.

Non, que je sache ; ce drôle était un fou inconnu.

PEREGRINE.

Et cependant il paraît que vous le connaissiez?

SIR POLITICK.

Oui, monsieur, je le connaissais pour une des têtes les plus dangereuses qui fussent dans l'état, et je le regardais ainsi.

PEREGRINE.

Vraiment?

SIR POLITICK.

Pendant qu'il vivait, il est ma connaissance que toutes les semaines il recevait des Pays-Bas, dans des choux⁸, des nouvelles de toutes les parties du monde; et il les transmettait ensuite aux ambassadeurs dans des oranges, des melons musqués, des abricots, des limons, des citrons, etc., quelquefois dans des huîtres de Colchester et des coquillages de Selsey.

PEREGRINE.

Vous m'étonnez.

SIR POLITICK.

Il est à ma connaissance, monsieur, et je l'ai remarqué moi-même, qu'à table d'hôte, il recevait ses avis d'un voyageur, homme d'état déguisé, sur une assiette pleine de viande, et à l'instant même, avant que le repas fût terminé, il lui faisait passer sa réponse dans un cure-dent.

PEREGRINE.

Fort étrange! Comment cela pouvait-il se faire, monsieur?

SIR POLITICK.

La viande était découpée et arrangée si adroitement qu'il lui était facile de lire le chiffre.

PEREGRINE.

J'ai entendu dire qu'il ne savait pas lire, monsieur.

SIR POLITICK.

Ceux qui l'employaient répandaient ce bruit par politique; mais il savait lire, il connaissait les langues, et à cet égard il avait la tête aussi saine...

PEREGRINE.

J'ai entendu dire, monsieur, que les Babouins étaient des espions, et que c'était une nation fort adroite, habitant près de la Chine.

SIR POLITICK.

Oui, oui, les Mamelucks. Sur ma foi! ils ont mis la main à deux ou trois complots des Français. Mais ils étaient tellement adonnés aux femmes, qu'ils ne pouvaient rien cacher. Mercredi dernier, j'ai reçu ici avis de l'un de ces Babouins qu'ils étaient retournés chez

eux, qu'ils avaient fait leur rapport, suivant l'usage, et maintenant ils attendent de nouveaux ordres.

PEREGRINE, *à part.*

Morbleu! ce sir Politick n'ignorera rien (*haut.*) Il paraît, monsieur, que vous savez tout.

SIR POLITICK.

Non, monsieur, je ne sais pas tout; mais j'ai quelques notions générales. J'aime à observer et à prendre des notes. Quoique je vive hors du torrent actif du monde, je remarque, pour mon propre usage, le cours et le passage des choses, et je connais le flux et le reflux de la politique.

PEREGRINE.

Croyez, monsieur, que je ne me regarde pas comme peu redevable à la Fortune pour avoir permis que je vous rencontrais si heureusement ; car vos connaissances, si vos bontés les égalent, peuvent m'être d'un grand secours pour m'apprendre à me conduire et à me comporter, moi qui suis encore si brut et si novice.

SIR POLITICK.

Quoi? êtes-vous parti sans connaître les règles que doit suivre un voyageur?

PEREGRINE.

Sur ma foi ! je n'en connaissais que quelques-unes fort ordinaires, que j'ai puisées dans cette grammaire vulgaire que m'a fait lire celui qui m'a appris à déclamer l'italien.

SIR POLITICK.

Et c'est ce qui gâte tous nos braves jeunes gens, ce qui change en pédants de jeunes nobles donnant de belles espérances, et en fait des hommes qui n'ont que l'extérieur, que l'écorce. Vous paraissez être un homme comme il faut, de bonne famille. — Je ne professe pas cette science, mais le destin a voulu que je fusse consulté sur ce sujet important relativement aux fils de quelques grands personnages, hommes d'honneur et de naissance...

(Mosca et Nano entrent déguisés, suivis de plusieurs personnes portant tout ce qu'il faut pour construire un théâtre.)

PEREGRINE.

Qui sont ces gens-là, monsieur ?

MOSCA.

Il faut le placer sous cette fenêtre ; là.

SIR POLITICK.

Des gens qui vont construire un théâtre. Celui qui vous a appris vos chères langues ne vous a-t-il jamais parlé des opérateurs italiens?

PEREGRINE.

Pardonnez-moi, monsieur.

SIR POLITICK.

Eh bien ! vous allez en voir un.

PEREGRINE.

Ce sont des charlatans, des drôles qui vivent en vendant des huiles et des drogues.

SIR POLITICK.

Est-ce là le compte qu'il vous en a rendu?

PEREGRINE.

Autant qu'il m'en souvient.

SIR POLITICK.

Son ignorance me fait pitié. Ce sont les seuls hommes savants de toute l'Europe ; ayant de grandes connaissances générales , excellents médecins; hommes d'état admirables , favoris avoués et conseillers de cabinet des plus grands princes, les seuls dans l'univers qui sachent toutes les langues.

PEREGRINE.

J'ai entendu dire que ce sont des charlatans ignorants, qui ne savent que des mots, des phrases décousues ; qui mentent en prétendant avoir les bonnes grâces de grands personnages, aussi bien qu'en vantant le mérite de leurs misérables drogues qu'ils vendent en faisant des serments monstrueux, et qui, avant de se retirer, laissent pour deux sous ce qu'ils ont commencé par évaluer douze couronnes.

SIR POLITICK.

Le silence est la meilleure réponse aux calomnies, monsieur ; vous en jugerez vous-même. — Qui va monter sur ce théâtre, mes amis?

MOSCA.

Scoto de Mantoue, monsieur⁹ .

SIR POLITICK.

Vraiment ! En ce cas, je vous promets hardiment, monsieur, que vous verrez un homme tout différent du portrait qu'on vous a fait. Je suis pourtant surpris qu'il place son théâtre dans ce coin, car il avait coutume de s'établir en face de la Piazza. — Le voici qui vient.

Volpone entre, déguisé en charlatan, et suivi d'une foule de peuple.

VOLPONE, à Nano

Montez, bouffon.

LA FOULE.

Suivons-le! suivons-le! suivons-le!

SIR POLITICK.

Voyez comme le peuple le suit. C'est un homme qui pourrait tirer dix mille couronnes de la banque de Venise. Faites attention; remarquez seulement ses gestes. (*Volpone monte sur le théâtre.*) J'ai coutume d'observer son air de majesté quand il monte sur son théâtre.

PEREGRINE.

Et il le mérite bien, monsieur.

VOLPONE.

Très nobles gentilshommes, mes dignes patrons, il peut paraître étrange que moi, Scoto Mantuano, qui avais coutume de placer mon théâtre en face de la Piazza, à l'abri du portique de la Procuratia, je vienne, après huit mois d'absence de cette illustre cité de Venise, m'installer humblement dans un coin obscur de cette place.

SIR POLITICK.

N'est-ce pas l'observation que je vous faisais?

PEREGRINE.

Silence, monsieur.

VOLPONE.

Permettez-moi pourtant de vous dire que je n'ai pas les pieds froids, comme le dit votre proverbe de Lombardie, et que je n'ai pas dessein de vendre mes remèdes à meilleur marché que de coutume; n'y comptez pas. Ne pensez pas non plus que je sois atteint et encore moins découragé par les rapports calomnieux de cet impudent détracteur, de cette honte de notre profession, Alessandro Buttone, veux-je dire, qui a osé annoncer en public que j'étais un forçat, condamné aux galères pour avoir empoisonné le cuisinier du cardinal Bembo. Non, non, messieurs; mais pour vous dire la vérité, je ne puis supporter la vue de ces charlatans qui, toujours terre à terre, étendent leurs manteaux sur le pavé, comme s'ils voulaient faire des tours d'agilité, et vous racontent alors gauchement quelques contes usés de Boccace, comme Tabarin, ce fabuliste rebattu. Quelques-uns d'entre eux vous parlent de leurs voyages et de leur captivités sur les galères des Turcs, tandis que, si la vérité était connue, on saurait qu'ils étaient sur les galères des chrétiens où, en toute tempérance, ils mangeaient du pain et buvaient de l'eau, pénitence salutaire qui leur avait été infligée par leurs confesseurs pour leurs vols infâmes.

PEREGRINE.

Remarquez seulement son port et son mépris pour ces gens-là.

VOLPONE.

Ces misérables à tête pouilleuse, à joues gonflées de vent, à figure dégoûtante, ayant en poche un pauvre sou d'antimoine brut, bien enveloppé dans plusieurs papiers, sont fort en état de tuer leur vingtaine d'hommes par semaine et de ne faire qu'en rire. Cependant ces gens maigres et affamés, dont l'esprit a la moitié de ses organes bouchés par leurs besoins corporels, ne manquent pas de sectateurs parmi vos artisans ridés qui se nourrissent de

salade et qui sont enchantés d'avoir une médecine pour un demi-sou, quoiqu'en les purgeant elle les envoie dans l'autre monde ; cela ne fait aucune différence.

SIR PEREGRINE.

Excellent ! Avez-vous jamais entendu mieux parler, monsieur ?

VOLPONE.

Soit, n'en parlons plus. Et, messieurs, honorable compagnie, sachez que, pour cette fois, notre théâtre, étant placé en un lieu éloigné des clameurs de la canaille, sera une scène de plaisir et de délices ; car je n'ai rien à vendre, messieurs, rien ou bien peu de chose.

SIR POLITICK.

Je vous ai dit quel était son but, monsieur.

PEREGRINE.

Vous me l'avez dit, monsieur.

VOLPONE.

Je vous proteste que moi et mes six serviteurs nous ne sommes pas en état de préparer cette précieuse liqueur aussi vite qu'elle est emportée de chez moi par des gentilshommes de votre ville, des étrangers de la Terre-Ferme¹⁰, des négociants, et même des sénateurs, qui, depuis mon arrivée ici, m'ont obligé par leur splendide libéralité à m'occuper pour leur service. Et ils ont eu raison ! Que sert à un homme riche d'avoir ses magasins remplis de muscadelle et ses caves pleines des meilleurs vins, si ses médecins lui ordonnent, sous peine de mort, de ne boire qu'une décoction de graines d'anis ? O santé ! santé ! bonheur du riche, richesse du pauvre, qui peut t'acheter trop cher, puisqu'on ne peut sans toi jouir de rien en ce monde ! Ne serrez donc pas les cordons de votre bourse, messieurs, au point d'abrégier le cours naturel de votre vie.

PEREGRINE.

Vous voyez son but.

SIR POLITICK.

Oui ; n'est-il pas louable ?

VOLPONE.

Car, lorsqu'un flux humide ou catarrheux, par suite de la mutabilité de l'air, vous tombe de la tête dans le bras, dans l'épaule ou dans quelque autre partie du corps, prenez un ducat ou un sequin d'or et appliquez-le à l'endroit affecté, et vous verrez s'il produira quelque bon effet. Non, non ; c'est ce bienheureux onguent, ce rare extrait, qui a seul le pouvoir de dissiper toutes ces humeurs peccantes, occasionnées par le froid ou le chaud, par le vent ou l'humidité.

PEREGRINE.

Je voudrais qu'il eût ajouté aussi par la sécheresse.

SIR POLITICK.

Attention, je vous prie.

VOLPONE.

Pour fortifier l'estomac le plus froid et le plus débile, allât-on jusqu'à vomir le sang par extrême faiblesse, il ne s'agit que d'en faire une onction sur la partie malade, de bien la frotter et d'y appliquer une serviette chaude. C'est un remède éprouvé contre les vertiges de tête; mettez-en une goutte dans les narines et derrière les oreilles. Il guérit également le mal caduc, les crampes, les convulsions, la paralysie, l'épilepsie, les palpitations de cœur, le racornissement des nerfs, les vapeurs causées par la rate, les obstructions de foie, la pierre, la strangurie, les hernies venteuses et la passion iliaque; il arrête à l'instant la dysenterie, rétablit en leur place les petits intestins tordus et dissipe la mélancolie hypocondriaque, étant pris et appliqué conformément à ma recette imprimée. (*Il montre son récipé et une fiole.*) Car l'un est le médecin, l'autre la médecine; l'un conseille, l'autre guérit; l'un dirige, l'autre agit; et, en un mot, les deux joints ensemble peuvent s'appeler un résumé de la théorie et de l'art d'Esculape. Cela vous coûtera huit couronnes, et.... Giovanni Fritada, chantez un couplet impromptu en l'honneur de ce médicament.

SIR POLITICK.

Qu'en pensez-vous, monsieur?

PEREGRINE.

Je le trouve fort étrange.

SIR POLITICK.

Ne parle-t-il pas d'une manière rare ?

PEREGRINE.

Excepté dans les livres d'alchimie ou dans ceux de Broughton¹¹ je n'ai jamais entendu rien de semblable.

NANO. *Il chante.*

Si Hippocrate ou Galien, qui firent entrer jadis tous les remèdes dans leurs livres, avaient connu ce secret, ils n'auraient pas, — ce dont ils seront à jamais coupables, — gâté tant de papier ou perdu tant d'innocents flambeaux. Nulle drogue de l'Inde n'aurait obtenu de réputation; on n'aurait nommé ni le tabac, ni le safran; on ne se serait servi ni d'un seul petit bâton de gayac, ni du grand élixir de Raymond Lulle; et l'on n'aurait connu ni le Danois Gonswart ni Paracelse avec sa longue épée¹².

PEREGRINE.

Tout cela ne réussira pourtant pas. Huit couronnes sont un prix fort cher.

VOLPONE.

En voilà assez. — Messieurs, si j'en avais le temps je vous entretiendrais des effets miraculeux de mon huile, surnommée Oglio del Scoto; je vous lirais la liste interminable

de ceux que j'ai guéris des maladies que je viens de vous citer et de beaucoup d'autres ; les patentes et privilèges que m'ont accordés tous les princes et toutes les républiques de la chrétienté, ou du moins les dépositions de ceux qui ont comparu en ma faveur devant les signors de la Sanita, et le très docte collège des médecins, qui m'a autorisé, après avoir pris connaissance des admirables vertus de mes médicaments et de ma science supérieure en fait de remèdes rares et inconnus, à les débiter publiquement non-seulement dans cette illustre ville, mais dans tous les territoires qui ont le bonheur d'être sous le gouvernement des états très pieux et très magnifiques de toute l'Italie. Mais quelque brave homme dira peut-être : - Il y en a d'autres qui prétendent avoir des remèdes aussi bons et aussi éprouvés que les vôtres. - Sans doute bien des gens ont essayé, comme des singes, de composer cette huile, d'imiter ce qui m'appartient réellement et essentiellement; ils ont dépensé beaucoup d'argent en fourneaux, en récipients et en alambics, pour entretenir du feu, pour préparer les ingrédients; — car il entre dans cette huile six cents différentes plantes, indépendamment d'une certaine quantité de graisse humaine, qui est nécessaire pour leur conglutination, et que nous achetons des anatomistes. — Mais quand ces praticiens en viennent à la dernière décoction, pouf! pouf! tout s'en va en fumée. Ha! ha! ha! Pauvres diables ! j'ai pitié de leur folie et de leur indiscretion, plutôt que de la perte qu'ils font de leur temps et de leur argent; car cette perte peut se réparer avec de l'industrie; mais être fou de naissance, c'est une maladie incurable.

Quant à moi, j'ai toujours tâché, dès ma jeunesse, d'obtenir les plus rares secrets, et de me les approprier, soit à prix d'argent, soit par voie d'échange. Je n'ai jamais épargné ni peine, ni dépense, toutes les fois qu'il s'agissait de quelque chose qui méritât d'être connue et possédée. Et maintenant, messieurs, honorable compagnie, j'entreprendrai, par la vertu de l'art chimique, d'extraire de l'honorable chapeau qui vous couvre la tête, les quatre éléments, c'est-à-dire le feu, l'air, la terre et l'eau ; et je vous rendrai ensuite votre feutre sans tache ni brûlure. Car, tandis que d'autres étaient à jouer au ballon, j'étudiais mes livres; mais maintenant j'ai passé les sentiers escarpés de l'étude et je suis arrivé aux plaines fleuries de l'honneur et de la renommée.

SIR POLITICK.

Je vous assure, monsieur, que tel est son but.

VOLPONE.

Mais quant à notre prix....

PEREGRINE.

Oui, c'est ce dont il s'agit.

VOLPONE.

Vous savez tous, messieurs, que je n'ai jamais donné cette ampoule ou cette fiole pour moins de huit couronnes; mais, pour cette fois, je consens à la laisser pour six. Six couronnes en sont le prix, et je sais que, honnêtement, vous ne pouvez m'en offrir moins. Au surplus, prenez-la ou laissez-la, elle et moi nous sommes à votre service. Je ne vous demande pas la valeur de ce qu'elle contient, sans quoi je vous demanderais mille

couronnes, ce qui est le prix que m'en ont donné les cardinaux Montalto et Farnese, le grand-duc de Toscane, mon parrain, et divers autres, princes ; mais je méprise l'argent. Uniquement pour vous prouver mon affection pour vous, messieurs, et pour l'illustre État de Venise, j'ai résisté aux invitations de ces princes. j'ai négligé mes propres affaires, je suis venu ici pour vous présenter les fruits de mes voyages. — Allons, faites entendre votre voix encore une fois avec accompagnement d'instruments, et donnez à l'honorable compagnie quelque récréation délicieuse.

PEREGRINE.

Que de peines il se donne, que de détours il prend pour attraper trois ou quatre gazettes¹³ environ trois sous au total, car il en viendra là.

NANO. *Il chante.*

Vous qui voulez vivre longtemps, écoutez ma chanson, ne faites plus de bruit, mais achetez de cette huile. Voulez-vous être toujours jeune et beau, avoir de bonnes dents. la langue bien pendue, le palais délicat, l'oreille alerte, la vue perçante, l'odorat exquis, la main fraîche, le pied léger? ou bien, j'irai encore plus près du but, voulez-vous vivre sans aucune maladie, faire ce qui plaît à votre maîtresse, éloigner de vos os toute douleur? Voici un remède pour tout cela.

VOLPONE.

Eh bien ! me voici maintenant en humeur de faire présent de la petite quantité que contient mon coffre, aux riches par courtoisie, et aux pauvres pour l'amour de Dieu. Faites donc bien attention maintenant. Je vous ai demandé six couronnes, et, en d'autres occasions, vous m'avez payé six couronnes; mais aujourd'hui vous ne me donnerez pas six couronnes, ni cinq, ni quatre, ni trois, ni deux, ni une; pas même un demi-duc; non, ni un moccinigo¹⁴ ; mon huile vous coûtera six sous, ou six cents livres. — N'attendez pas un prix plus bas, car, par la bannière de mon front ! je n'en rabattrai pas une bagatine¹⁵ . — Je vous en demande ce prix uniquement pour emporter avec moi un gage de votre affection, une preuve que vous ne me méprisez pas. Jetez-moi donc gaîment vos mouchoirs, et sachez que je donnerai au premier esprit héroïque qui aura daigné me faire cette grâce un petit souvenir, quelque chose qui lui fera plus de plaisir que si je lui avais donné une double pistole.

PEREGRINE.

Serez-vous cet esprit héroïque, sir Politick ? (*Célie paraît à une fenêtre et jette un mouchoir à Volpone.*) Ah ! voyez ! la fenêtre vous a prévenu.

VOLPONE.

Je baise ce gage de votre bonté, madame, et en retour de la faveur que vous avez accordée à votre pauvre Scoto de Mantoue, je vous donnerai, indépendamment de mon huile, un secret si important et si inestimable que vous bénirez à jamais l'instant où vous avez daigné jeter les yeux sur un objet si humble et qui n'est pourtant pas tout-à-fait méprisable. Ce papier contient une poudre dont les vertus sont telles que, si je voulais les détailler, neuf mille volumes ne seraient que comme une page, cette page comme une

ligne, cette ligne comme un mot, tant le pèlerinage de l'homme, que quelques-uns appellent la vie, est court pour les exprimer. Si je parlais du prix, je dirais que, pour le payer, le monde entier n'est que comme un empire, cet empire comme une province, cette province comme une banque, cette banque comme la bourse d'un particulier. Je vous dirai seulement que c'est la poudre qu'Apollon donna à Vénus, qui en fit une déesse, qui lui conserva une jeunesse éternelle, qui la préserva des rides, affermit ses gencives, lui donna de l'embonpoint, et empêcha ses cheveux de blanchir. Cette poudre passa de Vénus à Hélène, et fut malheureusement perdue au sac de Troie; mais enfin elle fut heureusement retrouvée dans ce siècle, par un savant antiquaire, dans quelques ruines d'Asie. Il en envoya la moitié, mais considérablement frelatée, à la cour de France, où les dames s'en servent pour colorer leurs cheveux. Le reste, réduit en quintessence, est maintenant entre mes mains. Quiconque touche cette poudre étant jeune, conserve perpétuellement sa jeunesse ; elle donne un teint frais à la vieillesse ; elle rend les dents fermes comme un rempart, quand même elles danseraient comme les touches d'un virginal¹⁶ ; elle leur donne la blancheur de l'ivoire, fussent-elles aussi noires que....

(Corvino entre.)

CORVINO.

De par tous les diables ! quelle honte pour moi ! Descendez, descendez, vous dis-je ! N'y a-t-il pas dans la ville d'autre maison que la mienne, en face de laquelle vous puissiez vous établir ? Descendrez-vous, monsieur ? Descendrez-vous, signor Flaminio ? Ma femme est-elle votre Franciscina, monsieur ? N'y a-t-il pas sur toute la Piazza d'autres fenêtres que la mienne ? Faut-il que vous vous empariez ainsi de la mienne, monsieur ? *(Il bat Volpone et Nano, et les met en fuite.)* Morbleu ! avant demain je porterai un nouveau nom, et l'on m'appellera dans toute la ville le Pantalon des mendiants.

PEREGRINE.

Que signifie tout cela, sir Politick ?

SIR POLITICK.

Quelque coup d'état, croyez-moi. Je vais retourner à la maison.

PEREGRINE.

Ce peut être quelque dessein contre vous.

SIR POLITICK.

Je n'en sais trop rien, mais je me tiendrai sur mes gardes.

PEREGRINE.

Ce sera agir prudemment, monsieur.

SIR POLITICK.

Depuis trois semaines, toutes mes lettres, tous mes avis ont été interceptés.

PEREGRINE.

Vraiment, monsieur ! prenez-y garde.

SIR POLITICK.

Je n'y manquerai pas.

PEREGRINE, *à part.*

Je ne perdrai pas de vue ce chevalier jusqu'au soir, car il me divertit.

SCÈNE II.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Volpone.

VOLPONE, MOSCA.

VOLPONE.

Oh! je suis blessé!

MOSCA.

Où, monsieur?

VOLPONE.

Ce n'est point à la superficie. Ces coups n'étaient rien; je consentirais à en recevoir toujours. Mais Cupidon courroucé, sortant de ses yeux, s'est élancé dans mon cœur comme une flamme, et me consume d'une chaleur dévorante comme un feu terrible dans une fournaise qui ne lui donne aucune issue. Tout mon mal est dans l'intérieur, Mosca, et je ne puis plus vivre si tu ne m'aides. Mon cœur se fond, et si je n'ai l'espoir d'être rafraîchi par le doux vent de son haleine, je ne suis plus qu'un tas de cendres.

MOSCA.

Hélas ! mon bon monsieur ! plût au ciel que vous ne l'eussiez jamais vue !

VOLPONE.

Et plût au ciel que tu ne m'en eusses jamais parlé !

MOSCA.

Vous avez raison, monsieur; j'avoue que j'ai été infortuné et que vous avez été malheureux. Mais je suis tenu, en conscience aussi bien que par devoir, de faire de mon mieux pour vous soulager de ce tourment, et je le ferai, monsieur.

VOLPONE.

Puis-je espérer, mon cher Mosca?

MOSCA.

Mon très cher monsieur, je vous dirai de ne désespérer de rien qu'il soit au pouvoir de l'homme de faire.

VOLPONE.

Oh ! c'est mon bon ange qui parle ainsi ! Mosca. prends mes clefs ; or, argenterie, bijoux, tout est à ta disposition ; jette-moi dans un creuset moi-même pour en faire un lingot, pourvu que tu puisses satisfaire mes désirs ardents !

MOSCA.

Ayez seulement un peu de patience !

VOLPONE.

J'en ai.

MOSCA.

Je ne doute pas que je ne satisfasse tous vos vœux.

VOLPONE.

En ce cas, je ne me repens pas de mon déguisement.

MOSCA.

Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, si vous pouvez décorer de cornes la tête de Corvino.

VOLPONE.

Sans doute ; d'ailleurs, je n'ai jamais eu dessein d'en faire mon héritier. — Mais la couleur de ma barbe et de mes sourcils n'a-t-elle pas pu me faire reconnaître ?

MOSCA.

Nullement.

VOLPONE.

J'ai bien joué mon rôle.

MOSCA.

Si bien que je voudrais pouvoir maintenant jouer le mien avec la moitié autant de bonheur; (*à part*) sauf l'épilogue que je voudrais éviter.

VOLPONE.

Ai-je réussi à les tromper au point de leur faire croire que j'étais Scoto ?

MOSCA.

Scoto lui-même aurait à peine pu en douter. Mais je n'ai pas le temps de vous flatter à présent, il faut que je vous quitte; et si je réussis, applaudissez mon adresse.

SCÈNE III.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Corvino.

CORVINO. *il entre l'épée à la main, entraînant Célie.*

Mort de mon honneur ! Avec un fou de la ville, avec un jongleur, un arracheur de dents, un bavard de charlatan ! Et en public, à la fenêtre; et tandis que par ses lazzis et ses grimaces, il vous engage à prêter une oreille curieuse à ses discours rebattus, un tas de vieux libertins non mariés vous regardent comme des satyres... Et vous souriez agréablement et distribuez vos faveurs pour donner toute satisfaction à ces spectateurs enflammés ! Quoi ! était-ce votre charlatan qui les appelait, était-ce lui qui sifflait pour les faire venir? ou étiez-vous, vous-même, amoureuse de ses bagues de cuivre, de son joyau jaune orné d'une crapaudine, de son habit brodé et rapiécé, fait d'un drap mortuaire, de sa vieille plume fanée ou de sa barbe empesée ? Eh bien ! vous l'aurez, oui, il viendra chez vous et vous administrera ce que vous désirez. Ou bien, voyons, je crois que vous aimeriez mieux monter sur son théâtre. Ne voudriez-vous pas y monter? Ah! si vous le voulez, vous le pouvez; oui vraiment, vous le pouvez; et ainsi, madame, vous pourrez vous faire voir de la tête aux pieds. Prenez un cittern¹⁷, madame Vanité, et associez-vous à cet homme vertueux; ne faites qu'un avec lui. Je ne ferai que déclarer que je suis un sot et j'épargnerai votre douaire. Je suis un Hollandais, sans doute, car, si vous pensiez que je suis un Italien, vous iriez au diable avant d'agir ainsi, dévergondée que vous êtes... Ah! tu frémirais, en songeant que le meurtre de ton père, de ta mère, de ton frère et de toute ta race doit s'ensuivre, comme un acte de justice.

CÉLIE.

Un peu de patience, monsieur.

CORVINO.

Que peux-tu attendre de moi, dans la fureur dont mon déshonneur me transporte, si ce n'est que je te perce de cet acier, et que je t'en donne autant de coups que les yeux de tous ces boucs se sont fixés de fois sur toi?

CÉLIE.

Hélas, monsieur, calmez-vous! Je ne croyais pas, en me mettant à la fenêtre, exciter votre colère plus que les autres fois.

CORVINO.

Non? En cherchant à entretenir un impudent coquin bien connu devant une foule de peuple! Vous aviez l'air d'une actrice, avec votre mouchoir qu'il a baisé amoureusement en le recevant, et qu'il avait sans doute intention de vous rendre avec une lettre pour vous donner un rendez-vous; la maison de votre mère, celle de votre sœur ou de votre tante pourraient également vous servir.

CÉLIE.

Quand me voyez-vous prendre ces prétextes pour sortir, de grâce, monsieur? Je ne vais qu'à l'église; et c'est si rarement que...

CORVINO.

Eh bien ! ce sera plus rarement encore. La contrainte que tu éprouvais aura été une liberté entière auprès de ce que je te réserve à présent. Écoute donc bien ; d'abord je ferai murer cette scélérate de fenêtre ; et jusqu'à ce que cela soit fait, je tracerai une ligne à la craie, à deux ou trois toises, et si ton pied mal avisé s'avise de la dépasser, plus de rage infernale, plus d'horreurs sauvages tomberont sur toi sans remords, que sur un sorcier imprudemment sorti du cercle où il se tenait en sûreté, avant que le diable qu'il a évoqué soit disparu. Et voici un cadenas que je te mettrai. Et maintenant que j'y songe, je te tiendrai sur le derrière de la maison ; oui, tu logeras sur le derrière; ce n'est que là que tu auras tes promenades, ta perspective et tous tes plaisirs. Puisque vous me forcez à sortir ainsi de mon caractère doux et paisible, madame, sachez que c'est le trop de licence que vous prenez qui m'oblige à vous traiter ainsi; puisque l'air agréable d'une chambre ne suffit pas à vos organes délicats et qu'il vous faut respirer celui qui est empesté par des passants couverts de sueur... (*On frappe à la porte.*) On frappe ! Retire-toi, ne te laisse pas voir, sous peine de la vie, et ne regarde pas du côté de la fenêtre. Si tu me désobéis,—écoute bien cela,—je veux être ruiné, femme perdue, si je ne fais de toi un squelette ; je te disséquerais de mes propres mains, et je ferai sur ton corps un cours public d'anatomie. Va-t-en. (*Célie sort, un domestique entre.*) Qui a frappé?

LE DOMESTIQUE.

Le signor, Mosca, monsieur.

CORVINO.

Faites-le entrer. (*Le domestique sort.*) Son maître est mort ; il y a encore quelque bonheur en réserve pour me consoler de mon malheur. (*Mosca entre.*) Soyez le bienvenu, mon cher Mosca; je devine quelle nouvelle vous m'apportez.

MOSCA.

Je crains que vous ne vous trompiez, monsieur.

CORVINO.

N'est-il pas mort?

MOSCA.

Tout au contraire.

CORVINO.

Il n'est pas guéri?

MOSCA.

Si, monsieur.

CORVINO.

Je suis maudit, ensorcelé! Tous les malheurs se réunissent pour me tourmenter ! Mais comment, monsieur, comment?

MOSCA.

Par la vertu de l'huile de Scoto, monsieur. Corbaccio et Voltore lui en ont apporté, pendant que j'étais occupé dans l'intérieur de la maison.

CORVINO.

Morbleu ! le maudit charlatan ! Si la loi ne me retenait, je tuerais ce scélérat ! Mais il est impossible que son huile ait cette vertu. Ne l'ai-je pas connu véritable vagabond, arrivant dans une auberge en jouant du violon, avec une gourgandine qui faisait des tours d'agilité ? Et quand il avait fait tous ses tours de force, il se trouvait bien heureux d'obtenir une cuillerée de vin éventé, rempli de mouches. Cela ne se peut, vous dis-je. Tous ses ingrédients sont du fiel de mouton, de la moelle de chienne rôtie, quelques perce-oreilles, des chenilles broyées dans un mortier, un peu de graisse de chapon, et du crachat avant le déjeuner ; je sais tout cela sur le bout du doigt.

MOSCA.

Je n'en sais rien, monsieur; mais ils en ont versé une goutte dans les oreilles du signor Volpone, une autre dans ses narines, et ils l'ont guéri sans autre remède que de le frotter.

CORVINO.

Au diable ce frottement !

MOSCA.

Ensuite, pour paraître plus officieux et se donner l'air de prendre plus d'intérêt à sa santé, ils ont consulté à grands frais le collègue des médecins pour savoir comment on pourrait le guérir radicalement. L'un a conseillé un cataplasme d'épices, un autre voulait qu'on lui appliquât sur la poitrine un singe écorché, un troisième préférait que ce fût un chien, un quatrième recommandait une certaine huile et des peaux de chats sauvages; enfin ils sont demeurés tous d'accord que le seul moyen de le sauver est de lui trouver sur-le-champ quelque jeune femme, vigoureuse et pleine de suc, pour coucher à côté de lui ; et je suis malheureusement, et bien à contre-cœur, chargé d'en chercher une. J'ai cru devoir vous en avertir, afin de prendre votre avis, car c'est une chose importante pour vous, et je ne voudrais rien faire qui pût contrarier vos projets, vu que je compte entièrement sur vous, monsieur. Cependant, si je ne me presse, ils peuvent m'accuser de lenteur auprès de mon patron, me faire perdre ses bonnes grâces, et vous pourriez perdre en même temps toutes vos espérances et tous les frais que vous avez faits. D'ailleurs, ils se disputent maintenant à qui lui procurera le premier ce moyen de guérison. Je vous conjure donc d'imaginer quelque ruse pour les prévenir, si vous le pouvez.

CORVINO.

Mort à mes espérances! Fortune toujours contraire ! —Le mieux est de louer quelque fille publique.

MOSCA.

Sans doute; j'y ai songé, monsieur; mais d'une part, elles sont si subtiles, si artificieuses, et de l'autre la vieillesse est si flexible, si portée à radoter, que... Je ne sais, nous pourrions par malheur tomber sur une gaillarde qui pourrait nous damer le pion.

CORVINO.

C'est la vérité.

MOSCA.

Non, non, monsieur; il nous faut une femme dont nous n'ayons pas à craindre de pareils tours, quelque jeune créature ingénue, faite pour jouer ce rôle, à qui vous puissiez donner des ordres. N'avez-vous pas quelque parente? Morbleu ! pensez-y, monsieur, pensez-y, pensez-y bien ! Un des docteurs vient d'offrir sa fille.

CORVINO.

Comment!

MOSCA.

Oui, monsieur, le signor Lupo, médecin....

CORVINO.

Sa fille!

MOSCA.

Oui, monsieur, sa fille encore vierge ! Hélas ! il sait quel est l'état de son corps ; que la fièvre seule peut lui échauffer le sang, et que nul enchantement ne pourrait lui monter l'esprit, privé depuis si longtemps de mémoire. D'ailleurs, monsieur, qui le saura? une ou deux personnes.

CORVINO.

Laisse-moi réfléchir. (*à part en se promenant.*) Si tout autre que moi avait cette chance... La chose n'est rien en elle-même, je le sais. —Et pourquoi ne commanderais-je pas à mes sentiments et à mes affections aussi bien que cet âne de docteur?—En fait d'honneur, une femme ou une fille, c'est la même chose.

MOSCA , *à part.*

Je vois qu'il y vient.

CORVINO, *à part.*

Elle le fera, j'y suis décidé. Morbleu ! si ce docteur, qui n'y a aucun intérêt, si ce n'est d'avoir été consulté, ce qui n'est absolument rien, offre ainsi sa fille, que ne dois-je pas faire, moi qui y suis si profondément intéressé ! Je le préviendrai. — Le misérable ! quelle basse cupidité! (*haut.*) Mosca, j'ai pris mon parti.

MOSCA.

Quel est-il, monsieur?

CORVINO.

Nous ne donnerons rien au hasard. La femme qu'il vous faut, Mosca, ce sera la mienne.

MOSCA.

C'est ce que je vous aurais proposé d'abord, monsieur, mais je n'ai pas voulu avoir l'air de vous donner un conseil. Faites votre compte maintenant, vous leur avez coupé la gorge à tous. Sur ma foi ! c'est exactement un acte de prise en possession. Lors de sa première attaque nous pouvons le laisser partir ; il ne s'agit que de retirer l'oreiller de dessous sa tête, et bonsoir la compagnie. Cela serait déjà fait sans vos scrupules.

CORVINO.

Oui, maudits soient-ils! ma conscience change mon esprit en sottise. Maintenant je ne perdrai pas de temps, et n'en perds pas de ton côté, de peur qu'ils ne prennent l'avance sur nous. Mosca, retournez chez lui et préparez-moi les voies. Jurez, et vous le pouvez sans mentir, que j'en ai fait moi-même la proposition, dès que j'ai eu appris ce dont il s'agissait.

MOSCA.

Monsieur, je vous garantis que je le lui persuaderai si bien que sa porte sera fermée à tout le reste de ses clients affamés et qu'elle ne s'ouvrira que pour vous. Mais ne venez pas avant que je vous envoie chercher. J'ai autre chose à préparer qu'il ne faut pas que vous sachiez ; mais c'est pour votre bien.

CORVINO.

Mais n'oubliez pas de m'envoyer chercher.

MOSCA.

Ne craignez rien.

(Il sort.)

CORVINO.

Où êtes-vous, ma femme? ma chère Célie! ma femme ! *(Célie revient.)* Quoi, pleurant! Allons, sèche tes larmes. Je crois que tu pensais que je te parlais sérieusement. Ha! ha! ha! par le jour qui nous éclaire, je ne parlais ainsi que pour t'éprouver. Il me semble que le motif de mon emportement était si léger qu'il aurait dû te le prouver. Allons, je ne suis pas jaloux.

CÉLIE.

Non!

CORVINO.

Non, sur ma foi, et je ne l'ai jamais été. La jalousie est une pauvre fantaisie à laquelle on ne peut rien gagner. Ne sais-je pas que, si les femmes le veulent, elles peuvent mettre en défaut tous les surveillants, et qu'avec de l'or on gagne les espions les plus farouches? Va ! j'ai confiance en toi, tu le verras, et je te forcerai à le croire. Allons, embrasse-moi, et va te préparer à sortir. Mets tes plus beaux atours, tes bijoux les plus précieux, et prends en même temps ton air le plus aimable. Nous sommes invités à un festin solennel chez le vieux Volpone, et là je te ferai voir combien je suis peu susceptible de jalousie ou de crainte.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une rue.

SCÈNE I.

MOSCA.

Je crois que je vais commencer à devenir amoureux de mon cher moi-même et de mes heureux talents, tant ils bourgeonnent et fleurissent. Je me sens un tourbillon dans le sang. Je ne sais comment cela se fait, mais je me sens gonfler sous ma peau; je pourrais en sortir comme un serpent, tant je suis leste. Oh ! un parasite est tout ce qu'il y a de plus précieux dans le monde. C'est un être tombé du ciel ; il n'est pas né sur la terre au milieu des mottes et des borbiers. Réfléchissons. On n'a pas fait une science de ce métier ; il est si libéralement professé. Tout ce qu'il y a de gens sages dans la nature, qu'est-ce autre chose que des parasites ou des sous-parasites? — Et cependant, je ne veux point parler de ceux qui ne savent que distinguer celui qui peut les nourrir, qui n'ont ni maison, ni famille, ni soins d'aucune espèce, et qui, par conséquent, se bornent à préparer d'avance quelques contes pour amuser l'oreille, ou qui ramassent quelque invention de cuisine, quelques vieilles recettes, pour plaire à la gourmandise et à la luxure; ni de ceux qui, semblables à des chiens, et en vrais courtisans, peuvent flatter effrontément, se faire un revenu à l'aide de révérences et de grimaces, servir d'écho à un seigneur, et ôter un grain de poussière de ses habits. Je parle de ce gaillard bien découplé qui peut, presque au même instant, s'élever et s'abaisser comme une flèche, fendre l'air aussi légèrement qu'un météore, tourner d'aussi court qu'une hirondelle, être ici, là et ailleurs, à la même minute, se prêter, en toute occasion, à toute fantaisie, changer de masque plus vite que la pensée. Voilà l'être qui possède son art par droit de naissance; il ne se fatigue pas à l'apprendre, mais il le met en pratique naturellement et à ravir. Ce sont là les vrais parasites, les autres n'en sont que les paillasses. (*Bonario entre.*) Qui est cet homme? Bonario, le fils du vieux Corbaccio? C'est précisément lui que je cherchais. — Mon beau monsieur, je suis heureux de vous rencontrer.

BONARIO.

Ce ne peut être un bonheur pour toi.

MOSCA.

Pourquoi cela, monsieur?

BONARIO.

Passe ton chemin, je te prie ; je ne me soucie pas d'entrer en conversation avec un drôle comme toi.

MOSCA.

Mon bon monsieur, ne méprisez pas ma pauvreté.

BONARIO.

J'en suis bien loin, de par le ciel ! mais tu me permettras de détester ta bassesse.

MOSCA.

Ma bassesse!

BONARIO.

Oui. N'en a-t-on pas une preuve suffisante dans ta fainéantise, dans tes flatteries, dans les moyens que tu emploies pour vivre?

MOSCA.

Que le ciel me protège ! il n'est que trop commun de faire de pareils reproches à la vertu et de l'accuser quand elle est pauvre. Vous êtes injuste envers moi, et quand même votre sentence serait équitable, vous n'êtes pas juste, puisque vous me condamnez ainsi sans m'entendre. Que saint Marc me rende témoignage contre vous ; c'est de l'inhumanité! (*Il pleure.*)

BONARIO, *à part.*

Quoi! pleure-t-il? c'est un bon signe. Je me repens de lui avoir parlé si durement.

MOSCA.

Il est bien vrai que, contraint par la nécessité, je suis forcé à gagner laborieusement mon pain par trop de complaisance ; il est encore vrai que je ne puis me procurer mes humbles vêtements qu'en cherchant à me rendre utile aux autres ; mais puissé-je périr à l'instant, sans nul espoir de pardon, si j'ai jamais commis une bassesse en brouillant les amis, en divisant les familles, en trahissant les secrets, en chuchotant des mensonges, en donnant des louanges intéressées, en trompant la crédulité par le parjure, en corrompant la chasteté! Je ne suis pas assez épris de mes aises pour ne pas préférer la vie la plus laborieuse et la plus pénible, si je pouvais ainsi obtenir plus d'estime que je n'en obtiens à présent.

BONARIO, *à part.*

Ce ne peut être de l'hypocrisie. (*haut.*) Je suis blâmable de m'être ainsi mépris sur ton caractère ; pardonne-moi, je te prie, et dis-moi ce que tu as à m'apprendre.

MOSCA.

C'est une chose qui vous intéresse fort, monsieur ; et quoique, au premier coup d'œil, je puisse paraître manquer à la reconnaissance et à mes devoirs envers mon maître, cependant l'amour que j'ai pour l'équité, et l'horreur que m'inspire l'injustice, me forcent à vous en instruire. Votre père, monsieur, a, en ce moment, le projet de vous déshériter...

BONARIO.

Comment !

MOSCA.

Et de vous rejeter comme étranger à son sang. C'est la vérité, monsieur. Cette affaire ne me concerne en rien ; mais comme je prends un intérêt général à la probité et à la vertu, et

que j'ai entendu dire que vous possédez ces qualités, monsieur, le respect que je leur porte m'a fait agir comme je viens de le faire, sans aucune autre vue.

BONARIO.

Cette histoire te fait perdre une grande partie de la confiance que je t'avais accordée. La chose est impossible; je ne sais comment y donner une seconde pensée. Mon père ne peut être assez dénaturé...

MOSCA.

Cette manière de penser est bien digne de votre amour filial, monsieur; elle prend sans doute sa source dans votre innocence et dans votre simplicité, mais elle n'en rend que plus horrible et plus monstrueux le tort qu'on veut vous faire... Je vais vous en dire davantage. L'acte d'exhérédation se fait en ce moment, ou va se faire, et si vous voulez venir avec moi, je vous conduirai dans un endroit d'où vous pourrez, je ne dirai pas voir, mais entendre lire l'acte qui vous déclare bâtard, issu de naissance illégitime.

BONARIO.

Je suis confondu.

MOSCA.

Monsieur, si je ne tiens pas ma promesse, appelez-moi un misérable; tirez votre épée, et faites tomber votre vengeance sur ma tête et sur mon front; vous aurez raison. C'est trop de tort qu'on veut vous faire et j'en souffre pour vous, monsieur. L'angoisse me tire des yeux des larmes de sang.

BONARIO.

Marche en avant; je te suis.

SCÈNE II.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Volpone.

VOLPONE.

Il me semble que Mosca tarde bien à rentrer. — Venez me divertir, vous autres, et tâchez de me faire paraître moins long le misérable cours du temps.

(*Nano, Androgyno et Castrone entrent.*)

NANO.

Nain, fou et eunuque, nous voilà réunis ici fort à propos. La question dont il s'agissait entre nous était de savoir lequel de nous trois, étant tous les favoris notoires de tout homme riche, mérite de lui plaire par préférence.

CASTRONE.

C'est ce que je réclame pour moi.

ANDROGYNO.

Le fou en fait autant.

NANO.

Et c'est une vraie folie. Que je vous donne une leçon à tous deux. D'abord le nain est petit et spirituel, et tout ce qui est petit est joli. Car, pourquoi dit-on, en parlant d'un être de ma taille dès qu'on l'aperçoit : C'est un joli petit singe. Pourquoi est-il un joli petit singe, si ce n'est parce qu'il imite agréablement, et de manière à faire rire, les actions des hommes plus grands ? D'ailleurs, ce corps bien tourné, qui m'appartient, n'a besoin que d'une moitié de la nourriture, de la boisson et de l'étoffe qu'il faut à un corps de votre taille. En admettant que votre figure de fou fasse naître le rire, son esprit ne peut jamais venir qu'après, et, quoiqu'elle le nourrisse, il est lamentable que son corps doive tout à une si laide figure.

(*On frappe à la porte.*)

VOLPONE.

Qui frappe ainsi? Vite, sur mon lit! — Courez à la porte ! (*Castrone et Androgyno sortent.*) Nano ! donne-moi mes bonnets auparavant. — Va savoir qui arrive. (*Nano sort.*) Fasse Cupidon que ce soit Mosca avec de bonnes nouvelles !

NANO, *en dehors.*

C'est la belle lady...

VOLPONE.

Would-be? Est-ce elle?

NANO.

Elle-même.

VOLPONE.

Quel tourment! — Fais-la entrer, car si je ne la reçois pas elle ne quittera jamais la maison. — Allons, dépêche-toi ! (*il se jette sur son lit.*) Que cet accès de fièvre n'est-il passé ! c'est un second enfer! Je crains que le dégoût que j'ai pour l'une ne chasse les désirs que m'inspire l'autre. Plût à Dieu que cette importune femme prît en ce moment congé de moi ! Juste ciel ! de quelles souffrances je suis menacé!

(*Nano rentre avec lady Politick Would-be*)

LADY WOULD-BE.

Je vous remercie, mon cher monsieur; je vous prie de faire savoir à votre maître que je suis ici. — Cette collerette ne dégage pas assez mon cou. — Voudrez-vous bien vous donner la peine, monsieur, de faire venir ici une de mes femmes? — De bonne foi, comme me voilà faite! — N'importe, je suis assez bien. (*Une femme de chambre entre.*) Voyez ! voyez, comme ces femmes sans soin ont arrangé cette collerette !

VOLPONE, *à part.*

Je sens la fièvre qui m'entre par les oreilles. Qui me donnera un charme pour la faire fuir d'ici?

LADY WOULD-BE.

Approchez plus près. Ce crochet est-il à sa place! Et celui-là! Pourquoi celui-ci est-il plus haut que les autres? — Vous n'avez pas encore lavé vos yeux, ou ils ne sont pas encore bien ouverts. Où est votre compagne? appelez-la.

(La femme de chambre sort.)

NANO, *à part.*

Que saint Marc nous protège! Tout à l'heure elle battra ses femmes parce qu'elle a le nez rouge.

(La première femme de chambre rentre avec la seconde.)

LADY WOULD-BE.

Je vous prie, examinez cette coiffure; tout va-t-il bien?

UNE FEMME DE CHAMBRE.

Il y a un cheveu qui s'avance un peu au-dessus des autres.

LADY WOULD-BE.

Vraiment! Et où étaient vos yeux quand vous m'avez coiffée? Quoi! vous avez la vue courte! Et vous aussi? Approchez toutes deux et corrigez ce défaut. Par la lumière du jour, je crois que vous n'êtes pas honteuse! Moi qui vous ai si souvent prêché tout cela! moi qui vous ai donné tous les principes, établi toutes les bases, détaillé toutes les grâces, montré tout ce qui est séant, prodigué tant de conseils sur la parure!

NANO, *à part.*

Avec plus de soin que de votre réputation et de votre honneur.

LADY WOULD-BE.

Qui vous ai fait connaître quelle ample dot serait pour vous la connaissance de toute ces choses; qui vous ai répété qu'elle vous mettrait en état, à votre retour en Angleterre, de trouver de nobles époux! Et vous me négligez ainsi! D'ailleurs, vous voyez que les Italiens sont une nation qui se pique de recherche. Que diront-ils de moi? Que la dame anglaise ne sait pas s'habiller. Voilà un joli reproche pour notre pays! Allons, retirez-vous et restez dans l'appartement voisin. Vous m'avez mis aussi une couche de rouge trop épaisse, mais peu importe! — Mon bon monsieur, vous voudrez bien vous charger de les recevoir.

(Nano et les femmes de chambre sortent.)

VOLPONE, *à part.*

L'orage s'approche de moi.

LADY WOULD-BE, *avançant vers le lit.*

Comment se porte mon cher Volpone?

VOLPONE.

Le bruit qu'on fait m'empêche de dormir. Je viens de rêver qu'une étrange furie était entrée dans ma maison et que son souffle avait excité une tempête qui en avait fendu le toit.

LADY WOULD-BE.

Croyez-moi, j'ai fait aussi le songe le plus terrible. Si je pouvais m'en souvenir !

VOLPONE, *à part.*

Maudit soit mon destin ! je viens de lui fournir un moyen de me tourmenter. Elle va me raconter son rêve.

LADY WOULD-BE.

Il me semblait que la médiocrité précieuse, polie, délicate...

VOLPONE.

Oh ! si vous m'aimez, ne m'en dites pas davantage ! je souffre, je sue à la moindre mention d'un songe. Voyez comme je tremble!

LADY WOULD-BE.

Hélas ! la bonne âme, c'est la passion qui est dans son cœur. Il vous faudrait à présent de la graine de perles bouillies avec du sirop de pommes, de la teinture d'or, du corail, des pilules de citron, de la racine d'aunée, du myrobolan...

VOLPONE, *à part.*

Malheur à moi ! j'ai pris une cigale par les ailes¹⁸ !

LADY WOULD-BE.

De la soie brûlée et de l'ambre. — Vous avez chez vous de bon vin muscat?

VOLPONE.

N'en boirez-vous pas avant de partir?

LADY WOULD-BE.

Oh ! ne craignez pas que je parte. — Je doute que nous puissions avoir du safran d'Angleterre; il n'en faudrait qu'une demi drachme, avec seize clous de gérofle, un peu de musc, de la mente sèche, de la buglose et de la farine d'orge.

VOLPONE, *à part.*

L'y voilà encore! Auparavant je feignais d'être malade, à présent je le suis véritablement.

LADY WOULD-BE.

Et tout cela doit être appliqué avec un drap écarlate¹⁹ .

VOLPONE, il part.

Un autre flux de mots ! un véritable torrent !

LADY WOULD-BE.

Voulez-vous que je vous prépare un cataplasme?

VOLPONE,

Non, non, non ! je me trouve fort bien ; vous n'avez pas besoin de me donner d'autres ordonnances.

LADY WOULD-BE.

J'ai un peu étudié la médecine; mais à présent je me consacre entièrement à la musique, à l'exception d'une couple d'heures que je donne dans la matinée à la peinture. Je voudrais qu'une femme connût tout, les lettres et les arts ; qu'elle fut en état de discourir, d'écrire et de peindre ; mais, comme le disent Platon et le sage Pythagore, je regarde la musique comme le point principal ; elle cause de véritables transports quand il y a accord parfait entre les voix, les traits et les vêtements. La musique est réellement le premier ornement de notre sexe.

VOLPONE.

Un poète aussi ancien que Platon²⁰ , et non moins instruit, dit que le silence est la première grâce des femmes.

LADY WOULD-BE.

Lequel de vos poètes? Est-ce Pétrarque, le Tasse, le Dante, Guarini, l'Arioste, Arétin, Ciego di Hadria? je les ai lus tous.

VOLPONE, *à part*.

Chaque mot que je dis devient une cause de persécution !

LADY WOULD-BE.

Je crois en avoir sur moi deux ou trois.

VOLPONE, *à part*.

Le soleil, le flux de l'Océan s'arrêteront plus tôt que sa langue éternelle ! Rien ne peut y échapper.

LADY WOULD-BE.

Voici le Pastor Fido.

VOLPONE, *à part*.

Je crois que ce que j'ai de mieux à faire à présent, c'est de garder un silence obstiné.

LADY WOULD-BE.

Tous nos auteurs anglais, —j’entends ceux qui ont le bonheur de savoir l’italien, feront des larcins à cet auteur²¹, presque aussi bien qu’à Montaigne. Sa veine est si facile, si moderne ! il sait si bien s’adapter au temps et gagner l’oreille de la cour ! Pétrarque est plus passionné ; et cependant, lorsqu’on faisait des sonnets, il leur a aussi prêté bien des choses : Le Dante est difficile et peu de gens peuvent le comprendre. Mais pour l’esprit ! pour l’esprit ! parlez-moi d’Arétin ! seulement ses tableaux sont un peu obscènes. — Vous ne m’écoutez pas.

VOLPONE.

Hélas ! j’ai l’esprit mal à l’aise.

LADY WOULD-BE.

C’est une maladie dont nous devons nous guérir nous-mêmes, en faisant usage de notre philosophie.

VOLPONE.

Ah !

LADY WOULD-BE.

Lorsque nous voyons que nos passions se révoltent, nous devons y opposer la raison ou en détourner le cours en nous livrant à quelque goût moins dangereux ; de même que, dans les corps politiques, il n’y a rien qui nuise autant au jugement, et qui plonge l’intelligence dans plus de ténèbres, que de trop se reposer, se fixer et en quelque sorte s’appesantir sur un seul objet. Car l’incorporation de ces choses extérieures, dans cette partie que nous appelons mentale, y laisse une certaine lie qui arrête l’action des organes, et qui, comme le dit Platon, assassine nos connaissances.

VOLPONE, *à part*.

Esprit de patience, viens à mon secours !

LADY WOULD-BE.

Allons, de bonne foi, il faut que je vienne vous voir plus souvent ; je vous rendrai la santé en vous faisant rire.

VOLPONE, *à part*.

Mon bon ange, sauve-moi !

LADY WOULD-BE.

Il n’a jamais existé qu’un seul homme au monde avec qui j’aie pu sympathiser, et il passait souvent, comme vous, trois ou quatre heures de suite à m’écouter. Quelquefois il était plongé dans un tel enthousiasme qu’il me répondait tout de travers, de même que vous, car vous êtes précisément comme lui. Je vous raconterai nos amours, monsieur, et de quelle manière nous avons passé notre temps ensemble, pendant quelques six ans, quand cela ne devrait servir qu’à vous endormir.

VOLPONE.

Oh! oh! oh! oh!

LADY WOULD-BE.

Car nous étions du même âge et nous avons été élevés ensemble.

VOLPONE, *à part.*

Quelque puissance surnaturelle, quelque coup du destin ou de la fortune pour me sauver!

(Mosca entre.)

MOSCA.

Dieu vous protège, madame !

LADY WOULD-BE.

Mon bon monsieur...

VOLPONE, *à part, à Mosca.*

Mosca! tu es le bienvenu, le bienvenu pour me sauver.

MOSCA.

Comment, monsieur !

VOLPONE.

Délivre-moi bien vite de mon tourment, de cette femme à langue éternelle. Jamais les cloches, en temps de peste, n'ont fait un pareil tapage; jamais elles n'ont été dans un mouvement si perpétuel; on fait moins de bruit au parterre d'un théâtre. Son haleine remplit toute ma maison d'une vapeur semblable à celle qui s'exhale d'un bain chaud. On ne pourrait entendre un avocat, ni même une autre femme, telle est la grêle de paroles qu'elle fait tomber. Au nom de l'enfer! chasse-la d'ici.

MOSCA.

Vous a-t-elle fait son présent ?

VOLPONE.

Je ne m'en soucie pas. J'achèterais son départ à tout prix ; je consentirais à toute perte.

MOSCA.

Madame...

LADY WOULD-BE.

J'ai apporté une bagatelle pour votre patron; un bonnet, ouvrage de mes propres mains.

MOSCA.

Fort bien ; mais j'avais oublié de vous dire que j'ai vu votre mari où vous ne le croiriez guère.

LADY WOULD-BE.

Et où donc?

MOSCA.

Morbleu ! où vous pouvez encore le trouver, si vous vous dépêchez ; voguant sur l'eau dans une gondole avec la courtisane la plus déliée de Venise.

LADY WOULD-BE.

Est-il possible !

MOSCA.

Poursuivez-les, et croyez-en vos yeux. Laissez-moi le soin d'offrir votre présent. (*Lady Would-Be sort.*) Je savais que cela prendrait. Celles qui se donnent le plus de licence sont toujours les plus jalouses ; c'est l'usage.

VOLPONE.

Que de grâces j'ai à rendre à la promptitude de ton imagination, Mosca! M'en voilà délivré! Et maintenant que me diras-tu de mes espérances.

(*Lady Would-Be rentre.*)

LADY WOULD-BE.

Mais savez-vous, monsieur...

VOLPONE, *à part.*

Encore ! Je crains une rechute.

LADY WOULD-BE.

De quel côté ils sont allés?

MOSCA.

Du côté du Rialto.

LADY WOULD-BE.

Je vous prie de me prêter votre nain.

MOSCA.

Disposez-en. (*Lady Would-be sort.*) Vos espérances , monsieur, sont comme d'heureux boutons, et ils promettent de rapporter de beaux fruits, si vous leur donnez le temps de mûrir. Restez sur votre lit ; Corbaccio va arriver dans un instant avec son testament; quand il sera parti, je vous en dirai davantage.

(*Il sort.*)

VOLPONE.

Mon sang recommence à circuler ; je suis ranimé; je me sens renaître. Comme un joueur au primero qu'un secret pressentiment porte à ne pas aller pour moins, il me semble que je mets mon enjeu, et que je tire — une rencontre²² .

SCÈNE III.

Le théâtre représente un corridor conduisant à la chambre de Volpone.

MOSCA, BONARIO.

MOSCA, *montrant un cabinet à Bonario.*

En restant caché ici, monsieur, vous pourrez tout entendre. Ayez un peu de patience. (*on frappe à la porte.*) C'est ainsi que votre père frappe. Il faut que je vous quitte.

BONARIO.

Allez ! — Et cependant je ne puis me persuader que tout cela soit vrai.

SCÈNE IV.

Le théâtre représente une autre chambre de la même maison.

MOSCA, CORVINO, ET CÉLIE, *le suivant.*

MOSCA.

Mort de ma vie ! vous êtes venus trop tôt. Ne vous avais-je pas dit que je vous ferais avertir ?

CORVINO.

Sans doute, mais je craignais que vous ne l'eussiez oublié et qu'on ne nous prévint.

MOSCA, *à part.*

Qu'on ne le prévînt ! Mit-on jamais tant d'empressement à chercher des cornes ? un courtisan n'en mettrait pas autant pour obtenir une place. (*haut.*) Allons, il n'y a pas de remède ; restez ici jusqu'à ce que je revienne ; je ne tarderai pas.

(*Il sort.*)

CORVINO.

Où êtes-vous, Célie ? Vous ne savez pas pourquoi je vous ai amenée ici ?

CÉLIE.

Je ne puis le savoir, à moins que vous ne me le disiez.

CORVINO.

Eh bien ! je vais vous le dire ; écoutez-moi.

SCÈNE V.

Le théâtre représente un cabinet donnant sur une galerie.

MOSCA, BONARIO.

MOSCA.

Monsieur, votre père a fait dire qu'il ne viendra que dans une demi-heure ; je vous prie donc pendant ce temps de vous promener dans cette galerie.—Vous trouverez à l'autre bout quelques livres pour tuer le temps, et j'aurai soin que personne ne vienne vous interrompre.

BONARIO.

Bien ! je resterai ici. — (*à part.*) Je me défie de ce drôle.

(*Il entre dans la galerie.*)

MOSCA, *le regardant aller.*

Bon ! le voilà assez loin; il ne peut rien entendre ; et quant à son père, je saurai l'écarter.

SCÈNE VI.

Le théâtre représente la chambre de Volpone.

VOLPONE, *sur son lit*, MOSCA, *assis près de lui*, CORVINO *entre, forçant Célie à le suivre.*

CORVINO, *à Célie.*

Allons, allons, il n'y a pas à reculer, et par conséquent prenez votre résolution. Je l'ai décidé, et il faut que cela soit. Je n'ai pas voulu vous le dire plus tôt, de crainte que vous n'eussiez recours à quelque ruse, à quelque tour pour me contrarier.

CÉLIE.

Laissez-moi vous conjurer, monsieur, de ne pas me mettre à cette étrange épreuve. Si vous doutez de ma chasteté, enfermez-moi pour toujours, condamnez-moi aux ténèbres, faites-moi vivre de manière à calmer vos craintes, sinon à obtenir votre confiance.

CORVINO.

Croyez que je n'ai pas un pareil dessein et que je pense tout ce que je vous dis; et cependant je ne suis ni fou, ni jaloux, voyez-vous. Allons, montrez-vous obéissante, comme une femme doit l'être à son mari.

CÉLIE.

Juste ciel !

CORVINO.

Je vous l'ordonne ! obéissez !

CÉLIE.

Est-il possible que vous me parliez ainsi !

CORVINO.

Je vous ai fait connaître les motifs que les médecins en ont donnés, l'importance dont cela est pour moi, les engagements que j'ai pris, les moyens que j'emploie, et la nécessité de les employer pour me tirer d'embarras. Ainsi donc, si vous êtes loyale et que vous me soyez attachée, laissez-vous décider, et ne me faites pas perdre tout ce que j'ai hasardé.

CÉLIE.

Par préférence à votre honneur?

CORVINO.

Mon honneur! Bon! ce n'est qu'un souffle. Il n'existe point de pareille chose dans la nature. Ce n'est qu'un mot inventé pour servir d'épouvantail aux sots. Mon or en est-il moins bon parce qu'on y touche? mes habits s'usent-ils parce qu'on les regarde? C'est la même chose. — Un misérable vieillard décrépité, qui n'a plus ni nerfs ni sentiment, qui prend sa nourriture de la main d'un autre, qui ne sait qu'ouvrir la bouche, quand on lui brûle les lèvres, qui n'est plus qu'une voix, une ombre; quel tort peut-il vous faire?

CÉLIE, *il part.*

Juste ciel ! quel esprit s'est emparé de lui !

CORVINO.

Quant à votre réputation, c'est une billevesée. Comme si j'étais homme à aller le dire, à le publier sur la Piazza! Qui le saura, si ce n'est celui qui ne peut en parler, ce drôle dont je tiens la langue dans ma poche, et vous-même? Si vous voulez le proclamer vous-même, rien ne vous en empêche. Je ne connais aucune autre personne qui puisse le savoir.

CÉLIE.

Comptez-vous donc pour rien le ciel et les saints? croyez-vous qu'ils soient sourds ou aveugles ?

CORVINO.

Que voulez-vous dire?

CÉLIE.

Ah! soyez encore jaloux, monsieur. Imitiez-les, songez à la haine que tout péché leur inspire.

CORVINO.

D'accord. Si je pensais que ce fût un péché, je ne vous presserais pas de le commettre. S'il

s'agissait de quelque jeune Français, d'un Toscan à sang ardent, qui eût lu Arétin, qui en eût étudié toutes les gravures, qui connût tous les détours du labyrinthe de la débauche, qui fût profès en libertinage, et que je m'avisasse de jeter les yeux sur lui et de l'approuver, ce serait un péché; mais ici, tout au contraire, c'est une œuvre de piété, un acte de charité pour guérir un vieillard, un trait de politique honnête pour m'assurer ce qui m'appartient.

CÉLIE.

O ciel ! peux-tu permettre un tel changement dans son esprit!

VOLPONE, à *Mosca*.

Mosca, tu es mon honneur, ma gloire, ma joie, mes délices, mon bonheur! Dis-leur d'approcher.

MOSCA, *se levant, à Corvino*.

Ayez la bonté d'avancer, monsieur.

CORVINO, à *sa femme*.

Avancez! Quoi! vous ne désobéirez pas ? Par la clarté du jour....

MOSCA, à *Volpone*.

Monsieur, voici le signor Corvino, qui est venu pour vous voir.

VOLPONE.

Oh!

MOSCA.

Et ayant appris la consultation qui a eu lieu tout récemment sur votre santé, il vient pour vous offrir, monsieur, ou pour mieux dire pour placer lui-même à votre côté...

CORVINO.

Que de remerciements, cher Mosca !

MOSCA.

De son plein gré, sans qu'on le pressât, sans qu'on le lui demandât...

CORVINO.

Fort bien!

MOSCA.

Cédant uniquement à sa vive et sincère affection, sa propre femme, la beauté la plus précieuse de Venise...

CORVINO.

On ne peut mieux parler.

MOSCA.

Pour être votre consolatrice et vous rendre la santé.

VOLPONE.

Hélas ! il n'est plus aucune ressource pour moi ! remerciez-le, je vous prie, de ses bons soins et de sa promptitude ; mais quant à cela, il est inutile de vouloir combattre contre le ciel ; c'est approcher le feu d'une pierre, (*il tousse plusieurs fois.*) vouloir faire reverdir une feuille morte. Je suis pourtant sensible à son attention, et vous pouvez lui dire ce que j'ai fait pour lui. Hélas ! mon état ne laisse aucune espérance. Dites-lui de prier pour moi, et d'employer convenablement sa fortune, quand il l'aura recueillie.

MOSCA.

L'entendez-vous, monsieur ? Approchez de lui avec votre femme.

CORVINO.

Par l'âme de mon père ! persisteras-tu ainsi dans ton entêtement ? — Allons, Célie, viens, je t'en prie, tu vois que ce n'est rien. — Par ma main, je m'emporterai ! Viens, te dis-je.

CÉLIE.

Tuez-moi plutôt, monsieur. Je prendrais du poison, j'avalerai des charbons ardents, je ferais tout au monde....

CORVINO.

Va-t-en au diable ! Morbleu ! je te traînerai par les cheveux d'ici à la maison ; je te proclamerai une gourgandine dans toutes les rues ; je t'ouvrirai la bouche jusqu'aux oreilles : je te fendrai le nez comme à un rouget cru ! — Ne me tente pas ; viens, obéis, je commence à me lasser. — Par la mort ! j'achèterai un esclave, je le tuerai, je t'attacherai toute vivante à son cadavre, et je vous pendrai tous deux à ma fenêtre, après avoir gravé sur ta poitrine opiniâtre, avec de l'eau-forte et d'autres corrosifs qui te rongeront la chair, une inscription en grandes lettres pour t'accuser de quelque crime monstrueux.

CÉLIE.

Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, monsieur ; je suis une martyre en votre pouvoir.

CORVINO.

Ne soyez pas si obstinée, Célie, je ne l'ai pas mérité. Songez quel est celui qui vous prie. — Je t'en conjure, ma chère femme ! je te promets que tu auras des bijoux, des robes, des parures, tout ce que tu voudras, tout ce que tu me demanderas. Viens seulement l'embrasser ; touche-lui la main du moins, — pour l'amour de moi, -à ma requête, — une seule fois ! — Non ! non ! — je m'en souviendrai. Voulez-vous me déshonorer ainsi ? Avez-vous soif de ma ruine ?

MOSCA.

Laissez-vous persuader, aimable dame.

CORVINO.

Non, non. Elle a bien pris son temps. Morbleu ! c'est une infamie ! le comble de

l'infamie! Vous êtes...

MOSCA.

Mon cher monsieur !

CORVINO.

Une sauterelle, de par le ciel! une vraie sauterelle, une carogne, un crocodile qui a préparé des larmes pour les faire couler quand bon lui semble !

MOSCA.

Calmez-vous, je vous prie, monsieur; elle y réfléchira.

CÉLIE.

S'il ne fallait que ma vie pour le satisfaire.

CORVINO.

Par la mort ! si elle voulait seulement lui parler, pour sauver ma réputation, ce serait quelque chose ; mais causer ainsi à plaisir ma ruine totale !

MOSCA.

Maintenant que vous avez mis votre fortune entre ses mains, sur ma foi ! ce n'est qu'une mauvaise honte dont il faut que je la débarrasse. Si vous étiez absent, elle s'appriivoiserait plus aisément. Je connais tout cela, et j'en répons pour elle. Que peut faire une femme devant son mari ? Retirons-nous, je vous prie, et laissons-la ici.

CORVINO.

Ma chère Célie, tu peux encore tout réparer. Je n'en dirai pas davantage ; mais si tu me désobéis, regarde-toi comme perdue. — Non ! reste ici !

(Il sort avec Mosca et ferme la porte.)

CÉLIE.

Dieu et ses bons anges ! la honte a-t-elle entièrement abandonné le cœur des hommes pour qu'ils puissent oublier si aisément ce qu'ils doivent au ciel et à leur honneur? L'amour, source de la vie, doit-il être dégradé par une telle bassesse? Faut-il que la pudeur soit exilée par la soif de l'or?

VOLPONE, *sautant à bas de son lit.*

Oui, tu as raison pour Corvino et pour les âmes aussi terrestres que la sienne, qui ne se sont jamais élevées jusqu'au véritable ciel de l'amour. Sois bien assurée, Célie, que celui qui te vend pour l'espoir d'un gain, même incertain, aurait vendu sa part du Paradis pour de l'argent comptant, s'il avait trouvé un acheteur. Pourquoi es-tu surprise de me voir ainsi rendu à la vie ! Applaudis plutôt à un miracle produit par la beauté. Oui, c'est ton ouvrage; et ce n'est pas la première fois que l'amour m'a fait prendre pour toi une forme empruntée. Encore ce matin j'ai adopté le déguisement d'un charlatan pour te voir à ta fenêtre. Oui, avant de renoncer à mes ruses et à changer de forme pour l'amour de toi, je

l'aurais disputé au bleu Protée et au fleuve Acheloüs²³ . Tu es la bienvenue chez moi.

CÉLIE.

Monsieur !

VOLPONE.

Ne me fuis pas ! Que la fausse idée que j'étais malade ne te fasse pas croire que je le suis réellement ; tu verras que je ne le suis pas. Je suis maintenant aussi frais, aussi leste, aussi dispos, aussi joyeux que lorsque je jouai le rôle du jeune Antinoüs dans cette scène si célèbre de la comédie que nous donnâmes pour amuser le grand Valois²⁴ et que je charmai les yeux et les oreilles de toutes les dames qui y assistaient, par mes grâces, mes gestes, ma démarche et mon chant :

(*Il chante.*)

Viens, ma Célie, et goûtons les plaisirs de l'amour pendant qu'ils nous sont accordés. Le temps ne nous appartient pas pour toujours ; il flétrira toutes nos fleurs ; sachons donc profiter de ses dons. Le soleil qui se couche peut se lever le lendemain ; mais quand nous perdons la lumière, nous tombons dans une nuit éternelle. pourquoi donc différer nos plaisirs ? La renommée, la réputation ne sont que des jouets. Ne pouvons-nous tromper les yeux de quelques misérables espions, fermer encore plus facilement les oreilles de celui que notre adresse a écarté ? Ce n'est pas un mal que de cueillir les fruits de l'amour ; mais révéler ces doux larcins, être vus, être surpris, c'est ce qu'on a toujours dû regarder comme un crime.

CÉLIE.

Que la goutte sereine me fasse perdre les yeux ! Que le tonnerre défigure mes traits innocents !

VOLPONE.

Pourquoi t'affliger, ma Célie ? au lieu d'un vil mari tu as trouvé un amant digne de toi. Profite en secret et avec joie de ta bonne fortune. Je ne veux pas te nourrir d'attente comme tant d'autres ; vois de quels trésors tu es reine, reine véritable et couronnée. Regarde ; voici un collier de perles dont chacune est plus belle que celle que la grande reine d'Égypte fit dissoudre et avala dans un festin. Cette escarboucle éclipserait les yeux de notre saint Marc²⁵ . Ce diamant aurait acheté Lollia Paulina²⁶ quand elle vint comme un astre, resplendissante de joyaux, dépouilles des provinces. Prends tous ces bijoux, porte-les, perds-les ; il me reste des pendants d'oreilles qui les rachèteraient et tout l'État de Venise. Ce n'est rien qu'un joyau qui ne vaut que la fortune d'un particulier ; chacun de nos repas coûtera autant. Notre nourriture sera des têtes de perroquets, des langues de rossignols, des cervelles de paons et d'autruches, et si nous pouvions obtenir le phénix on le servirait sur notre table, quoique la nature y perdît son roi.

CÉLIE.

Ah ! monsieur, tout cela pourrait séduire un esprit qui aurait du goût pour de telles choses ; mais moi dont l'innocence fait toute la richesse et tous les plaisirs, je ne puis me laisser

prendre à ces appâts sensuels. Si vous avez quelque conscience...

VOLPONE.

C'est la vertu du mendiant. Si tu as quelque sagesse, écoute-moi, Célie. Tes bains se composeront du suc des fleurs de juillet, d'esprit de roses et de violette, du lait de licornes et d'haleine de panthères²⁷ recueillis dans des sachets et mêlés de vins de Crète. Notre breuvage sera préparé avec l'or et l'ambre, et nous en boirons jusqu'à ce que nous voyions le plafond tourner. Mon nain dansera, mon eunuque chantera, mon fou fera des bouffonneries ; et nous, changeant de forme, nous réaliserons les contes d'Ovide. Tu seras Europe et je serai Jupiter ; puis nous deviendrons, moi le dieu Mars et toi Erycine, et ainsi des autres jusqu'à ce que nous soyons fatigués de toutes les fables des dieux. Alors je te ferai prendre des formes plus modernes ; tantôt tu seras une dame sémillante de France, tantôt une belle Toscane ou une fière Espagnole; quelquefois la femme du sopher de Perse, ou la favorite du Grand-Seigneur ; et, pour changer, une de nos courtisanes les plus rusées, une vive Négrresse ou une Russe glacée. Je prendrai autant de formes pour te plaire; nos âmes errantes passeront sur nos lèvres, et nous goûterons des plaisirs sans fin.

(*Il chante.*)

Les curieux ne sauront comment compter nos baisers, et les envieux, quand ils en connaîtront le nombre, crèveront de dépit.

CÉLIE

Si vous avez des oreilles qui puissent entendre, — des yeux qui puissent s'ouvrir, — un cœur qu'on puisse émouvoir; — si vous avez en vous quelque chose d'humain — si vous respectez les saints et le ciel,—accordez-moi la grâce de me laisser partir, — sinon, soyez assez humain pour me tuer. — Vous savez que j'ai été amenée ici par la trahison d'un homme dont je voudrais oublier la honte. Si vous ne daignez m'accorder aucune de ces deux grâces, assouvissez votre colère plutôt que vos désirs impurs ; c'est un vice qui a quelque chose de plus mâle. Punissez en moi ce malheureux crime de la nature que vous appelez mal à propos beauté ; déchirez-moi le visage, répandez quelque venin sur mes traits qui ont provoqué votre sang à la révolte ; frottez ces mains de quelque poison qui puisse porter la lèpre jusque dans la moelle de mes os. Faites tout ce qu'il vous plaira pour détruire tous les attraits que vous me supposez, mais laissez-moi mon honneur. Je m'agenouillerai devant vous, je prierai pour vous, je ferai pour votre santé mille vœux par heure ; je dirai, je croirai que vous êtes vertueux...

VOLPONE.

Tu croirais que je suis impotent, tu t'imaginerais que je suis vieux et glacé comme Nestor. Mais je dégénère, je fais honte à mon pays en négligeant si longtemps de profiter de l'occasion. J'aurais dû agir d'abord, et entrer ensuite en pourparlers. De gré ou de force tu seras à moi...

(*Il la prend dans ses bras.*)

CÉLIE, *criant.*

Juste Dieu! Ah! ah!

BONARIO, *se précipitant dans la chambre.*

Arrête, infâme ravisseur, monstre de débauche ! Lâche cette dame, imposteur, ou tu es mort. S'il ne me répugnait de ravir à la justice le droit de te punir, je te ferais tomber à l'instant en sacrifice à la vengeance devant ces vils trésors qui sont ton autel et ton idole. Sortons d'ici, madame, c'est un antre d'infamie. Ne craignez rien; vous avez un garde qui veillera sur vous, et ce misérable recevra avant peu le châtement qu'il mérite.

(*Bonario et Célie sortent.*)

VOLPONE.

O toit qui as été mon abri, deviens mon tombeau; tombe sur moi et ensevelis-moi sous tes ruines ! Oh! je suis démasqué, perdu, ruiné, voué à l'infamie et à la mendicité...

(*Mosca entre blessé et couvert de sang.*)

MOSCA.

Où courir, misérable, honte de l'humanité ? Sur quel mur briserai-je mon crâne malencontreux?

VOLPONE.

Avance, avance. Quoi! tu es couvert de sang!

MOSCA.

Plût à Dieu que son épée bien affilée eût été assez polie pour me faire une boutonnière au ventre au lieu de me laisser vivre, pour voir ma vie, mes espérances, mon courage, mon patron, tout, misérablement perdu par ma faute!

VOLPONE.

Malheur à ta fortune !

MOSCA

Et à ma folie, monsieur !

VOLPONE.

Tu as fais mon malheur.

MOSCA.

Et le mien, monsieur. Qui aurait cru qu'il aurait écouté ainsi ?

VOLPONE.

Que faire ?

MOSCA.

Je n'en sais rien. Si mon cœur pouvait expier cette faute, je me l'arracherais. Vous plairait-il de me pendre ou de me couper la gorge ? je vous rendrai la pareille, monsieur. Mourons

en Romains, puisque nous avons vécu en Grecs.

(On frappe à la porte.)

VOLPONE.

Écoute! qui est là ? J'entends marcher. Sont-ce les officiers de justice, les saffi²⁸, qui viennent pour nous arrêter? Je crois entendre le sifflement du fer rouge qui me brûle le front ; les oreilles me cornent.

MOSCA.

Quoi qu'il en soit, monsieur, remettez-vous sur votre lit et tenez bon à ce poste. (*Volpone se remet sur son lit.*) (*à part.*) Le coupable craint toujours ce qu'il sait qu'il mérite. (*Corbaccio entre.*) Signor Corbaccio !

CORBACCIO.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc, Mosca?

MOSCA.

Oh! je suis confondu, perdu, monsieur ! Votre fils, informé, je ne sais par quel malheur, du dessein que vous aviez de faire votre testament et d'instituer mon patron votre héritier, est entré de vive force dans notre maison, l'épée à la main, et vous a cherché partout en vous appelant un misérable, un père dénaturé, et en jurant qu'il vous tuerait.

CORBACCIO.

Moi !

MOSCA.

Oui, vous et mon patron.

CORBACCIO.

Cette conduite le déshériterait véritablement. Voici le testament.

MOSCA.

Fort bien.

CORBACCIO.

Il est en bonne forme. Maintenant prenez bien soin de mes intérêts.

(Voltore entre, et reste en arrière.)

MOSCA.

Je n'aurai pas plus soin de ma vie, monsieur; je vous suis exclusivement dévoué.

CORBACCIO.

Comment se trouve-t-il ? Crois-tu qu'il meure bientôt ?

MOSCA.

Je crois qu'il passera le mois de mai, monsieur.

CORBACCIO, *qui a l'oreille dure.*

Il passera bientôt ?

MOSCA.

Non, monsieur, je dis qu'il passera le mois de mai.

CORBACCIO.

Ne pourrais-tu lui donner quelque potion ?

MOSCA.

Oh! non, monsieur.

CORBACCIO.

Je ne te dis pas de le faire.

VOLTORE, *avançant.*

Je vois que ce drôle est un fourbe.

MOSCA, *à part, en apercevant Voltore.*

Quoi ! Le signor Voltore m'a-t-il entendu?

VOLTORE.

Parasite !

MOSCA.

Qui est là? - Ah! monsieur, vous arrivez fort à propos.

VOLTORE.

A peine à temps pour découvrir vos intrigues, je crois. Vous lui êtes exclusivement dévoué? Ne me l'êtes-vous pas aussi?

MOSCA.

Qui ? Moi, monsieur !

VOLTORE.

Vous, monsieur. Que signifie ce testament dont je viens d'entendre parler?

MOSCA.

C'est un projet que j'ai conçu pour vous servir, monsieur.

VOLTORE.

Ne vous imaginez pas pouvoir me jouer quelques tours ; je saurai les suivre à la piste.

MOSCA.

N'avez-vous pas tout entendu?

VOLTRE.

J'ai entendu que Corbaccio a institué votre patron son héritier.

MOSCA.

C'est la vérité. Je le lui ai conseillé ; j'ai eu le talent de l'y décider, en lui faisant concevoir l'espérance...

VOLTRE.

Que votre patron en ferait autant pour lui ? Et vous le lui avez promis ?

MOSCA.

Oui, monsieur, et tout cela par intérêt pour vous. J'ai fait plus ; j'en ai informé son fils, je l'ai amené ici, et je l'ai caché dans un endroit d'où il pourrait entendre son père le dire lui-même, étant bien convaincu qu'un acte si dénaturé, la rage d'entendre son père le désavouer, et ce que je me proposais de lui dire pour l'irriter encore davantage, le porteraient à commettre contre son père quelque acte de violence dont la loi le punirait, ce qui doublerait vos espérances. Je prends à témoin la vérité et ma conscience que mon unique but était de vous déterrer une fortune dans ces deux sépulcres blanchis.

VOLTRE.

Je te demande pardon, Mosca.

MOSCA.

C'est une chose digne de vos grandes vertus, monsieur, et qui mérite bien quelque patience. Mais voyez le changement !

VOLTRE.

Quoi ! qu'est-il arrivé ?

MOSCA.

Un incident fort malheureux. Il faudra que vous veniez à notre aide, monsieur. Tandis que nous attendions ce vieux corbeau, arrive la femme de Corvino, envoyée ici par son mari...

VOLTRE.

Quoi ! avec un présent ?

MOSCA.

Non, monsieur ; pour faire une visite ; — je vous conterai cela tout à l'heure. — Elle est restée assez longtemps ; le jeune homme devient impatient ; il se précipite dans cette chambre, me fait une blessure, saisit la dame, lui fait prêter serment, en la menaçant de la tuer, d'affirmer que mon patron lui a fait violence, — vous voyez comme il en est en état, — puis sous ce prétexte, il est parti pour accuser son père, diffamer mon patron, détruire vos espérances, et...

VOLTRE.

Où est son mari ? il faut le faire venir sur-le-champ.

MOSCA.

Je vais aller le chercher, monsieur.

VOLTORE.

Amène-le au tribunal.

MOSCA.

Je n'y manquerai pas.

VOLTORE.

Il faut mettre ordre à cela.

MOSCA.

Vous agissez noblement, monsieur. Hélas ! je n'avais travaillé que dans votre intérêt et mes desseins ne manquaient pas de prudence; mais la fortune, quand il lui plaît, peut renverser les projets de cent doctes clercs, monsieur.

CORBACCIO, *s'approchant d'eux.*

De quoi s'agit-il donc?

VOLTORE.

Vous plairait-il de sortir avec moi, monsieur ?

(Voltore et Corbaccio sortent.)

MOSCA.

Mon patron, vous pouvez rentrer. Priez pour notre succès.

VOLPONE, *se levant.*

La nécessité rend dévot. Que le ciel couronne tes efforts !

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une rue.

SCÈNE I,

SIR POLITICK, WOULD-BE, PEREGRINE.

SIR POLITICK.

Je vous ai dit que c'était un complot, monsieur ; vous voyez ce que c'est que de savoir observer. Vous m'avez demandé quelques instructions ; je vous communiquerai donc, puisque nous nous sommes rencontrés dans cette ville de Venise, quelques détails que j'ai notés, uniquement pour ce méridien, et qu'il est bon que vous connaissiez, vous autres voyageurs sans expérience. Je ne vous dirai rien de vos discours, ni de vos vêtements, monsieur, car ils sont surannés...

PEREGRINE.

Monsieur, j'en ai de meilleurs.

SIR POLITICK.

Pardon ; je voulais dire surannés comme sujets de conversation.

PEREGRINE.

Continuez, mon cher monsieur ; je ne méditerai plus de votre esprit.

SIR POLITICK.

D'abord, quant à vos manières, elles doivent être graves, sérieuses, discrètes et très réservées. Il faut ne pas dire un secret pour quelque cause que ce soit, pas même à votre père, et ne rapporter même une fable qu'avec circonspection. Il faut savoir faire un choix sûr de votre compagnie et de vos discours, prendre garde de ne jamais dire une vérité....

PEREGRINE.

Comment !

SIR POLITICK.

Ce que je dis ne s'applique pas aux étrangers, car c'est avec eux qu'il faut avoir le plus de liaisons, et je ne voudrais voir les autres que de loin en loin, de manière à en tirer quelque profit; sans cela une heure ne se passera pas sans qu'on vous joue quelque tour. Quant à la religion, n'en professez aucune, et montrez-vous surpris d'en trouver tant de différentes ; protestez que, quant à vous, s'il n'en existait pas d'autre que les lois du pays, vous vous en contenteriez. Nicolas Machiavel et monsieur Bodin étaient tous deux de cet avis. Ensuite il faut apprendre à vous servir à table de votre fourchette d'argent et de votre verre. — Ce sont des choses importantes avec les Italiens. Il faut aussi savoir à quelle heure vous devez manger vos melons et vos figues.

PEREGRINE.

Est-ce aussi une affaire d'état?

SIR POLITICK.

C'en est une en cette ville ; car si le Vénitien voit un homme qui soit gauche le moins du monde, il le tient sur-le-champ, il le tient et il le dépouille. Je vous dirai, monsieur, que j'ai maintenant demeuré ici environ quatorze mois. Dès la première semaine de mon arrivée chacun me prenait pour un citoyen de Venise, tant je connaissais bien tous les usages.

PEREGRINE, *à part.*

Sans savoir autre chose.

SIR POLITICK.

J'avais lu Contarini²⁹. Ensuite je pris une maison, et je fis un marché avec des juifs pour la meubler. — Eh bien ! si je pouvais trouver un homme, un seul homme selon mon cœur, à qui j'osasse me confier, je...

PEREGRINE.

Que feriez-vous, monsieur?

SIR POLITICK.

Je l'enrichirais, je ferais sa fortune; il n'aurait plus besoin d'y songer ; elle dépendrait de moi.

PEREGRINE.

Comment cela?

SIR POLITICK.

Par le moyen de certains projets que j'ai conçus, et que je ne puis découvrir.

PEREGRINE, *à part.*

Si j'avais ici quelqu'un qui voulût tenir une gageure, je parierais qu'il va m'en faire part à l'instant.

SIR POLITICK.

Un entre autres, et je m'inquiète peu qui le sache, c'est de fournir à l'État de Venise, à un certain prix, pendant trois ans, des harengs rouges que je tirerais de Rotterdam, où j'ai des correspondances. Voici une lettre que m'a écrite à ce sujet un membre des États. Il ne sait pas signer son nom, mais voici sa marque.

PEREGRINE.

Est-ce un regrattier?

SIR POLITICK.

Non, monsieur, c'est un marchand de fromages. Il y en a encore quelques autres avec qui

je suis en négociation pour la même affaire, et je l'entreprendrai. Un heu³⁰ n'a besoin que de trois matelots et d'un mousse, et il me rapportera trois cargaisons par an. S'il ne m'en arrive qu'une des trois, j'épargne ; si j'en reçois deux, je puis défalquer. — Mais à présent voici mon projet, si le premier ne réussit pas.

PEREGRINE.

Vous en avez d'autres ?

SIR POLITICK.

Je ne serais pas digne de respirer l'air subtil de cette ville, si je n'avais pas mille buts différents. Je ne vous dissimulerai rien, monsieur ; partout où je vais, j'aime à réfléchir, et il est très vrai que, dans mes heures de loisir, j'ai songé à importer dans les États de Venise certaines marchandises que j'appelle mes précautions ; et j'ai dessein, dans l'espoir d'obtenir une pension, d'en faire la proposition au Grand Conseil, ensuite aux Quarante, et puis aux Dix. Celui qui doit m'appuyer est déjà prêt.

PEREGRINE.

Et qui est-il ?

SIR POLITICK.

Monsieur, un homme qui, quoique sa place soit obscure, peut avoir de l'influence ; et on l'écouterà. C'est un commandadore.

PEREGRINE,

Quoi ! un simple huissier !

SIR POLITICK.

Monsieur, des hommes de la sorte peuvent ouvrir la bouche pour dire quelquefois d'aussi bonnes choses que de plus grands personnages. — Je crois pouvoir vous montrer mes notes.

(*Il fouille dans ses poches.*)

PEREGRINE.

Mon cher monsieur !

SIR POLITICK.

Mais il faut me jurer sur votre honneur de ne pas me prévenir.

PEREGRINE.

Moi, monsieur !

SIR POLITICK.

Et de ne pas révéler une circonstance... je ne trouve pas ce papier.

PEREGRINE

Mais vous pouvez vous en souvenir, monsieur.

SIR POLITICK.

Mon premier projet a pour objet les boîtes à amadou. Vous devez savoir, monsieur, qu'il n'existe ici aucune famille qui n'en ait une. Or, ces boîtes sont une chose si portative que vous et moi, en supposant que nous eussions des intentions hostiles contre l'état, ne pourrions-nous pas, avec une de ces boîtes en poche, aller droit à l'arsenal, et en sortir sans que personne s'en doutât?

PEREGRINE.

Excepté vous, monsieur.

SIR POLITICK.

Écoutez bien! Je fais donc sentir à l'état combien il serait important de ne permettre qu'à des patriotes reconnus, à des amis éprouvés de leur patrie d'avoir chez eux de pareilles boîtes, et que, même en ce cas, il serait à propos de les faire revêtir d'un sceau public, et de les fabriquer de telle taille qu'on ne pût les cacher dans une poche..

PEREGRINE.

Admirable!

SIR POLITICK.

Le second a pour but de vérifier et de démontrer par une preuve positive si un navire arrivant de Syrie, ou de toute autre partie suspecte du Levant, est infecté de la peste. On les retient -quarante jours, quelquefois cinquante, dans le lazaret, pour s'en assurer ; j'éviterai aux négociants cette perte de temps et d'argent, et en une heure je résoudrai la question...

PEREGRINE.

En vérité! monsieur.

SIR POLITICK.

Ou j'y perdrai mes peines.

PEREGRINE.

Sur ma foi ! ce serait une grande perte.

SIR POLITICK.

Comprenez-moi bien, monsieur. Il m'en coûtera en oignons environ trente livres.

PEREGRINE.

Ce qui fait une livre sterling.

SIR POLITICK.

Indépendamment de mes machines à eau, monsieur, voici ce que je fais pour cela. Je conduis votre navire entre deux murailles construites en briques ; mais l'état se chargera

de cette dépense. Sur l'une j'étends une bonne toile à voile, et j'y attache mes ognons, coupés par moitié. L'autre est percée d'un grand nombre de barbacanes par chacune desquelles je fais passer le bout d'autant de soufflets que je maintiens en mouvement constant par le moyen de mes machines à eau, ce qui est la chose la plus facile entre cent. Or, monsieur, mes ognons, qui attirent naturellement l'infection, et sur lesquels mes soufflets pousseront l'air, vous montreront à l'instant, par leur changement de couleur, si la contagion est sur le navire, et, en cas contraire, ils resteront aussi sains et aussi frais qu'ils l'étaient d'abord. — Vous voyez qu'une fois qu'on le sait, ce n'est rien.

PEREGRINE.

Vous avez raison, monsieur

SIR POLITICK.

Je voudrais avoir mes papiers.

PEREGRINE.

Sur ma foi, je le voudrais aussi. Mais pour cette fois, votre projet est excellent, monsieur.

SIR POLITICK.

Si j'étais animé d'un esprit de trahison, ou qu'on pût me l'inspirer, je pourrais vous démontrer combien il me serait facile de vendre cet état aux Turcs, en dépit de ses galères, et de ses...

(Il examine ses papiers.)

PEREGRINE.

Eh bien ! sir Politick?

SIR POLITICK.

Je n'ai pas sur moi mes papiers.

PEREGRINE.

Je le craignais. N'est-ce pas celui-là, monsieur?

SIR POLITICK.

Non. C'est le journal où je note tout ce que je fais chaque jour.

PEREGRINE.

Permettez-moi d'y jeter un coup d'œil, monsieur. Voyons ! *(Il lit.)* Notandum. - Un rat avait rongé les courroies de mes éperons ; cependant j'en mis d'autres, et je sortis ; mais auparavant, je jetai trois fèves sur le seuil de la porte. Item. J'allai acheter deux curedents, dont je brisai l'un sur-le-champ, en discourant avec un commerçant hollandais sur la raison d'état. J'allai ensuite payer un moccinigo pour raccommodage de mes bas de soie. Chemin faisant je marchandai des goujons, et je lâchai de l'eau sur la place de Saint-Marc. ” Vraiment, monsieur, ce sont des notes politiques.

SIR POLITICK.

Monsieur, je ne laisse échapper aucune action de ma vie sans la noter de cette manière.

PEREGRINE.

Croyez-moi, monsieur, cela est fort sage.

SIR POLITICK.

Continuez, monsieur.

(*Lady Would-be arrive avec Nano et les deux femmes de chambre.*)

LADY WOULD-BE, *au fond du théâtre.*

Où est maintenant ce chevalier déloyal ? A coup sûr dans quelque mauvais lieu.

NANO.

En ce cas il est en sûreté.

LADY WOULD-BE.

Oh ! il joue souvent avec moi à tirez-lâchez. Asseyez-vous, je vous prie. Cette chaleur fera plus de tort à mon teint que son cœur ne le mérite. — Je me soucie fort peu de l'empêcher de courir le guilledou, mais je veux le surprendre. (*Elle se frotte les joues.*) Comme mon teint s'en va !

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE.

Voici mon maître.

LADY WOULD-BE.

Où ?

DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE.

Avec un jeune homme.

LADY WOULD-BE.

C'est celle que je cherchais ; elle a pris des habits d'homme. Je vous prie, monsieur, de ne pas vous épargner pour mon mari ; je ménagerai sa réputation, quelque peu qu'il le mérite.

SIR POLITICK, *apercevant sa femme.*

Ah ! c'est milady.

PEREGRINE.

Où ?

SIR POLITICK.

C'est vraiment elle, monsieur ; il faut que vous la connaissiez. Si ce n'était pas ma femme, je dirais que c'est une dame que, pour le mérite, la mise, les manières et la beauté, j'oserais comparer...

PEREGRINE.

Il paraît que vous n'êtes pas jaloux, puisque vous lui donnez de tels éloges.

SIR POLITICK.

Et quant à la conversation..

PEREGRINE.

Étant votre épouse, il ne peut rien lui manquer à cet égard.

SIR POLITICK.

Madame, je vous présente un homme comme il faut ; accueillez-le favorablement, je vous prie ; il paraît jeune, mais ce n'est...

LADY- WOULD-BE.

Personne.

SIR POLITICK.

C'est un homme qui s'est montré si tôt dans le monde...

LADY WOULD-BE.

Vous voulez dire de si bonne heure ; seulement aujourd'hui.

SIR POLITICK.

Que voulez-vous dire ?

LADY WOULD-BE.

Sous ce costume. Vous me comprenez. — Une telle conduite ne vous sied pas, sir Politick. J'aurais cru que vous auriez attaché trop de prix à la bonne odeur de votre renommée pour assassiner vous-même si cruellement votre honneur. Un homme de votre rang ! un homme si grave ! Mais je vois que les chevaliers se mettent peu en peine des serments qu'ils font aux dames, et surtout à leurs femmes.

SIR POLITICK.

Par mes éperons! symbole de ma chevalerie...

PEREGRINE, *à part.*

Comme son imagination descend bas pour chercher un serment !

SIR POLITICK.

Je ne vous comprends pas.

LADY WOULD-BE.

Fort bien, monsieur ; votre politique peut vous tirer d'affaire ainsi. (*à Pérégrine.*)
Monsieur, un mot, s'il vous plaît. — Je ne voudrais pas me quereller en public avec une femme, montrer de la violence et de l'emportement; comme le dit ce courtisan, ce serait pour une dame s'approcher de la grossièreté de trop près ; ce dont je ne voudrais me rendre coupable pour rien au monde. Quoique je puisse mériter de la part de sir Politick,

cependant, voir une belle dame devenir ainsi l'instrument peu charitable pour faire tort à une autre, à une femme qu'elle ne connaît pas, et y persister, c'est ce que rien ne justifie ; oui, c'est un solécisme dans notre sexe, si ce n'en est un en bonnes manières.

PEREGRINE.

Que signifie tout cela ?

SIR POLITICK.

Ma chère femme, expliquez-vous plus clairement.

LADY WOULD-BE.

Sur ma foi ! je le ferai, puisque votre impudence me pousse à bout, et que je vois rire à mes dépens une dévergondée, votre sirène de terre, votre Sporus, votre hermaphrodite...

PEREGRINE.

Que veut-elle dire ? Est-ce une fureur poétique, une tempête historique ?

SIR POLITICK.

Soyez sûre que monsieur est un homme estimable. Il est de notre nation.

LADY WOULD-BE.

Oui, de votre nation de Whitefriars³¹. Je rougis pour vous, maître Would-be, et je suis honteuse que vous ayez le front d'être ainsi le protecteur, le Saint-Georges d'une fille de joie, d'une vile courtisane, d'un diable femelle sous l'extérieur d'un homme.

SIR POLITICK, *à Pérégrine.*

Si vous êtes ce qu'elle dit, il faut que je renonce au plaisir de votre compagnie. Le cas paraît trop clair.

LADY WOULD-BE.

Oui, vous pouvez vous tirer d'affaire avec vos airs solennels. Mais quant à votre amoureuse de carnaval qui est venue ici pour se donner liberté de conscience et fuir les persécutions furieuses de la justice, je lui apprendrai à qui elle a affaire.

PEREGRINE.

Tout cela est fort beau, sur ma foi ! Et jouez-vous souvent ce rôle ? Fait-il partie de l'exercice que vous donnez à votre esprit quand vous en trouvez l'occasion? madame...

LADY WOULD-BE.

Continuez, monsieur

PEREGRINE.

M'entendez-vous, madame ? Si votre mari vous a chargé d'amorcer les passants, ou de m'inviter à vous suivre chez vous, vous auriez pu le faire sans employer à beaucoup près tant de détours.

LADY WOULD-BE.

Cela ne vous tirera pas de mes filets.

PEREGRINE.

Y suis-je donc pris ? A la vérité votre mari m'a dit que vous étiez belle, et je vois que vous l'êtes ; seulement votre nez, du côté qui est tourné vers le soleil, est rouge comme une pomme d'api.

LADY WOULD-BE.

C'est pousser à bout ma patience.

(*Mosca entre.*)

MOSCA.

De quoi s'agit-il donc, madame?

LADY WOULD-BE.

Si le sénat ne me rend pas justice dans cette affaire, je protesterai, en face du monde entier, que ce n'est pas une aristocratie.

MOSCA.

De quoi avez-vous à vous plaindre?

LADY WOULD-BE.

Comment ! j'ai surpris ici déguisée la caillette dont vous m'avez parlé.

MOSCA.

Qui ? Monsieur ? Que voulez-vous dire, milady ? La créature dont je vous ai parlé est arrêtée, traduite devant le sénat; vous la verrez...

LADY WOULD-BE.

Où ?

MOSCA.

Où je vous conduirai. J'ai vu ce jeune homme débarquer ce matin sur le port.

LADY WOULD-BE.

Est-il possible ! Comme mon jugement s'est égaré ! — Monsieur, je dois vous dire en rougissant que je me suis trompée, et je vous demande pardon.

PEREGRINE.

Encore un changement de scène !

LADY WOULD-BE.

J'espère que vous ne conserverez pas de rancune contre une dame parce qu'elle s'est emportée. Si vous restez à Venise, monsieur, je vous prie de venir me voir.

MOSCA.

Venez-vous, madame?

LADY WOULD-BE.

Je vous en prie, monsieur, venez me voir. Plus je vous verrai souvent, plus je croirai aisément que vous avez oublié notre querelle.

(Lady Would-be, Mosca, Nano et les deux femmes de chambre sortent.)

PEREGRINE.

Rien n'est plus curieux ! Sir Politick Would-Be? Non. C'est Sir Politick l'Entremetteur. Me faire faire ainsi connaissance avec sa femme ! Eh bien ! sage Sir Politick, puisque vous avez creusé une telle mine sous les pieds d'un nouveau débarqué, je verrai si votre tête expérimentée vous mettra à l'épreuve d'une contre-mine.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Le théâtre représente le scrutineo, ou la chambre du sénat.

VOLTORE, CORBACCIO, CORVINO, MOSCA.

VOLTORE.

Eh bien! vous savez à présent comment l'affaire doit être conduite. Il ne vous faut que de la fermeté pour en sortir honorablement.

MOSCA.

Le mensonge est-il bien établi parmi nous ? Cela est-il bien sûr ? chacun sait-il bien son refrain ?

CORVINO.

Oui.

MOSCA.

En ce cas, ne vous démentez point.

CORVINO.

Mais l'avocat sait-il la vérité?

MOSCA.

Oh ! monsieur, pas du tout. J'ai imaginé une histoire pour sauver votre réputation. Mais ayez du courage, monsieur.

CORVINO.

Je ne crains que lui ; j'ai peur que son plaidoyer n'en fasse un co-héritier.

MOSCA.

Co-pendu ! Nous ne ferons qu'employer sa langue, son bavardage. Nous nous servons de lui comme du vieux corbeau que voilà.

(*Montrant Corbaccio.*)

CORVINO.

Oui, qu'en ferons-nous ?

MOSCA.

Quand l'affaire sera terminée, voulez-vous dire ?

CORVINO.

Oui.

MOSCA.

Nous y réfléchirons; nous le vendrons comme une momie ; il est déjà à demi desséché. (*à Voltore, montrant Corvino.*) Ne riez-vous pas, en voyant comme ce buffle porte la tête haute ? (*à part.*) J'en ferais autant si j'étais hors d'affaire. (*à Corbaccio.*) C'est vous qui jouirez de toute la moisson. Ils ne savent pas pour qui ils travaillent.

CORBACCIO.

Oui, silence.

MOSCA, *à Corvino.*

Vous avalerez toute la récolte, (*à part.*) sans indigestion. (*à Voltore.*) Digne avocat, que Mercure siège sur votre langue fulminante ! que l'Hercule français³² vous inspire des expressions aussi triomphantes que sa massue pour renverser, comme par une tempête, tous nos adversaires, et surtout les vôtres, monsieur.

VOLTORE.

Ils arrivent; tais-toi.

MOSCA.

J'ai un autre témoin à produire si vous en avez besoin, monsieur.

VOLTORE.

Qui est ce témoin ?

MOSCA.

Je le tiens en réserve, monsieur.

(*Les quatre juges entrent et prennent leurs sièges. Bonario, Célie, le greffier, des commandadoris, des saffis et autres officiers de justice.*)

PREMIER JUGE

Jamais le sénat n'a entendu rien de semblable.

DEUXIÈME JUGE.

Cela paraîtra bien étrange quand nous en ferons le rapport.

TROISIÈME JUGE.

Cette dame a toujours joui d'une réputation sans tache.

QUATRIÈME JUGE.

Et il en est de même du jeune homme.

TROISIÈME JUGE.

Le rôle le plus dénaturé est celui que joue le père.

DEUXIÈME JUGE.

Moins encore que celui du mari.

PREMIER JUGE.

Je ne sais quel nom donner à sa conduite, tant elle est monstrueuse.

QUATRIÈME JUGE.

Mais l'imposteur, c'est un être dont le semblable n'a jamais existé.

PREMIER JUGE.

Et n'existera jamais.

DEUXIÈME JUGE.

Je n'ai jamais entendu mieux décrire un vrai voluptueux.

TROISIÈME JUGE.

Tous ceux qui ont été cités sont-ils présents ?

LE GREFFIER.

Tous, excepté le vieux Magnifico Volpone.

PREMIER JUGE.

Pourquoi n'est-il pas ici ?

MOSCA, *montrant Voltore*.

Plaise à vos seigneuries, voici son avocat. Quant à lui, il est si faible, si débile...

QUATRIÈME JUGE.

Qui êtes-vous ?

BONARIO.

C'est son parasite, son valet, le pourvoyeur de ses plaisirs. Je supplie vos seigneuries de le forcer à comparaître, afin que vos yeux graves puissent vous rendre un témoignage

irrécusable de ses impostures.

VOLTORE.

Sur mon honneur, et sur le respect dû à vos vertus, il n'est pas en état de supporter l'air.

DEUXIÈME JUGE.

Qu'on le fasse comparaître néanmoins.

TROISIÈME JUGE.

Il faut que nous le voyons.

QUATRIÈME JUGE.

Qu'on aille le chercher.

(Des officiers de justice sortent.)

VOLTORE.

Qu'il en soit suivant le bon plaisir de vos seigneuries ; mais sa vue fera naître votre pitié plutôt que votre indignation. En attendant, plaira-t-il à la cour de l'entendre par mon organe ? Je sais qu'aucunes préventions ne peuvent s'introduire dans cette enceinte, et par conséquent je réclame cette faveur ; car nous n'avons pas à craindre que la vérité puisse nuire à notre cause.

DEUXIÈME JUGE.

Parlez librement.

VOLTORE.

Sachez donc, très honorés seigneurs, que j'ai maintenant à faire entendre à vos oreilles le trait d'impudence le plus prodigieux et le plus effronté qu'une nature vicieuse ait jamais enfanté pour la honte des États de Venise. Cette femme débauchée, qui ne manque ni de larmes ni d'artificieux regards pour venir à l'aide du masque dont elle s'est maintenant couvert le visage, est connue depuis longtemps comme ayant en secret un commerce adultère avec le jeune libertin que voilà. Je ne dis pas qu'on l'en soupçonne, je dis qu'on l'a vu et qu'on les a surpris en flagrant délit. Son mari trop facile, que vous voyez, lui pardonna, et cette indulgence déplacée fait que l'homme le plus malheureux, le plus innocent, paraît maintenant devant vous, comme accusé par suite de sa bonté. Car les coupables, ne sachant comment supporter le poids d'une clémence qui leur faisait honte, n'étant pas susceptibles d'être émus par la reconnaissance, sentirent leur haine s'enflammer par le souvenir du bienfait, et, au lieu d'offrir le tribut de leur gratitude, ils cherchent à extirper la mémoire de leur crime. Je prie Vos Seigneuries de faire attention à la colère, à la rage qui animent les êtres dont la perversité est démasquée, et au courage qu'ils puisent dans leurs crimes mêmes ; — Mais cela vous paraîtra encore plus évident dans quelques instants. — Ce digne homme, père du jeune homme, ayant appris ce trait infâme, et nombre d'autres, dont le récit venait assaillir chaque jour ses oreilles désolées, n'ayant pas de plus grand chagrin que de ne pouvoir conserver son amour paternel, — les vices de son fils étaient parvenus à ce point étrange, résolut enfin de le déshériter.

PREMIER JUGE.

Cette affaire prend une étrange tournure.

DEUXIÈME JUGE.

Ce jeune homme a toujours joui d'une bonne et honorable réputation.

VOLTRE.

Ses vices n'en sont que plus dangereux, puisque, pour tromper, ils savent se cacher ainsi sous l'ombre de la vertu. Mais, comme je le disais, très honorés seigneurs, son père ayant formé ce dessein, et son fils, nous ne savons par quels moyens, en ayant été instruit, un jour fut pris pour compléter le crime. Ce parricide, car je ne puis lui donner un autre nom, s'étant concerté avec sa complice, entra dans la maison de Volpone, — celui qui devait être héritier en sa place, comme il est bon que Vos Seigneuries le sachent, — et y chercha son père. Mais dans quel dessein le cherchait-il, nobles seigneurs ? Je tremble de le dire ! qu'un fils ait conçu contre un père, contre un tel père, un dessein si affreux, si horrible ! C'était de l'assassiner ! L'heureuse absence du père y ayant mis obstacle, que fit-il alors ? ses projets criminels ne s'arrêtèrent pas ; non, ils prirent un nouvel essor. Le crime ne finit jamais où il commence. Vous allez entendre un forfait plein d'horreur, pères de l'état. Il tira de sa couche innocente un vieillard qui gardait le lit depuis plus de trois ans, le jeta nu sur le plancher et l'y laissa, blessa son serviteur au visage, et avec cette prostituée, la complice de ses fourberies, qui ne demandait pas mieux que de jouer un rôle actif, — et je prie ici Vos Seigneuries de prendre note de cet enchaînement, comme très remarquable, — il pensa en même temps à déjouer les projets de son père, à jeter du discrédit sur le choix qu'il a fait librement de ce vieillard pour héritier, et à se justifier lui et sa complice, en chargeant d'infamie celui à qui ils rougissent de devoir la vie.

PREMIER JUGE.

Quelles preuves avez-vous de tout cela ?

BONARIO.

Très honorés pères de l'état, je vous supplie humblement de ne pas ajouter foi à la langue mercenaire de cet homme.

DEUXIÈME JUGE.

Silence !

BONARIO.

Il n'a d'âme que pour ses honoraires.

TROISIÈME JUGE.

Monsieur !

BONARIO.

Ce drôle, pour six sous de plus, plaiderait contre son créateur.

PREMIER JUGE.

Vous vous oubliez.

VOLTORE.

Non, non, graves seigneurs, laissez-le parler ! Peut-on s'imaginer qu'il épargne son accusateur, lui qui n'aurait pas épargné son père!

PREMIER JUGE.

Produisez vos preuves.

CÉLIE.

Que ne puis-je oublier que je suis une créature humaine!

VOLTORE.

Signor Corbaccio !

(Corbaccio s'avance.)

QUATRIÈME JUGE.

Qui est cet homme?

VOLTORE.

Le père.

DEUXIÈME JUGE.

A-t-il prêté serment?

LE GREFFIER.

Oui.

CORBACCIO.

Que dois-je faire à présent?

LE GREFFIER.

On vous demande votre déposition.

CORBACCIO.

Que je parle à ce misérable! J'aimerais mieux qu'on me remplît la bouche de terre. Mon cœur répugne à le reconnaître ; je le désavoue.

PREMIER JUGE.

Mais pourquoi ?

CORBACCIO.

C'est un monstre dans la nature. Il est étranger à mon sang.

BONARIO.

Vous ont-ils mis ces paroles dans la bouche ?

CORBACCIO.

Je ne t'écoute pas, monstre parmi les hommes, pourceau, bouc, loup, parricide! Ne parle pas, vipère.

BONARIO.

Je m'assiérai donc, monsieur. J'aimerais mieux mourir innocent que de résister à l'autorité d'un père.

VOLTORE.

Signor Corvino !

(Corvino s'avance.)

DEUXIÈME JUGE.

Tout cela est fort étrange.

PREMIER JUGE.

Quel est ce témoin?

LE GREFFIER.

Le mari.

QUATRIÈME JUGE.

Est-il assermenté?

LE GREFFIER.

Il l'est.

TROISIÈME JUGE.

Parlez donc.

CORVINO.

Plaise à Vos Seigneuries, cette femme est une prostituée, une gourgandine qui a de l'exercice, plus ardente qu'un perdrix ; jamais...

PREMIER JUGE.

Suffit !

CORVINO.

Elle hennit comme une jument.

LE GREFFIER.

Respectez les oreilles de la cour.

CORVINO.

Je les respecterai et je m'exprimerai avec retenue, révérends seigneurs. Mais j'espère

pouvoir dire que mes yeux ont vu cette jeune vigne enlacée à ce cèdre, je veux dire à ce beau galant, et qu'on peut lire ici (*montrant son front.*) à travers mes cornes, une inscription qui rend l'histoire parfaite.

MOSCA, *à part.*

Excellent, monsieur!

CORVINO, *à part.*

Il n'y a pas de honte à cela ; y en a-t-il ?

MOSCA, *à part.*

Pas la moindre.

CORVINO, *haut.*

Et pouvoir ajouter que je voudrais qu'elle fût en chemin vers l'enfer, s'il existe un plus grand enfer qu'une prostituée, qu'une femme ; car un bon catholique peut en douter.

TROISIÈME JUGE.

Sa douleur l'a rendu frénétique.

PREMIER JUGE.

Qu'il se retire !

(*Célie s'évanouit.*)

DEUXIÈME JUGE.

Regardez cette femme !

CORVINO.

Belle merveille ! C'est une feinte bien jouée.

QUATRIÈME JUGE.

Éloignez-vous d'elle.

PREMIER JUGE.

Qu'on lui donne de l'air !

TROISIÈME JUGE , *à Mosca.*

Qu'avez-vous à dire?

MOSCA.

Plaise à votre sagesse, ma blessure parle pour moi. Je l'ai reçue en secourant mon patron, quand ce jeune homme eût vainement cherché son père, quand cette dame bien apprise, et à qui sa leçon avait été faite, se mit à crier à la violence.

BONARIO.

Comble d'impudence ! Pères de l'état...

TROISIÈME JUGE.

Silence, monsieur ! Nous vous avons entendu ; nous devons les entendre à leur tour.

DEUXIÈME JUGE.

Je commence à croire qu'il y a quelque imposture dans la plainte.

QUATRIÈME JUGE.

Cette femme a trop d'allure.

VOLTORE.

Graves seigneurs, c'est la créature la plus abandonnée qu'on puisse voir.

CORVINO.

Graves et impétueux seigneurs, que faut-il de plus pour vous convaincre?

VOLTORE.

Que ses ruses n'en imposent pas à votre sagesse. Aujourd'hui même, ses yeux lascifs, et ses baisers encore plus lascifs, ont amorcé un étranger, un grave chevalier. (*montrant Mosca.*) Cet homme les a vus ensemble sur l'eau dans une gondole.

MOSCA.

L'épouse de cet étranger est ici elle-même. Elle les a vus aussi, et elle les a poursuivis dans les rues, uniquement pour sauver l'honneur de son mari.

PREMIER JUGE.

Faites paraître cette dame.

DEUXIÈME JUGE.

Oui, qu'elle compare.

(*Mosca sort.*)

QUATRIÈME JUGE.

Tout cela me frappe d'étonnement !

TROISIÈME JUGE.

Je suis pétrifié.

(*Mosca rentre avec lady Would-Be.*)

MOSCA, à part.

De la résolution, madame.

LADY WOULD-BE.

Oui, c'est elle-même. (*à Célie.*) Fi! caméléon ! prostituée ! Les larmes qui coulent de tes yeux sont celles d'une hyène. Oses-tu bien regarder une femme que tu as outragée — Je vous demande pardon, seigneurs, je crains d'avoir oublié par mégarde le respect dû à la

cour.

DEUXIÈME JUGE,

Non, madame.

LADY WOULD-BE.

Et de m'être laissée emporter plus loin que...

DEUXIÈME JUGE.

Nullement, madame.

QUATRIÈME JUGE.

Ces preuves sont fortes.

LADY WOULD-BE.

Sûrement, je n'avais pas dessein d'oublier ce qui est dû à Vos Seigneuries ou à mon sexe.

TROISIÈME JUGE.

Nous le croyons.

LADY WOULD-BE.

Vous pouvez le croire.

DEUXIÈME JUGE.

Nous en sommes convaincus, madame.

LADY WOULD-BE.

Vraiment, vous pouvez l'être. Je n'ai pas été élevée avec assez peu de soin...

QUATRIÈME JUGE.

Nous le savons.

LADY WOULD-BE.

Pour offenser avec opiniâtreté...

TROISIÈME JUGE.

Madame !

LADY WOULD-BE.

Une assemblée si respectable. Non certainement.

PREMIER JUGE.

Nous le pensons ainsi.

LADY WOULD-BE.

Et vous pouvez le penser.

PREMIER JUGE.

Qu'elle se retire. (*à Bonario et à Célie.*) Quels témoins avez-vous à l'appui de vos dépositions?

BONARIO.

Nos consciences.

CÉLIE.

Et le ciel, qui n'abandonne jamais l'innocent.

QUATRIÈME JUGE.

Ce ne sont pas là des témoins.

BONARIO.

Oui, dans vos cours, où la multitude et les clameurs l'emportent.

PREMIER JUGE.

Maintenant vous devenez insolents.

(*Les officiers de justice reviennent, apportant Volpone sur une civière.*)

VOLTRE.

Voici, voici le témoin qui les convaincra et qui réduira au silence leurs langues audacieuses. Voyez, graves pères de l'état, voici le ravisseur, celui qui désire les femmes d'autrui, le grand imposteur, le célèbre voluptueux. Ne croyez-vous pas que ces membres soient propres à goûter les plaisirs de la chasse, que ces yeux puissent s'animer du feu de la concupiscence? Regardez ces mains; vous paraissent-elles faites pour reposer sur le sein d'une belle? — Mais peut-être veut-il vous tromper?

BONARIO.

Oui, il cherche à tromper.

VOLTRE.

Voulez-vous qu'on lui donne la question?

BONARIO.

Je voudrais qu'on le mit à l'épreuve.

VOLTRE.

Éprouvez-le donc à coup d'aiguillons ou avec un fer rouge, donnez-lui l'estrapade ; j'ai entendu dire que la torture a guéri la goutte. Sur ma foi, il faut l'y appliquer ; soyez compatissants, guérissez-le d'une maladie ; je garantis à ces honorés seigneurs qu'il lui en restera encore un aussi grand nombre que cette femme a commis d'adultères et que tu as connu de courtisanes. — O juges impartiaux ! si de pareils forfaits, si des actes d'une audace si exorbitante peuvent rester impunis, quel citoyen peut être sûr de sa vie et de sa réputation, quand quelqu'un osera l'accuser? Lequel de vous-mêmes est en sûreté, honorés

pères de l'état? Avec la permission de vos graves Seigneuries, je vous demanderai si leur complot laisse la moindre odeur de vérité ; si les narines les plus bouchées n'y sentent pas la calomnie la plus infecte, la plus horrible? Je recommande à vos soins ce bon vieillard, dont ils ont mis la vie en danger par leurs mensonges ; et quant à eux, je finirai par dire que les méchants, quand ils sont pleins de leurs projets criminels et qu'ils les ont bien combinés, ne manquent jamais de fermeté, et commettent les crimes les plus noirs avec le plus de confiance.

PREMIER JUGE.

Qu'on les emmène en prison et qu'on les enferme séparément.

DEUXIÈME JUGE.

Est-il possible de laisser vivre deux pareils monstres?

PREMIER JUGE.

Qu'on reconduise chez lui ce vieillard. Je suis fâché que notre crédulité lui ait été nuisible.

(Les officiers de justice emportent Volpone.)

QUATRIÈME JUGE.

Quels êtres pervers !

TROISIÈME JUGE.

Mon corps est agité comme par un tremblement de terre.

DEUXIÈME JUGE.

Ils avaient dès le berceau appris à ne rougir de rien.

QUATRIÈME JUGE, à Voltore.

Vous avez bien mérité de l'état, monsieur, en dévoilant ces deux coupables.

PREMIER JUGE.

Vous apprendrez avant la nuit à quelle peine la cour les aura condamnés.

(Les juges, le greffier et les officiers de justice se retirent avec Bonario et Célie.)

VOLTORE.

Nous remercions Vos Seigneuries. — Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

MOSCA.

Divin! je voudrais, monsieur, que votre langue fût enchâssée d'or, que vous fussiez héritier de toute la ville, que la terre manquât d'habitants avant que vous la quittiez. Il faut qu'on vous élève une statue sur la place de Saint-Marc. — Signor Corvino, partez et montrez-vous, maintenant que vous êtes triomphant.

CORVINO.

Sans doute.

MOSCA.

Il valait bien mieux que vous vous proclamassiez vous-même cocu que de laisser connaître la vérité.

CORVINO.

J'y avais bien réfléchi; maintenant c'est sa faute.

MOSCA.

Et dans l'autre cas c'eût été la vôtre.

CORVINO.

Certainement. — Cet avocat me donne encore de l'inquiétude.

MOSCA.

N'en ayez aucune; je vous délivrerai de ce souci.

CORVINO.

Je me fie à toi, Mosca.

(Il sort.)

MOSCA.

Comme à votre âme, monsieur.

CORBACCIO.

Mosca !

MOSCA.

Maintenant, monsieur, à votre affaire.

CORBACCIO.

Comment? Tu as une affaire?

MOSCA.

Oui, monsieur, la vôtre.

CORBACCIO.

Veilles-y bien.

MOSCA.

Dormez des deux yeux.

CORBACCIO.

Dépêche-la.

MOSCA.

A l'instant même.

CORBACCIO.

Et aie soin que tout y soit compris, bijoux, vaisselle plate, argent comptant, meubles, rideaux.

MOSCA.

Et anneaux de rideaux, monsieur; seulement il faut déduire les honoraires de l'avocat.

CORBACCIO.

Je le paierai moi-même; tu serais trop prodigue.

MOSCA.

Il faut que ce soit moi qui le paie, monsieur.

CORBACCIO.

Deux sequins suffiront.

MOSCA.

Non, monsieur; il en faut six.

CORBACCIO.

C'est trop !

MOSCA.

Il a beaucoup parlé. Il faut songer à cela, monsieur.

CORBACCIO.

Eh bien ! en voilà trois.

MOSCA.

Je les lui remettrai.

CORBACCIO.

N'y manque pas. Et voici pour toi.

(Il sort.)

MOSCA, *à part.*

Généreux squelette! Quel horrible crime a-t-il commis contre la nature dans sa jeunesse pour mériter d'arriver à cet âge ! (*à Voltore.*) Vous voyez, monsieur, comme je travaille pour vous. Y faites-vous attention?

VOLTORE.

Non, je vous laisse.

(II sort.)

MOSCA.

Tout est à vous, le diable et toute sa suite, digne avocat. — Madame, je vais vous reconduire chez vous.

LADY WOULD-BE.

Non, je vais aller voir votre patron.

MOSCA.

Il ne faut pas que vous y alliez, et je vais vous dire pourquoi. Mon projet est d'engager mon patron à refaire son testament ; vous n'y étiez portée qu'au troisième ou au quatrième rang, mais, attendu le zèle que vous venez de montrer pour lui, il faut maintenant que vous figuriez au premier, et vous auriez l'air de le mendier si vous vous présentiez chez lui. Par conséquent...

LADY WOULD-BE.

Je suivrai vos conseils.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Volpone.

SCÈNE I.

VOLPONE.

Eh bien ! me voici de retour, et tout ce fracas est terminé. Jamais jusqu'à ce moment, qui est passé, je n'avais été mécontent de mes ruses. Cela était fort bon ici, dans ma maison; mais en public... On ne m'y rattrapera de ma vie. De par Dieu! je commençais à avoir la crampe à la jambe gauche, et je craignais déjà que quelque pouvoir céleste ne m'eût frappé de paralysie. Eh bien ! il faut être joyeux et secouer ces idées; ces craintes, portées à un certain point, me causeraient quelque affreuse maladie, si je m'y livrais trop. Je les empêcherai de m'attaquer. — Qu'on me donne une coupe d'excellent vin ! c'est le moyen de chasser de mon esprit cette humeur sombre. (*Il boit.*) Hum ! hum ! hum ! la voilà déjà presque partie; j'en triompherai. Maintenant quelque trait ingénieux d'une rare coquinerie, qui me ferait rire de bon cœur, et je me retrouverais moi-même. (*Il boit encore.*) Bien, bien ! cette chaleur est celle de la vie ; mon sang est animé à présent. — Mosca !

(*Mosca entre.*)

MOSCA.

Eh bien! monsieur, le ciel vous paraît-il pur maintenant? Nous retrouvons-nous sur nos jambes? Sommes-nous sortis du labyrinthe et rentrés dans le bon chemin ? Voyons-nous clair devant nous? Sommes-nous libres de continuer notre trafic?

VOLPONE.

Divin Mosca !

MOSCA.

Ne l'avons-nous pas emporté d'une manière savante?

VOLPONE.

Et vigoureuse. C'est dans les cas extrêmes que les esprits subtils se signalent le plus.

MOSCA.

Ce serait une folie inconcevable que de confier à un esprit lâche une grande entreprise. Il me semble que vous n'en êtes pas assez ravi.

VOLPONE.

Je le suis plus que si la donzelle eût cédé à mes désirs; tous les plaisirs de l'amour ne sont rien auprès de celui que j'éprouve.

MOSCA.

Ah ! voilà qui est parler ! Mais il faut nous fixer à ce point, nous y reposer; c'est notre chef-d'œuvre, nous ne pouvons songer à faire mieux.

VOLPONE.

C'est la vérité! Tu as remporté le prix, mon précieux Mosca.

MOSCA.

Pensez-y bien, monsieur! jouer la cour....

VOLPONE.

Et détourner le torrent pour le diriger contre les innocents.

MOSCA.

Oui, et faire de si bonne musique avec des instruments si discordants.

VOLPONE.

Justement. Ce qui m'a semblé le plus étrange, c'est que tu y aies réussi. Comment se fait-il que des gens si divisés entre eux n'aient aucun soupçon contre toi ou contre moi?

MOSCA.

Sur ma foi ! ils ne verront rien ; trop de lumière les aveugle, je crois. Chacun d'eux est si exclusivement occupé de ses espérances que rien de ce qui peut y être contraire ne leur paraîtra jamais assez vrai, assez évident, assez palpable ; ils résisteront à la conviction...

VOLPONE.

Comme à une tentation du diable.

MOSCA.

C'est cela, monsieur. Les négociants peuvent parler de commerce, vos grands seigneurs de terres d'un bon produit ; mais s'il est dans toute l'Italie un sol plus fertile que ces trois drôles, je ne m'y connais pas. Et votre avocat, monsieur, n'est-ce pas un homme rare ?

VOLPONE.

Oh ! — « Très honorés pères de l'état, — « graves seigneurs, — avec la permission de « vos graves seigneureries. — Quelle odeur de « vérité y a-t-il là? — Si de pareils forfaits « peuvent rester impunis, graves seigneurs. — J'avais bien de la peine à m'empêcher de rire.

MOSCA.

C'est ce qu'il m'a semblé ; j'ai cru vous voir suer.

VOLPONE.

Véritablement, je suis un peu.

MOSCA.

Mais avouez, monsieur; n'étiez-vous pas effrayé?

VOLPONE.

De bonne foi, j'étais comme dans un brouillard, mais je n'étais point abattu. Nullement, j'étais encore moi-même.

MOSCA.

Je le crois, monsieur. Et maintenant, ainsi puisse la vérité m'aider ! je dois vous dire en conscience, et pour rendre justice à votre avocat, qu'il s'est donné beaucoup de peine ; et, suivant mon humble jugement, je le dis sauf votre bon plaisir, et non pour vous contrarier, monsieur, il a richement mérité — d'être joué comme les autres.

VOLPONE.

Sur ma foi! je pense de même, d'après ce que je l'ai entendu dire en finissant.

MOSCA. ,

Oh! mais auparavant, monsieur; si vous l'aviez entendu d'abord diviser son sujet sous certains chefs, exagérer, employer des figures pleines de véhémence ! — Je le voyais à l'instant d'être obligé de changer de chemise; — et faisant tout cela par pure affection, sans espoir de gain. —

VOLPONE.

C'est juste. Je ne puis, Mosca, le récompenser comme je le voudrais; non, pas encore, mais pour l'amour de toi et à ta prière, je commencerai dès à présent — à les tourmenter tous, — à l'instant même.

MOSCA.

Mon cher monsieur !

VOLPONE.

Appelle le nain et l'eunuque..

MOSCA.

Castrone! Nano!

(Castrone et Nano entrent.)

NANO.

Nous voici.

VOLPONE.

Aurons-nous une parade à présent?

MOSCA.

Comme il vous plaira, monsieur.

VOLPONE, à Nano et Castrone.

Sortez tous deux à l'instant et répandez dans toute la ville le bruit que je suis mort. Parlez avec assurance et sérieusement, m'entendez-vous? Dites que ma mort a été accélérée par le chagrin que m'a causé cette affaire.

(Castrone et Nana sortent.)

MOSCA.

Quel est votre dessein, monsieur?

VOLPONE.

Oh! à cette nouvelle, mon vautour, ma corneille, mon corbeau, ma louve, tous vont accourir ici affamés et pleins d'espoir de ronger la charogne.

MOSCA.

Et voir alors qu'ils n'y peuvent toucher!

VOLPONE.

C'est cela. Tu mettras une robe et tu agiras comme si tu étais mon héritier ; tu leur montreras un testament. Ouvre cette cassette et donne-m'en un de ceux qui sont, en blanc, j'y mettrai ton nom sur-le-champ.

MOSCA.

Ce sera une excellente scène, monsieur.

(Il lui donne un papier.)

VOLPONE.

Oui, quand ils ouvriront la bouche, trouver qu'ils n'avalent que du vent !

MOSCA.

Sans doute.

VOLPONE.

Et ne manque pas de bien les tourmenter. Dépêche-toi, mets une robe.

MOSCA *mettant une robe.*

Mais, monsieur, s'ils me demandaient à voir le corps ?

VOLPONE.

Dis-leur que la corruption s'y est mise.

MOSCA.

Je leur dirai, monsieur, qu'il sentait si mauvais que j'ai été obligé de le faire mettre à l'instant dans un cercueil et de l'envoyer hors de la maison.

VOLPONE.

Tout ce que tu voudras. — Tiens, voici mon testament. Mets un bonnet, prends plume et encre, place devant toi un registre et des papiers, aie l'air de faire l'inventaire de mes biens. Je me tiendrai sur un tabouret derrière ce rideau, et je jetterai sur eux un coup d'œil de temps en temps pour voir quelle mine ils auront et par quels degrés le sang abandonnera leurs joues. Oh ! j'aurai besoin de me tenir les côtés de rire.

MOSCA, *mettant un bonnet, préparant une table.*

Votre avocat ne saura que dire à cela.

VOLPONE.

Cela émoussera le fil de son éloquence.

MOSCA.

Mais votre Clarissimo, le vieux dos rond, il se roulera comme fait un cloporte quand on le touche.

VOLPONE.

Et Corvino !

MOSCA.

Oh! monsieur, attendez-vous à le voir demain matin courir dans toutes les rues avec une corde et un poignard; il en perdra l'esprit. Et la belle dame qui est venue à l'audience rendre faux témoignage en votre faveur !

VOLPONE.

Oui, et qui m'a embrassé devant les pères de l'état, quand j'avais le visage couvert d'huile.

MOSCA.

Et de sueur, monsieur. Mais votre or a une vertu si puissante qu'il dissipe toutes les mauvaises odeurs; il change les traits les plus difformes et les rend aimables. On dirait que c'est cette étrange ceinture dont parlent les poètes. Jupiter lui-même n'aurait pu inventer un meilleur déguisement pour passer à travers les gardes d'Acrisius. C'est l'or qui distribue dans tout le monde la grâce, la jeunesse et la beauté.

VOLPONE.

Je crois qu'elle m'aime.

MOSCA.

Qui? la dame dont je parlais? elle est jalouse , monsieur.

VOLPONE.

Le crois-tu?

(*On frappe à la porte.*)

MOSCA.

Écoutez! voici déjà quelqu'un.

VOLPONE.

Vois qui c'est.

MOSCA.

C'est le vautour ; c'est lui qui a le nez le plus fin.

VOLPONE.

Vite à mon poste; et toi, mets-toi à ta place.

(Il se cache derrière le rideau.)

MOSCA.

Me voilà prêt.

VOLPONE.

Joue ton rôle avec soin, Mosca, et tourmente-les comme il faut.

(Voltore entre.)

VOLTORE.

Eh bien! mon cher Mosca?

MOSCA, *écrivant.*

Neuf tapis de Turquie

VOLTORE.

Faisant un inventaire! c'est bien.

MOSCA.

Deux lits complets

VOLTORE.

Où est le testament? que je lise pendant ce temps-là.

(Des domestiques entrent, amenant Corbaccio dans une chaise à porteurs.)

CORBACCIO.

Ouvrez-moi la portière et retournez à la maison.

(Les domestiques sortent.)

VOLTORE.

Vient-il ici pour nous gêner?

MOSCA.

Deux pièces de drap d'or

CORBACCIO.

Tout est-il fini, Mosca?

MOSCA.

Huit autres de velours de différentes couleurs

VOLTORE.

Je lui sais bon gré des soins qu'il prend.

CORBACCIO.

Ne m'entends-tu pas?

(*Corvino entre.*)

CORVINO.

Ah! l'heure est-elle arrivée, Mosca?

VOLPONE, *regardant derrière le rideau.*

Oui, les voilà rassemblés.

CORVINO.

Que font ici cet avocat et ce Corbaccio?

CORBACCIO.

Que font ici ces gens-là?

(*Lady Would-be entre.*)

LAD Y WOULD-BE.

Mosca! le fil de ses jours est-il rompu?

MOSCA.

Huit armoires pleines de linge

VOLPONE.

Oh! ma belle dame Would-be, elle aussi!

CORVINO.

Mosca, donne-moi le testament, pour que je le leur montre et que nous en soyons débarrassés.

MOSCA, *passant le testament, avec un air d'insouciance, par-dessus son épaule.*

Tenez ! — Six armoires de linge de table, quatre de linge damassé.

CORBACCIO.

Est-ce là le testament?

MOSCA.

Lits de plumes et traversins

VOLPONE.

Excellent! fais toujours l'affaire. Maintenant ils commencent à s'inquiéter, ils ne pensent seulement pas à moi. Voyez, voyez, voyez, comme leurs yeux courent sur ce long

parchemin pour y chercher le nom de mon héritier et les legs qui ont été faits.

MOSCA.

Dix paires de cordons de rideaux

VOLPONE.

Pour se pendre, Mosca, à moins qu'ils ne prennent leurs jarretières. Maintenant leurs espérances rendent le dernier soupir.

VOLTORE.

Mosca nommé héritier!

CORBACCIO.

Que dites-vous ?

VOLPONE.

Mon avocat est muet ; et voyez mon commerçant! il a appris quelque étrange tempête, un bâtiment a fait naufrage. Il se trouve mal... et milady s'évanouira. Quant au vieux à vue trouble, il n'est pas encore sur le pinacle du désespoir.

CORBACCIO.

Ils ont tous deux perdu toute espérance ; je suis sûr que c'est moi qui suis l'héritier.

(Il prend le testament.)

CORVINO.

Mais, Mosca...

MOSCA..

Deux armoires...

CORVINO.

Ceci est-il sérieux?

MOSCA.

L'une en ébène,..

CORVINO.

Ou ne cherchez-vous qu'à me tromper ?

MOSCA.

L'autre en nacre de perle. — Je suis très occupé. Sur ma foi ! c'est une fortune qui me tombe sur les bras, — Item, une salière en agate, — sans que je l'aie cherchée.

LADY WOULD-BE.

L'entendez-vous, monsieur?

MOSCA.

Une boîte à parfumer, — Silence, je vous prie; vous voyez que je suis en affaire, — faite d'onyx.

LADY WOULD-BE.

Comment?

MOSCA.

Demain ou après-demain j'aurai le loisir de vous parler à tous.

CORVINO.

Est-ce là que se terminent mes grandes espérances?

LADY WOULD-BE.

Monsieur, il me faut une meilleure réponse.

MOSCA.

Morbleu! madame, vous en aurez une. Sortez de ma maison, je vous prie. Mais que vos regards ne me menacent pas d'une tempête. Écoutez-moi : souvenez-vous de ce que vous m'avez offert pour vous faire nommer héritière ; allez y réfléchir. Songez aussi à ce que vous m'avez dit que vos plus grandes dames faisaient pour de l'argent; pourquoi n'en feriez-vous pas autant ? Suffit ! retournez chez vous, et traitez bien le pauvre sir Politick, votre mari. de peur que je ne lui apprenne le mot de quelques énigmes. Partez, et livrez-vous à la tristesse.

(Lady Would-be sort.)

VOLPONE.

Le charmant diable !

CORVINO.

Mosca, un mot, je vous prie.

MOSCA.

Quoi vous n'êtes pas encore parti? il me semble que vous auriez dû donner l'exemple aux autres. Pourquoi restez-vous ici? Quelle est votre idée? que vous promettez-vous ? Ne savez-vous pas que je vous connais pour un âne ; que je sais que vous auriez volontiers été cornard, si la fortune l'avait permis, et que vous vous êtes déclaré cocu en propres termes ? — Cette perle était à vous, direz-vous? c'est la vérité. Et ce diamant? je ne le nierai pas, et je vous en remercie. Et beaucoup d'autres choses? cela peut-être. Eh bien! croyez que ces bonnes œuvres peuvent servir à cacher les mauvaises. Je ne vous trahirai pas, quoique vous soyiez un homme extraordinaire, puisque vous n'êtes cocu que de nom. Suffit, retirez-vous, et livrez-vous aussi à la tristesse , ou devenez fou.

(Corvino sort.)

VOLPONE.

Délicieux Mosca ! comme sa coquinerie lui sied bien!

VOLTORE.

Certainement il trompe tous ces gens-là pour moi.

CORBACCIO.

Mosca nommé héritier!

VOLPONE.

Ah! ses quatre yeux l'ont trouvé!

CORBACCIO.

J'ai été trompé, joué par un vil parasite ! Drôle, tu t'es moqué de moi.

MOSCA.

Oui, monsieur; N'ouvrez pas la bouche, ou je vous arracherai la seule dent qui vous reste. N'est-ce pas vous qu'une cupidité sordide a amené ici depuis trois ans si souvent sur vos trois jambes, le nez en l'air, renflant dans l'espoir de trouver une proie? N'est-ce pas vous qui m'auriez volontiers payé pour que j'empoisonnasse mon patron? N'est-ce pas vous, aujourd'hui même, en pleine cour, qui avez déclaré que vous déshéritiez votre fils et qui vous êtes parjuré ? Retournez chez vous, mourez et tombez en pourriture! si vous croassez une syllabe, je dirai tout. Adieu, appelez vos porteurs. (*Corbaccio sort*) Partez, partez, puante charogne.

VOLPONE.

Excellent coquin !

VOLTORE.

Maintenant mon fidèle Mosca, je reconnais ta constance....

MOSCA.

Monsieur ?

VOLTORE.

Et ta sincérité.

MOSCA, *écrivain*.

Une table de porphyre. — Je suis surpris que vous soyez si importun.

VOLTORE.

Tu n'as plus besoin de feindre, ils sont partis.

MOSCA.

Quoi ! comment ! Qui êtes-vous ? qui vous a prié de venir ici? Oh ! je vous demande pardon , respectable avocat ! De bonne foi, je suis fâché pour vous que le hasard, qui m'a été favorable, vous ait privé d'une récompense que vos travaux méritaient si bien, comme

je dois le dire. Mais je vous proteste, monsieur, que cette bonne fortune m'est tombée du ciel ; et je souhaiterais même qu'elle ne me fût pas arrivée, si ce n'est qu'il faut respecter la volonté du défunt. Sur ma foi ! ma consolation, c'est que vous n'en avez pas besoin. Grace à l'éducation que vous avez reçue , monsieur, vous avez un talent qui ne vous laissera jamais manquer de rien, tant qu'il y aura des hommes et de la perversité parmi eux. Je donnerais toute ma fortune pour en posséder la moitié... Monsieur, si jamais j'ai quelque procès,— quoique j'espère n'en jamais avoir,—toutes mes affaires étant si simples et si claires, je prendrai la liberté de réclamer votre secours bruyant, et,— comprenez-moi bien,—je vous paierai alors vos honoraires. En attendant, vous qui connaissez si bien les lois, je sais que vous avez trop de conscience pour désirer avoir ce qui m'appartient. Mon cher monsieur, je vous remercie de la pièce d'argenterie que vous m'avez donnée ; cela aidera un jeune homme à monter son ménage. — Sur ma foi ! vous avez l'air d'être constipé : je vous conseille de vous retirer chez vous et de prendre un purgatif.

(*Voltore sort.*)

VOLPONE, sortant de derrière le rideau.

Dis-lui de manger un bon plat de laitues³³ , malin Mosca, toi qui les a si bien tourmentés, laisse-moi t'embrasser ! Que ne puis-je te métamorphoser en une Vénus ! Mosca, mets mon costume de Clarissimo, promène-toi dans les rues, montre-toi partout, continue à les tourmenter. Ce n'est pas tout ; il faut pousser les choses encore plus loin. Qui voudrait avoir perdu un tel plaisir !

MOSCA.

Je crois que ce plaisir les tuera.

VOLPONE.

Oh ! ils revivront en apprenant que je me porte bien. Si je pouvais imaginer quelque déguisement sous lequel je me présenterais devant eux, et leur ferais des questions ! Comme je m'attacherais à leurs pas pour les tourmenter encore !

MOSCA.

J'ai votre affaire, monsieur.

VOLPONE.

Vraiment !

MOSCA.

Oui, monsieur. Je connais un Commandadore qui vous ressemble parfaitement ; je le griserai et je vous apporterai son costume.

VOLPONE.

Excellent déguisement ! cette idée est digne d'être éclosée dans ton cerveau. Quel tourment je vais être pour eux !

MOSCA.

Il faut vous attendre à des malédictions, monsieur.

VOLPONE.

Jusqu'à ce qu'ils en crèvent ; mais le renard ne s'en trouve que mieux quand on maudit ses ruses.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le théâtre représente une antichambre dans la maison de sir Politick Would-Be.

PEREGRINE , déguisé, TROIS COMMERÇANTS

PEREGRINE.

Suis-je assez bien déguisé?

PREMIER COMMERÇANT.

Je vous en réponds.

PEREGRINE.

Je n'ai d'autre dessein que de l'effrayer.

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Si vous pouviez l'embarquer, cela serait excellent.

TROISIÈME COMMERÇANT.

Oui, pour Zante ou pour Alep.

PEREGRINE.

Oui, et faire imprimer ses aventures dans le Recueil des Voyages ! et donner ses mensonges comme des vérités. Eh bien ! messieurs, quand j'aurai été quelques instants avec lui et que vous jugerez la conversation suffisamment échauffée, vous entrerez.

PREMIER COMMERÇANT.

Fiez-vous à nos soins.

(Les commerçants sortent ; une femme de chambre entre.)

PEREGRINE.

Je vous salue, belle dame ; sir Politick est-il chez lui.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je n'en sais rien monsieur.

PEREGRINE.

Je vous prie de lui dire qu'un négociant désire lui parler pour affaire très pressante.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je vais voir s'il y est, monsieur.

(*Elle sort.*)

PEREGRINE.

Je vous en prie. — Il me paraît que toute la famille se compose de femmes.

(*La femme de chambre revient.*)

LA FEMME DE CHAMBRE.

Monsieur, mon maître dit qu'il a d'importantes affaires d'état qui l'occupent entièrement. Vous pourrez le voir une autre fois.

PEREGRINE.

Je vous prie de retourner lui dire que, quoique ces affaires l'occupent entièrement, l'avis que je viens lui donner exige sa présence. (*La femme de chambre sort.*) Quelle peut être maintenant sa grave affaire d'état ? quelque recette pour faire à Venise des saucissons de Boulogne en supprimant un des ingrédients ?

(*La femme de chambre rentre.*)

LA FEMME DE CHAMBRE.

Monsieur, mon maître dit qu'il voit, à votre mot avis, que vous n'êtes pas un homme d'état, et par conséquent il vous prie de l'attendre.

PEREGRINE.

Ma chère, allez lui dire, je vous prie, que je n'ai pas lu autant de proclamations que lui, et que je ne les ai pas étudiées comme lui pour y apprendre des mots. — Mais il daigne venir, le voici.

(*La femme de chambre sort; sir Politick entre.*)

SIR POLITICK.

Monsieur, je dois vous prier d'être assez bon pour m'excuser. Il y a eu ce matin un démêlé désagréable entre milady et moi, et je rédigeais une apologie pour lui donner toute satisfaction, quand vous êtes arrivé.

PEREGRINE.

Monsieur, je suis fâché d'avoir à vous annoncer des nouvelles encore plus désagréables. Le jeune homme que vous avez rencontré aujourd'hui sur le pont, et qui vous a dit qu'il ne faisait que d'arriver...

SIR POLITICK.

Oui, oui, était une courtisane, une coureuse des rues ?

PEREGRINE.

Non, monsieur; c'était un espion chargé de vous surveiller. Il a fait rapport au sénat que vous lui avez dit que vous aviez un projet pour vendre l'État de Venise aux Turcs...

SIR POLITICK.

Juste ciel !

PEREGRINE.

Et, d'après sa déclaration, des mandats ont été signés pour vous arrêter et pour examiner vos papiers dans votre cabinet.

SIR POLITICK.

Hélas ! monsieur, je n'en ai d'autres que des notes prises dans des comédies...

PEREGRINE.

Tant mieux pour vous, monsieur.

SIR POLITICK.

Et quelques essais. Que ferai-je ?

PEREGRINE.

Monsieur, le mieux serait de vous cacher dans une caisse à sucre, ou, si vous pouviez vous pelotonner, un panier à figues serait excellent, et je pourrais vous faire transporter à bord d'un navire.

SIR POLITICK.

Mais, monsieur, je ne parlais ainsi que pour parler.

(*On frappe à la porte.*)

PEREGRINE.

Écoutez !... Les voici.

SIR POLITICK.

Je suis perdu.

PEREGRINE.

Que ferez-vous, monsieur ? N'avez-vous pas quelque tonneau à raisins, dans lequel vous puissiez vous cacher ? Ils vous mettront à la torture ; il faut prendre un parti promptement.

SIR POLITICK.

Monsieur, j'ai une invention...

TROISIÈME COMMERÇANT, *en dehors.*

Sir Politick Would-be !

DEUXIÈME COMMERÇANT, *en dehors.*

Où est-il ?

SIR POLITICK.

Un engin que j'ai songé à préparer d'avance...

PEREGRINE.

Quel est-il ?

SIR POLITICK.

Je ne pourrai jamais supporter la torture !

Morbleu ! monsieur, c'est une écaille de tortue, très convenable pour une pareille extrémité. Aidez-moi, je vous prie, monsieur; j'y trouverai place pour mes jambes. Ayez la bonté de la placer sur moi, monsieur. (*Sir Politick se couche par terre et Pérégrine le couvre de l'écaille de tortue.*) Avec ce bonnet et ces gants noirs, je resterai là jusqu'à ce qu'ils soient partis.

PEREGRINE.

Et vous appelez cela une invention ?

SIR POLITICK.

Sortie de mon cerveau. — Mon cher monsieur, dites aux femmes de milady de brûler mes papiers.

(*Pérégrine sort; tes trois commerçants entrent.*)

PREMIER COMMERÇANT.

Où est-il caché?

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Nous le trouverons ; il faut que nous le trouvions.

TROISIÈME COMMERÇANT.

Où est son cabinet?

(*Pérégrine rentre.*)

PREMIER COMMERÇANT.

Qui êtes-vous, monsieur?

PEREGRINE.

Je suis un négociant, et je suis venu ici pour voir cette tortue.

TROISIÈME COMMERÇANT.

Comment?

PREMIER COMMERÇANT.

Par saint Marc ! Quelle est cette espèce de bête?

PEREGRINE.

C'est un poisson.

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Qui est venu ici ?

PEREGRINE.

Vous pouvez le battre, marcher sur lui; il porterait un chariot.

PREMIER COMMERÇANT.

Quoi ! un chariot pourrait lui passer sur le corps !

PEREGRINE.

Oui, monsieur.

TROISIÈME COMMERÇANT.

Sautons-lui sur le dos.

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Ne peut-il marcher?

PEREGRINE.

Il rampe, monsieur.

PREMIER COMMERÇANT.

Voyons-le ramper.

PEREGRINE.

Non, mon bon monsieur, vous le blesseriez.

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Morbleu ! je le verrai ramper, ou je lui percerai les entrailles.

TROISIÈME COMMERÇANT.

Venu ici !

PEREGRINE, *à part, à sir Politick*

Je vous en prie, monsieur, rampez un peu.

PREMIER COMMERÇANT.

En avant !

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Encore plus loin.

PEREGRINE.

Mon cher monsieur, rampez !

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Il faut que nous voyions ses jambes.

(*Ils retournent l'écaille et découvrent sir Politick.*)

TROISIÈME COMMERÇANT.

Sur ma foi, ce poisson a des jarretières !

PREMIER COMMERÇANT.

Oui vraiment, et des gants !

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Est-ce là votre fameuse tortue?

PEREGRINE, *se découvrant.*

Maintenant, sir Politick, nous sommes quittes. Vous me trouverez préparé pour votre prochain projet. Je suis fâché des funérailles de vos notes, monsieur.

PREMIER COMMERÇANT.

Ce serait un spectacle digne de figurer dans Fleet-Street³⁴ .

DEUXIÈME COMMERÇANT.

Oui, pendant les vacances.

PREMIER COMMERÇANT.

Ou à Smithfield, pendant la foire.

TROISIÈME COMMERÇANT.

Il me semble que c'est un spectacle peu divertissant.

PEREGRINE.

Adieu, très politique tortue.

(*Pérégrine et les commerçants sortent; la femme de chambre rentre.*)

SIR POLITICK.

Où est milady? sait-elle ce qui vient de se passer?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je n'en sais rien, monsieur.

SIR POLITICK.

Informez-vous-en. — Ah! je serai la fable de tous les festins ; on mettra cette histoire dans les gazettes, les mousses riront à mes dépens, et, ce qui est encore pire, on en parlera même aux tables d'hôte.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Milady est rentrée avec un air très mélancolique, monsieur; et elle dit qu'elle va s'embarquer sur-le-champ par raison de santé.

SIR POLITICK.

Et j'en ferai autant pour fuir à jamais ce pays et ce climat, rampant avec ma maison sur mon dos ; et je crois que je ferai bien de rentrer ma pauvre tête sous mon écaille politique.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Volpone.

VOLPONE, *en costume de commandadore*, MOSCA, *en habit de clarissimo*.

VOLPONE.

Lui ressemblé-je bien?

MOSCA.

Vous êtes lui-même, monsieur ; personne au monde ne pourrait vous distinguer de lui.

VOLPONE.

Bien!

MOSCA.

Mais moi, que suis-je ?

VOLPONE.

De par le ciel! un véritable Clarissimo. Tu fais honneur à cet habit. C'est dommage que tu ne sois pas né pour le porter.

MOSCA, *à part.* .

Si je puis conserver celui que je porte, c'est tout ce que je demande.

VOLPONE.

J'irai d'abord voir ce qui se passe de nouveau à la cour de justice.

(*Il sort.*)

MOSCA.

Allez, allez! — Voilà mon renard hors de son terrier, et avant qu'il y rentre je lui ferai maudire son déguisement, à moins qu'il n'entre en composition avec moi. — Androgyno! Castrone! Nano!

(*Androgyno, Castrone et Nano entrent.*)

TOUS TROIS.

Nous voici.

MOSCA.

Allez vous divertir dans les rues; partez, amusez-vous bien. (*ils sortent.*) Bon! maintenant j'ai les clefs, et je suis en possession. Puisqu'il veut mourir avant son temps je l'enterrerai, ou j'y gagnerai quelque chose. Je suis son héritier, et je soutiendrai cette qualité jusqu'à ce qu'il vienne à partage tout au moins. Si je lui prenais tout, ce ne serait qu'un tour bien joué ; personne ne le regarderait comme un péché. Il doit payer son divertissement. C'est ce qu'on appelle la trape du renard.

(*Il sort*)

SCÈNE IV.

Le théâtre représente une rue.

CORBACCIO, CORVINO.

CORBACCIO.

On dit que la cour est assemblée.

CORVINO.

Par égard pour notre réputation à tous deux, il faut soutenir la vérité de tout ce que nous avons dit.

CORBACCIO.

Quoi ! je n'ai rien dit qui ne soit vrai ; mon fils m'aurait tué.

CORVINO.

C'est vrai, je l'avais oublié. (*à part.*) Quant à moi, je sais fort bien que je n'ai dit que des mensonges. (*haut.*) Mais le testament, monsieur.

CORBACCIO.

Oh ! ayez patience; il me le paiera, à présent que son patron est mort.

(*Volpone entre.*)

VOLPONE, *à part*

Corvino et Corbaccio! (*à Corvino*) Monsieur, je vous fais mes félicitations.

CORVINO.

De quoi?

VOLPONE.

De la bonne fortune soudaine qui vient de vous arriver.

CORBACCIO.

Comment?

VOLPONE.

Et personne ne sait pourquoi, — par la mort du vieux Volpone, monsieur.

CORBACCIO.

Retire-toi, maudit drôle !

VOLPONE.

Que votre immense fortune ne vous rende pas furieux, monsieur.

CORBACCIO.

Va-t-en, misérable !

VOLPONE.

Pourquoi, monsieur?

CORBACCIO.

Te moques-tu de moi?

VOLPONE.

Vous vous moquez du monde, monsieur. N'avez-vous pas fait un échange de testaments?

CORBACCIO.

Éloigne-toi, coquin !

VOLPONE.

Oh ! c'est sans doute vous qui êtes l'héritier, signor Corvino? Sur ma foi ! vous portez fort bien votre bonne fortune; elle ne vous fait pas perdre l'esprit. J'aime à voir votre fermeté; vos richesses ne vous ont pas gonflé d'orgueil. On en verrait dont la tête fermenterait comme le vin dans une cuve, après une telle vendange. Vous a-t-il laissé tout, monsieur?

CORVINO.

Va-t-en, drôle !

VOLPONE.

Il est vrai que votre femme a prouvé qu'elle n'était qu'une femme ; mais que vous importe? Vous êtes riche, vous avez de beaux biens; cela doit vous consoler de cet accident, monsieur,— à moins que Corbaccio n'ait une part à la succession.

CORBACCIO.

Retire-toi, misérable !

VOLPONE.

Vous ne voulez pas en convenir, monsieur? Eh bien ! c'est un trait de sagesse. C'est ce que font tous les joueurs; ils dissimulent à tous les yeux. Personne n'aime à avoir l'air de gagner. (*Corvino et Corbaccio sortent.*) Ah ! voici mon vautour, le bec levé et reniflant l'air.

VOLTRE.

Dépouillé ainsi par un parasite, par un va-nu-pieds qui ferait des commissions et userait ses jambes pour un morceau de pain ! Fort bien; mais ce que je ferai...

VOLPONE.

La cour vous attend, monsieur. Je me réjouis, monsieur, du bonheur de Votre Seigneurie ; la richesse ne pouvait tomber dans des mains plus savantes, qui entendissent mieux le maniement des...

VOLTRE.

Que voulez-vous dire?

VOLPONE.

Je veux prier Votre Seigneurie de m'accorder le petit bâtiment dégradé qui est au bout de votre longue rangée de maisons, près de la Piscaria. Du temps de Volpone, votre prédécesseur, avant qu'il fut malade, c'était le plus joli petit mauvais lieu et le mieux achalandé qui fut à Venise ; personne n'en parlait mal ; mais il a éprouvé le même sort que son maître et l'édifice est tombé en ruines comme le corps du propriétaire.

VOLTRE.

Allons, monsieur, trêve de bavardage.

VOLPONE.

Si vous voulez seulement me promettre la préférence à prix égal, je n'ajouterai pas un mot. C'est une bagatelle pour vous, monsieur, un loyer de bouts de chandelles, comme Votre docte Seigneurie ne l'ignore pas.

VOLTRE.

Qu'est-ce que je n'ignore pas?

VOLPONE.

Que vos richesses sont inépuisables, monsieur. Puisse Dieu les diminuer !

VOLTRE.

Tu te méprends, drôle! Quoi! te joues-tu de mon infortune?

(*il sort.*)

VOLPONE.

Que le ciel vous bénisse, monsieur ! je voudrais que vous en eussiez davantage. — Maintenant, allons rejoindre les deux autres au coin de la rue voisine.

(Il sort.)

SCÈNE V.

le théâtre représente une autre rue.

CORBACCIO, CORVINO.

(Mosca traverse le théâtre et passe devant eux.)

CORBACCIO.

Voyez ! impudent coquin! voyez-le porter notre costume

CORVINO.

Je voudrais que mes yeux devinssent pour lui des balles de pistolet.

(Volpone entre.)

VOLPONE.

Mais ce qu'on dit du parasite est-il vrai, monsieur?

CORBACCIO.

Monstre! viens-tu encore nous tourmenter ?

VOLPONE.

De bonne foi, monsieur, je suis fâché au fond du cœur qu'une grave barbe de la longueur de la vôtre ait été jouée de cette manière. Je n'ai jamais pu souffrir les cheveux de ce parasite; il me semblait que son nez annonçait la fourberie, qu'il y avait dans son air quelque chose qui promettait la ruine d'un Clarissimo.

CORBACCIO.

Scélérat !

VOLPONE.

Il me semble pourtant que vous, signor Corvino, qui connaissez le commerce mieux que personne au monde, qui êtes un négociant plein d'esprit, dont le nom rappelle celui d'un superbe oiseau, vous n'auriez pas dû chanter votre honte et laisser tomber votre fromage pour apprêter à rire au renard en vous voyant le bec vide.

CORVINO.

Drôle ! vous croyez que dire des injures est le privilège de votre place, avec votre insolent bonnet rouge que ces deux sequins semblent vous clouer sur la caboche³⁵. Approchez; vous verrez que j'oserai vous battre; approchez.

VOLPONE.

Je ne suis pas pressé, monsieur; je connais parfaitement votre courage, puisque vous avez

osé publier ce que vous êtes.

CORVINO.

Attendez-moi, je voudrais vous parler.

VOLPONE.

Une autre fois, monsieur, une autre fois.

CORVINO.

Non, sur-le-champ.

VOLPONE.

Juste ciel, monsieur ! Il ne serait pas sage de braver la fureur d'un cornard au désespoir.

(Comme il s'enfuit, Mosca entre.)

CORBACCIO.

Quoi ! le voilà encore !

VOLPONE.

Cours à eux, Mosca ; sauve-moi.

CORBACCIO.

L'air est infecté partout où il se trouve.

CORVINO.

Évitons-le.

(Il sort avec Corbaccio.)

VOLPONE.

Excellent basilic ! Attaque le vautour à présent...

(Voltore entre.)

VOLTORE.

Eh bien ! mouche à charogne, c'est votre été maintenant, mais votre hiver viendra.

MOSCA.

Bon avocat, ne raillez pas ainsi, je vous prie, et ne menacez pas d'une manière si déplacée ; c'est faire un solécisme, comme dit la belle dame. Mettez un béguin de plus, car votre cervelle est éventée.

(Il sort.)

VOLTORE.

Fort bien, monsieur.

VOLPONE.

Voulez-vous que je batte cet insolent coquin , que je jette de la boue sur les premiers beaux habits qu'il ait jamais portés?

VOLTORE.

C'est sans doute quelque officier de la cour.

VOLPONE.

Véritablement, monsieur, la cour vous attend. Je suis furieux qu'un mulet, qui n'a jamais lu Justinien, ait pu damer le pion à un avocat. N'aviez-vous pas quelque moyen subtil pour éviter d'être joué par un pareil homme ? J'espère que vous plaisantez, monsieur, et qu'il n'en a rien fait. Vous vous entendez avec lui pour jeter de la poudre aux yeux des autres. C'est vous qui êtes l'héritier.

VOLTORE.

Voilà un drôle bien étrange, un officieux bien fatigant ! — Tu lasses ma patience.

VOLPONE.

Je sais qu'il est impossible qu'on vous en fasse accroire, monsieur ; l'esprit humain ne saurait y réussir. Vous êtes si savant, si prudent; et il est juste que la science et la richesse marchent ensemble.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Le théâtre représente le Scrutineo, ou la chambre du Sénat.

LES JUGES, LE GREFFIER, BONARIO , CÉLIE , CORBACCIO, CORVINO, DES
OFFICIERS DE JUSTICE.. etc.

PREMIER JUGE.

Toutes les parties sont-elles ici?

LE GREFFIER.

Toutes, à l'exception de l'avocat.

DEUXIÈME JUGE.

Et le voici qui vient.

(Voltore entre avec Volpone.)

PREMIER JUGE.

Faites-les avancer pour qu'ils entendent leur sentence.

VOLTORE.

Très honorés pères de l'état, que votre pitié l'emporte une fois sur votre justice, et qu'elle

pardonne... J'en perds l'esprit !

VOLPONE, *à part.*

Que va-t-il faire?

VOLTORE.

Je ne sais à qui m'adresser d'abord, ou à Vos Seigneuries, ou aux innocents que...

CORVINO, *à part.*

Va-t-il se trahir lui-même?

VOLTORE.

Que j'ai également calomniés par excès de cupidité...

CORVINO.

Il a perdu l'esprit.

CORBACCIO.

Que veut dire cela?

CORVINO.

Il a le diable au corps.

VOLTORE.

Et poussé par les remords de ma conscience, je me jette à vos pieds pour implorer mon pardon.

PREMIER ET DEUXIÈME JUGES.

Levez-vous,

CÉLIE.

O ciel ! comme tu es juste.

VOLPONE , *à part.*

Je suis pris dans mes propres filets.

CORVINO, *à Corbaccio.*

Soyez ferme, monsieur ; il n'y a que l'impudence qui puisse nous sauver.

PREMIER JUGE.

Parlez.

UN COMMANDADORE.

Silence !

VOLTORE.

Ce n'est pas la colère, Révérents Seigneurs, c'est ma conscience, ma conscience seule, qui

me fait dire la vérité en ce moment. — Ce parasite, ce misérable a été l'instrument de tout ce qui s'est passé.

PREMIER JUGE.

Où est ce drôle? Qu'on l'aille chercher.

VOLPONE.

J'y vais.

(Il sort)

CORVINO

Graves pères de l'état, cet homme a perdu l'esprit, il vient d'en convenir lui-même ; car espérant être héritier du vieux Volpone, qui vient de mourir...

TROISIÈME JUGE.

Comment !

DEUXIÈME JUGE.

Volpone est-il mort?

CORVINO.

Mort, graves seigneurs.

BONARIO.

Vengeance du ciel !

PREMIER JUGE.

Un instant ! ce n'était donc pas un imposteur.

VOLTRE.

Oh! non, non! c'est le parasite, graves seigneurs.

CORVINO.

Il ne parle ainsi que par pure envie, parce que le serviteur du défunt est ce qu'il aurait voulu être lui-même. Plaise à Vos Seigneuries, voilà la vérité. Ce n'est pas que je veuille justifier l'autre ; il peut aussi avoir quelque chose à se reprocher.

VOLTRE.

Oui, à l'égard de vos espérances, comme des miennes, Corvino ; mais j'userai de modération. Qu'il plaise à votre sagesse, graves seigneurs, d'examiner ces notes et de les comparer ensemble : aussi vrai que j'espère mon pardon, elles vous feront connaître clairement la vérité.

CORVINO.

Il est possédé du démon.

BONARIO.

Ou c'est vous dont le diable a pris possession.

QUATRIÈME JUGE.

Nous avons eu tort de l'envoyer chercher par un officier de justice, s'il est héritier de Volpone.

DEUXIÈME JUGE.

D'envoyer chercher qui ?

QUATRIÈME JUGE.

Celui qu'ils appellent parasite.

TROISIÈME JUGE.

Sans doute... c'est un homme qui possède maintenant de grands biens.

QUATRIÈME JUGE, *au greffier.*

Allez vous informer de son nom, et dites-lui que la cour désire sa présence, uniquement pour éclaircir quelques doutes.

(Le greffier sort.)

DEUXIÈME JUGE.

Nous sommes dans un labyrinthe.

PREMIER JUGE, *à Corvino.*

Persistez-vous dans votre première déclaration ?

CORVINO.

Mes biens, ma vie, mon honneur...

BONARIO.

Où est-il ?

CORVINO.

En dépendent.

PREMIER JUGE, *à Corbaccio.*

En dites-vous autant ?

CORBACCIO.

Cet avocat est un fourbe ; il a la langue fourchue.

DEUXIÈME JUGE.

Répondez directement.

CORBACCIO.

Et il en est de même du parasite.

PREMIER JUGE.

Il y a confusion dans tout ceci.

VOLTRE.

Je prie Vos Seigneuries de jeter seulement les yeux sur ces pièces.

(Il leur donne quelques papiers.)

CORVINO.

Ne croyez rien de ce que l'esprit de mensonge y a écrit, graves seigneurs ; il est impossible qu'il ne soit pas possédé.

SCÈNE VII.

Le théâtre représente une rue.

VOLPONE.

Faire moi-même un nœud coulant pour mon cou et y passer la tête en riant, de pure gaîté de cœur, lorsque j'étais à peine hors d'embarras, libre, tranquille ! Quel sot démon s'était emparé de mon cerveau quand j'imaginai ce beau projet et que Mosca m'y confirma ? La veine est ouverte ; il faut qu'il m'aide à la fermer, ou le sang en coulera jusqu'à la mort. *(Nano, Androgyno et Castrone entrent.)* Comment ! Qui vous a permis de sortir ? Où allez-vous ? acheter du pain d'épices ? noyer de jeunes chats ?

NANO.

Monsieur, maître Mosca nous a dit de sortir de la maison pour aller nous divertir, et il en a pris les clefs.

ANDROGYNO.

Oui.

VOLPONE.

Maître Mosca a pris les clefs ! Comment ! Eh bien ! me voilà encore plus avant dans le borbier. Voilà le résultat de mes beaux projets ! Il faut que je danse, mais on me fait payer les violons bien cher ! Vil misérable ! n'avoir pu jouir avec modération de ma bonne fortune ! Non, il a fallu les railler, rire à leurs dépens.—Allez le chercher ; il est possible que ses intentions ne soient pas ce que mes craintes supposent. Dites-lui de venir me joindre à l'instant même à la cour de justice ; je vais y retourner sur-le-champ et tâcher de regagner l'avocat en lui donnant de nouvelles espérances. Je me suis perdu en provoquant son ressentiment.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente le Scrutineo.

LES JUGES, BONARIO, CÉLIE, CORBACCIO, DES OFFICIERS DE JUSTICE; etc.

PREMIER JUGE.

Tout cela ne pourra jamais se concilier. (*montrant les papiers.*) Il déclare ici qu'on a calomnié le jeune homme et que la dame a été conduite chez Volpone contre son gré, par son mari qui l'y a laissée.

VOLTRE.

C'est la pure vérité.

CÉLIE.

Comme le ciel est disposé à exaucer les prières qu'on lui adresse !

PREMIER JUGE.

Mais que Volpone ait voulu lui faire violence, c'est ce qu'il regarde comme absolument faux, sachant qu'il est impotent.

CORVINO.

Graves pères de l'état, il est possédé du démon; je le répète, il est possédé. Oui, s'il existe possession et obsession, il est attaqué de l'une et de l'autre.

TROISIÈME JUGE.

Voici notre officier.

(*Volpone entre*)

VOLPONE.

Le parasite sera ici dans un instant, graves seigneurs.

QUATRIÈME JUGE.

Vous pouviez lui trouver un autre nom, monsieur le drôle.

TROISIÈME JUGE.

Le greffier ne l'a-t-il pas rencontré ?

VOLPONE.

Non, que je sache.

QUATRIÈME JUGE.

Sa présence éclaircira tout.

DEUXIÈME JUGE.

Cependant nous sommes dans un brouillard.

VOLTRE.

Plaise à Vos Seigneuries...

VOLPONE, *à part à Voltore.*

Monsieur, le parasite m'a chargé de vous dire que son maître n'est pas mort; que vous êtes toujours son héritier, que vos espérances sont les mêmes, que tout ceci n'était qu'une plaisanterie...

VOLTRE.

Comment?

VOLPONE.

Pour voir si vous aviez de la fermeté, et quelles étaient vos dispositions à l'égard de Volpone.

VOLTRE.

Es-tu bien sûr qu'il vit encore ?

VOLPONE.

Suis-je sûr que je vis, monsieur ?

VOLTRE.

O ciel ! je me suis trop pressé !

VOLPONE.

Vous pouvez tout réparer, monsieur. Ils disent que vous êtes possédé ; tombez par terre et ayez l'air de l'être; j'aiderai à le leur faire croire. (*Voltore se laisse tomber.*) Dieu le bénisse! — Retenez votre respiration et enflez-vous. — Voyez, seigneurs, voyez, voyez! Il vomit des épingles tortuées; ses yeux sont fixes comme ceux d'un lièvre mort suspendu dans la boutique d'un marchand coquetier ; sa bouche se tord. Le voyez-vous, seigneurs ? maintenant c'est dans son ventre.

CORVINO.

Oui, c'est le diable.

VOLPONE.

Maintenant dans son gosier.

CORVINO.

Oui, je le vois clairement.

VOLPONE.

Il sortira, il sortira ! Faites-lui place ! Voyez ! il s'envole sous la forme d'un crapaud bleu

avec des ailes de chauve-souris. Ne le voyez-vous pas, monsieur!

CORBACCIO.

Quoi ? Oui, je crois que je le vois.

CORVINO.

Cela est trop manifeste.

VOLPONE.

Regardez ! il revient à lui.

VOLTORE.

Où suis-je?

VOLPONE.

Prenez courage, monsieur; le pire est passé; vous n'êtes plus possédé.

PREMIER JUGE.

Quel incident voici !

DEUXIÈME JUGE.

Aussi soudain qu'étonnant.

TROISIÈME JUGE.

S'il était possédé comme il le paraît, tout ceci (*montrant les papiers.*) ne signifie rien.

CORVINO.

Il a souvent été sujet à ces accès.

PREMIER JUGE.

Montrez-lui cet écrit. — Le reconnaissez vous, monsieur.

VOLPONE, *à part à Voltore.*

Désavouez-le, monsieur; faites un faux serment, dites que vous ne le connaissez pas.

VOLTORE.

Oui, je le reconnais parfaitement; il est de mon écriture; mais tout ce qu'il contient est faux.

BONARIO.

Quel complot !

DEUXIÈME JUGE.

Quel labyrinthe est ceci ?

PREMIER JUGE.

Celui que vous appelez parasite n'est-il donc pas coupable?

VOLTORE.

Graves seigneurs, il ne l'est pas plus que son bon patron, le vieux Volpone.

QUATRIÈME JUGE.

Comment ! il est mort.

VOLTORE.

Non, honorés pères de l'état; il vit.

PREMIER JUGE.

Comment ! il vit !

VOLTORE.

Il vit.

DEUXIÈME JUGE.

Cela est encore plus surprenant.

TROISIÈME JUGE.

Vous avez dit qu'il était mort.

VOLTORE.

Jamais.

TROISIÈME JUGE.

Vous l'avez dit.

CORVINO.

Je l'ai entendu.

QUATRIÈME JUGE.

Voici le Clarissimo ; faites-lui place.

(*Mosca entre.*)

TROISIÈME JUGE.

Un siège.

QUATRIÈME JUGE, *à part.*

C'est un homme fort bien fait, et si Volpone était mort, ce serait un mari convenable pour ma fille.

TROISIÈME JUGE.

Faites-lui place.

VOLPONE, *à part à Mosca.*

Mosca, j'étais presque perdu ; l'avocat nous avait trahis; mais à présent tout est réparé;

l'équilibre est rétabli. — Dis que je ne suis pas mort.

MOSCA.

Que me veut donc ce maraud ? — Très respectables seigneurs, je me serais rendu plus tôt à vos désirs si je n'eusse été retenu par quelques ordres que j'avais à donner pour les funérailles de mon cher patron...

VOLPONE, *à part.*

Mosca!

MOSCA.

Que je veux faire enterrer en gentilhomme.

VOLPONE, *à part.*

Oui, bien vite, et me dépouiller de tout.

DEUXIÈME JUGE.

Voilà qui devient encore plus étrange, plus embrouillé.

PREMIER JUGE.

Et qui nous remet au point d'où nous étions partis.

QUATRIÈME JUGE, *à part.*

C'est une affaire faite ; ma fille est mariée.

MOSCA, *à part à Volpone.*

Voulez-vous me donner la moitié de vos biens ?

VOLPONE, *à part à Mosca*

Je serai pendu auparavant.

MOSCA, *à part à Volpone*

Je sais que vous avez une bonne voix ; ne criez pas si haut.

PREMIER JUGE.

Demandez à l'avocat. — Monsieur, ne nous avez-vous pas affirmé que Volpone vivait encore ?

VOLPONE.

Oui, il vit, et c'est monsieur qui me l'a dit. (*à part à Mosca.*) Tu auras la moitié.

MOSCA.

Quel est cet ivrogne? Que ceux qui le connaissent parlent; quant à moi je ne l'ai jamais vu. (*à part à Volpone.*) A présent je ne puis vous tenir quitte à si bon marché?

VOLPONE.

Non !

PREMIER JUGE.

Que dites-vous ?

VOLTORE.

Cet officier me l'a dit.

VOLPONE.

Oui, graves seigneurs, et je soutiendrai, sur ma propre vie, qu'il me l'a dit. (*montrant Mosca.*) C'est cet homme qui me l'a dit. (*à part.*) Je suis né sous des astres funestes.

MOSCA.

Très graves pères de l'état, si une pareille insolence doit rester impunie, je n'ai rien à dire. J'espère que ce n'est pas pour cela que vous m'avez envoyé chercher?

DEUXIÈME JUGE, *montrant Volpone.*

Qu'on l'emmène.

VOLPONE, *à part.*

Mosca !

TROISIÈME JUGE.

Qu'on le batte de verges.

VOLPONE, *à part.*

Veux-tu me trahir, te jouer de moi ?

TROISIÈME JUGE.

Qu'il apprenne à se comporter comme il faut envers un homme de ce rang.

QUATRIÈME JUGE.

Emmenez-le.

(*Les officiers de justice saisissent Volpone.*)

MOSCA.

Je fais mes humbles remerciements à Vos Seigneuries.

VOLPONE.

Doucement, doucement ! (*à part.*) Être battu de verges et perdre tout ce que je possède ! il ne peut guère m'arriver rien de pire en avouant tout.

QUATRIÈME JUGE, *à Mosca.*

Monsieur, êtes-vous marié?

VOLPONE, *à part.*

Encore un moment et ils seront alliés. Allons, il faut ici de la résolution. Le renard va se découvrir.

(*Il jette son costume de commandadore.*)

MOSCA.

Mon patron !

VOLPONE.

Maintenant, ma ruine ne marchera pas seule ; ma fortune ne vous servira pas de glu pour vous enter sur une famille noble.

MOSCA.

Comment, mon patron !

VOLPONE.

Je suis Volpone, (*montrant Mosca.*) et cet homme est un coquin à mon service; (*montrant Voltore.*) celui-ci est un fourbe qui est son propre maître; (*montrant Corbaccio.*) celui-là un fou par cupidité, (*montrant Corvino.*) et cet autre, une Chimère composée de cocuage, de folie et de coquinerie. Et maintenant, Révérends Seigneurs, puisque nous n'avons à attendre qu'une sentence, qu'elle ne nous désespère pas. Vous m'entendez en peu de mots.

CORVINO.

Plaise à vos seigneuries

UN COMMANDADORE.

Silence!

PREMIER JUGE.

Le nœud est maintenant dénoué comme par miracle.

DEUXIÈME JUGE.

Rien ne peut être plus clair.

TROISIÈME JUGE, *montrant Bonario et Célie.*

Ou mieux prouver leur innocence.

PREMIER JUGE.

Qu'on les remette en liberté.

BONARIO.

Le ciel ne pouvait souffrir que de tels crimes fussent longtemps cachés.

DEUXIÈME JUGE.

Si c'est là le chemin pour arriver à la fortune , puissé-je être pauvre !

TROISIÈME JUGE.

Ce n'est pas un gain, c'est un tourment.

PREMIER JUGE.

Ces gens-là sont en possession des richesses, comme un malade l'est de la fièvre, car on pourrait dire avec plus de vérité que c'est elle qui est en possession de son corps.

DEUXIÈME JUGE.

Qu'on arrache ce costume à ce parasite.

CORVINO et MOSCA.

Très honorés pères de l'état ...

PREMIER JUGE.

Avez-vous quelque motif à faire valoir pour désarmer le bras de la justice? Parlez, si vous le pouvez.

CORVINO et VOLTORE.

Nous demandons grâce.

CÉLIE.

Et nous implorons pour eux votre merci.

PREMIER JUGE.

Vous faites tort à votre innocence, madame, en intercédant pour les coupables. — Avancez tous, et d'abord le parasite. — Tu parais avoir été le principal instrument, sinon l'auteur de toutes ces impostures; et tout récemment encore ton impudence a abusé la cour, en prenant le costume de noble Vénitien, toi qui es d'une naissance basse et obscure. Notre sentence est que tu sois d'abord battu de verges et que tu serves ensuite à perpétuité sur nos galères.

VOLPONE.

Je vous remercie pour lui.

MOSCA.

Que la peste t'étouffe, maudit loup

PREMIER JUGE.

Qu'on le livre aux saffis. (*on emmène Mosca.*) Toi, Volpone, ta naissance et ton rang, comme noble Vénitien, te mettent à l'abri du même châtiment; mais notre jugement est que tous tes biens soient confisqués au profit de l'hôpital des incurables. Et comme tu en as acquis la plus grande partie par l'imposture en feignant d'être perclus, d'avoir la goutte, d'être attaqué de paralysie et d'autres maladies, tu resteras en prison et chargé de fers jusqu'à ce que tu sois réellement perclus et malade. — Emmenez-le.

VOLPONE.

Voilà ce qu'on appelle la mort d'un renard.

PREMIER JUGE.

Toi, Voltore, en réparation du scandale que tu as donné à tous les hommes estimables qui suivent ta profession, l'exercice t'en est interdit ; et nous te bannissons du territoire de Venise. — Corbaccio,—qu'on le fasse approcher plus près, — nous accordons, à ton fils la possession actuelle de tous tes biens, et nous te condamnons à être enfermé au monastère du Saint-Esprit, pour que tu y apprennes à bien mourir, puisque tu n'as pas su bien vivre.

CORBACCIO.

Hein? qu'a-t-il dit?

UN COMMANDADORE.

Vous l'apprendrez tout à l'heure, monsieur.

PREMIER JUGE.

Toi, Corvino, tu vas être reconduit chez toi, et de là on te promènera dans toute la ville sur le grand canal, portant un bonnet décoré de longues oreilles d'âne, en place de cornes, après quoi tu seras attaché au pilori, ayant sur ta poitrine une inscription énonçant ton crime.

CORVINO.

Oui, et l'on me crèvera les yeux en me jetant du poisson puant, des fruits pourris et des œufs gâtés. — A la bonne heure, j'en suis charmé, je ne verrai pas ma honte.

PREMIER JUGE.

Et pour expier tes torts envers ta femme, tu la renverras chez son père et tu lui paieras trois fois son douaire. — Telle est votre sentence à tous deux.

CORBACCIO et CORVINO.

Honorés pères de l'état

PREMIER JUGE.

Et elle est irrévocable. Maintenant que vos crimes sont connus et que vous en allez recevoir le châtiment, vous commencez à en reconnaître l'énormité. Qu'on les emmène, et que tous ceux qui sont témoins de leur punition prennent courage et en fassent un sujet salubre de réflexions. Les vices sont comme les bestiaux, qui s'engraissent jusqu'à ce qu'ils soient bons pour la tuerie.

VOLPONE, *revenant et s'avançant au bord du théâtre.*

Les applaudissements sont le zeste d'une pièce :

Maintenant si les lois punissent le Renard,

Il espère pourtant, dans sa juste détresse,

N'avoir jamais commis de faute à votre égard.

S'il se trompe, blâmez-le ; il attend sa sentence;

Sinon battez des mains, messieurs de l'audience.

FIN .

Notes

[← 1]

Nourriture défendue par les préceptes de Pythagore.

[← 2]

L'auteur tourne ici en dérision les Puritains.

[← 3]

Il y avait beaucoup de boutiques d'orfèvres autour de l'église Saint-Marc.

[← 4]

Allusion à des merveilles mentionnées dans les chroniques du temps.

[← 5]

La naissance du premier lionceau est gravement rapportée par l'antiquaire Stow, à la date du 5 août 1604, et il nous apprend aussi celle du second, dont il s'agit ici, à La date du 26 février 1606. Ce sont probablement les premiers lionceaux qui naquirent en Angleterre, et peut-être en Europe.

[← 6]

Stow parle aussi de l'apparition d'un marsouin à Westham et d'une baleine à Woolwich, en janvier 1605.

[← 7]

On voit dans les mémoires de Winwood que, lorsque le comte de Northampton fut envoyé en ambassade en Espagne, Stone se permit de dire que soixante fous partaient pour l'Espagne sans compter le lord amiral et ses deux fils. Il fut payé de cette plaisanterie par un emprisonnement à Bridewell , et par la peine des verges.

[← 8]

Les choux ne furent cultivés en Angleterre qu'au commencement du dix-septième siècle; jusqu'alors on les tirait de Hollande.

[← 9]

Ben-Jonson emploie ici le nom d'un jongleur italien qui était alors en Angleterre; mais on croit qu'il a voulu tourner en ridicule André Borde, médecin célèbre sous Henry VIII, qui avait coutume de fréquenter les foires et les marchés, et d'y haranguer le peuple.

[← 10]

Les Vénitiens appelaient Terre-Ferme leurs possessions continentales en Italie.

[← 11]

Broughton était un homme savant, mais disputeur et incompréhensible.

[← 12]

Raymond Lulle est trop universellement connu pour qu'il soit besoin d'en parler; mais on ne sait ni qui est ce Gonswart, ni pourquoi Ben-Jonson donne une longue épée à Paracelse. Il est remarquable que Fletcher en fait autant dans sa comédie intitulée : La jolie fille d'auberge.

[← 13]

Gazette était le nom d'une petite monnaie de Venise valant environ six liards, et comme c'était le prix ordinaire des feuilles contenant les nouvelles, on donna ensuite à ces feuilles le nom de la monnaie.

[← 14]

Monnaie de Venise qui valait environ dix-huit sous.

[← 15]

Monnaie de Venise qui valait environ deux deniers

[← 16]

Ancien instrument de musique, espèce d'épinette.

[← 17]

Ancien instrument, espèce de guitare.

[← 18]

Allusion à un proverbe grec, disant que si l'on prend une cigale par les ailes, elle n'en chante que plus haut.

[← 19]

Certains médecins soutenaient alors que le drap écarlate avait une vertu souveraine pour guérir quelques maladies, et notamment la petite-vérole.

[← 20]

Sophocle.

[← 21]

Guarini et Pétrarque furent pillés à cette époque sans merci et sans jugement par les poètes Anglais.

[← 22]

Ces expressions sont des termes du primero.

[← 23]

Le texte dit : Le fleuve Cornu.

[← 24]

C'est probablement une allusion aux spectacles qu'on donna à Venise, en 1574, à Henry III, lorsqu'il y passa, en revenant de Pologne, pour aller prendre possession de la couronne de France.

[← 25]

On voit encore d'anciennes statues où les yeux sont figurés par des pierres précieuses.
C'est sans doute à quoi l'auteur fait allusion.

[← 26]

On trouve dans Tacite, dans Suétone et dans Pline divers détails sur le luxe de cette dame romaine.

[← 27]

Beaucoup d'anciens poètes anglais parlent de la douceur de l'haleine de la panthère, d'après quelques passages de Plinie et d'Ilien.

[← 28]

Officiers subalternes de justice.

[← 29]

Auteur d'un traité sur la république de Venise et ses magistrats.

[← 30]

Petit bâtiment à un mât sans beaupré.

[← 31]

Lieu d'asile pour les débiteurs frauduleux, les banqueroutiers, les escrocs.

[← 32]

L'Hercule gaulois, ou celte, était le symbole de l'éloquence. Lucien le représente portant sa peau de lion, tenant d'une main sa massue, de l'autre son arc, tandis que de sa langue partent des chaînes qui aboutissent aux oreilles d'une foule de personnes placées à quelque distance.

[← 33]

Comme étant un narcotique.

[← 34]

Rue où l'on exposait alors à la vue du public toutes les curiosités.

[← 35]

Un bonnet rouge ayant par devant deux boutons dorés, faisait partie du costume de commandadore.